

Saint Jean

" LES SAINTS "

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY, de l'Institut

DERNIERS VOLUMES PARUS :

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, par M. M. VAUSSARD.

Sainte Lydwine de Schiedam, par HUBERT MEUFFELS.

Le B^x Pierre Canisius, par l'abbé CRISTIANI. *Deuxième édition.*

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, par le Baron J. ANGOT
DES ROTOURS. *Huitième édition.*

Saint Pierre Claver, par GABRIEL LEDOS. *Deuxième édition.*

Le B^x Robert Bellarmin, par le R. P. J. THERMES. *2^e édition.*

Saint Jean, par l'abbé LOUIS PIROT. *Quatrième édition.*

Saint Albert de Louvain, par Dom B. DEL MARMOL. *2^e édition.*

Saint Norbert, par l'abbé E. MAIRE. *Deuxième édition.*

Saint Bonaventure, par le R. P. EUSÈBE CLOP. *Deuxième édition.*

Saint Paul, par le R. P. F. PRAT. *Dixième édition.*

Saint Jean Berchmans, par le R. P. HIPPOLYTE DELEHAYE. *6^e édition.*

Saint Grégoire VII, par AUGUSTIN FLICHE. *Troisième édition.*

Les B^{es} Ursulines de Valenciennes, par l'abbé J. LORIDAN. *3^e édit.*

Saint Sigisbert, par l'abbé GUISE. *Deuxième édition.*

Les Martyrs de Septembre, par HENRI WELSCHINGER. *2^e édition.*

Sainte Radegonde, par l'abbé R. AIGRAIN. *Troisième édition.*

Sainte Paul, par le R. P. GÉNIER. *Troisième édition.*

Sainte M.-M. Postel, par S. G. M^{sr} GEORGES GRENTE. *5^e édition.*

Saint Nicolas de Myre, par l'abbé MARIN. *2^e édition.*

Sainte Claire d'Assise, par MAURICE BEAUFRETON. *Troisième édit.*

Saint Jean de la Croix, par M^{sr} DEMIMUID. *Quatrième édition.*

Saint Pie V, par S. G. M^{sr} GEORGES GRENTE. *Troisième édition.*

Les B^{es} Filles de la Charité d'Arras, par L. MISERMONT. *4^e édit.*

Saint Justin, par le R. P. LAGRANGE. *Deuxième édition.*

Saint François Régis, par JOSEPH VIANEY. *Sixième édition.*

Saint Athanase, par l'abbé G. BARDY. *Troisième édition.*

Saint Cyprien, par PAUL MONCEAUX. *Deuxième édition.*

Saint Césaire, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*

La Vénérable Emilie de Rodat, par M^{sr} RICARD. *Troisième édition.*

Sainte Marguerite-Marie, par M^{sr} DEMIMUID. *Huitième édition.*

Saint Charles Borromée, par LÉONCE CELIER. *Cinquième édition.*

Le B^x Urbain V, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*

La B^{se} Louise de Marillac, M^{ne} Le Gras, par E. DE BROGLIE. *6^e édit.*

Saint Patrice, par M. l'abbé RIGUET. *Deuxième édition.*

La Vénérable Catherine Labouré, par EDMOND CRAPEZ. *9^e édition.*

Saint Léon le Grand, par ADOLPHE REGNIER. *Deuxième édition.*

Saint Léger, par le R. P. CAMERLINCK. *Deuxième édition.*

Saint Ferdinand III, par JOSEPH LAURENTIE. *Deuxième édition.*

Saint Sidoine Apollinaire, par PAUL ALLARD. *Deuxième édition.*

Sainte M. S. Barat, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Neuvième édit.*

La Vénérable A.-M. Javouhey, par V. CAILLARD. *Troisième édition.*

Saint Thomas Becket, par M^{sr} DEMIMUID. *Deuxième édition.*

Saint Benoît-Joseph Labre, par M. MANTENAY. *Cinquième édition.*

Chaque volume se vend séparément. Broché : 5 fr.

Avec Reliure spéciale. 9 fr. 50

" LES SAINTS "

Saint Jean

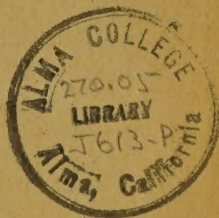
par

LOUIS PIROT

DOCTEUR EN ÉCRITURE SAINTE

PROFESSEUR AUX FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA, Éditeur

RUE BONAPARTE, 90

1925

27313

NIHIL OBSTAT

E. PANNIER.

IMPRIMATUR

Insulis, die 27^a decembris 1922.

A. MARGERIN,

V. G.

PRÉFACE

Le volume sur saint Jean n'arrive que le centième dans la collection *Les Saints*. Il ne faut le reprocher ni au Directeur, ni à l'Editeur de cette collection si estimée. A la veille de la guerre, ils nous firent l'honneur de nous demander de le rédiger. Nos devoirs au front durant quatre ans, la reprise de nos anciennes occupations depuis l'armistice et un changement de situation ne nous ont pas permis, à notre très vif regret, de déférer plus tôt à leur désir. On voudra bien nous en excuser.

L'ancien Recteur de notre Université Catholique, M^{gr} Baunard, l'hagiographe peut-être le plus éminent de notre époque, a écrit autrefois une vie de saint Jean qui a eu et qui conserve encore un succès mérité. Nous n'avons pas eu l'intention de l'imiter et encore moins la prétention d'essayer de le supplanter. Sa Vie de saint Jean continuera toujours, nous aimons à le croire, à faire les délices des âmes pieuses. Fidèle au but poursuivi par cette collection : « Instruire et édifier », nous nous sommes efforcé tout simplement de replacer dans leur cadre historique l'activité apostolique et les œuvres du Disciple bien-aimé.

Parmi ses œuvres nous avons surtout insisté sur les moins connues : l'Apocalypse et les épîtres. Nous en avons, à l'occasion, donné des extraits. Il nous a paru inutile de faire de même à l'égard du quatrième Évangile qui est dans toutes les mains et dont chacun peut lire dans son Paroissien, au cours de l'année liturgique, les plus beaux passages. Nous nous sommes donc contenté de mettre en relief à propos de cet Évangile son importance historique et son rôle théologique.

Ce livre n'est pas un livre d'apologétique et encore moins un livre de polémique. Pourtant nous l'avons rédigé en ayant constamment devant les yeux les objections de nos Contemporains soit contre certains points de la vie de saint Jean, soit contre l'authenticité de ses écrits. Et il nous plaît de reconnaître que l'étude à laquelle nous nous sommes livré à son sujet n'a fait que confirmer pour nous la solidité des positions adoptées dans la question johannique par la plus ancienne tradition ecclésiastique et si opportunément rappelées aux exégètes catholiques en 1907, par la Commission Biblique Pontificale.

LOUIS PIROT,

Docteur en Écriture Sainte.

Professeur aux Facultés catholiques de Lille.

Lambersart-lez-Lille, le 1^{er} novembre 1922.

CHAPITRE PREMIER

A L'ÉCOLE DU PRÉCURSEUR.

La grande voix du prophétisme s'était éteinte en Palestine depuis plus de quatre cents ans quand elle se fit entendre tout à coup de nouveau sur les rives du Jourdain, non loin de la mer Morte. C'était en l'an 27 ou 28 de notre ère ! L'empereur Tibère était dans la quinzième année de son règne ; Ponce Pilate gouvernait en son nom la Judée réduite en province romaine depuis la déposition d'Archélaüs (an 6 ap. J.-C.) ; deux fils d'Hérode le Grand, Antipas et Philippe, présidaient encore aux destinées, le premier, de la Galilée et de la Pérée ; le second, de l'Iturée et de la Trachonitide, et le souverain pontificat était exercé depuis l'an 18 par Caïphe, le gendre du riche et tout-puissant Anne, lui-même ancien grand prêtre (Luc, III, 1, 2).

Celui dont la prédication commençait à attirer l'attention était l'enfant du miracle. Sa naissance avait été annoncée par l'ange au prêtre Zacharie tandis qu'il brûlait l'encens sur l'autel d'or du Saint Luc, I, 11) et la pieuse Elisabeth l'avait mis au monde malgré son âge avancé. Jeune encore, il s'était

retiré dans cette agreste et sauvage région qui s'étend à l'ouest de la mer Morte aux environs de Jéricho. Là, revêtu de l'habit des anciens prophètes, d'un vêtement de cilice en poils de chameau retenu autour de ses reins par une ceinture de cuir, se nourrissant de sauterelles et du miel sauvage recueilli dans le tronc des arbres ou le creux des rochers, il avait attendu dans le silence de la prière et la pratique de la mortification l'heure marquée par Dieu pour quitter sa retraite et commencer sa mission. Cette heure venait de sonner et on le voyait parcourir toute la contrée du Jourdain prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. Il s'autorisait d'un oracle du prophète Isaïe (Jean, I, 23); il se disait le héraut destiné à préparer le chemin du Seigneur, à rendre droits ses sentiers; un saint frémissement circulait à travers la foule facilement enthousiaste et de graves questions allaient se poser à son sujet devant les membres du Sanhédrin, devant les Scribes ou Docteurs de la Loi.

On vivait alors plus que jamais dans l'attente du Messie promis. Ce n'était pas seulement le fait de quelques isolés, particulièrement fervents, comme le juste Siméon ou Anne la prophétesse (Luc, II, 25, 38). A Jérusalem, on attendait la rédemption (Luc, II, 38); partout, on avait les regards tournés vers « Celui qui devait venir » (Luc, III, 15; Jean, VI, 14), et l'on notait avec soin les moindres indices scripturaires ou traditionnels qui permettraient de le reconnaître avec certitude (Jean, VII, 26, 27, 40-42). En vain, une garnison romaine

occupait-elle la tour Antonia; en vain, le Procureur se rendait-il à Jérusalem à l'occasion des fêtes pour maintenir l'ordre et afficher aux yeux des Juifs et des pèlerins la mainmise de Rome sur le sol judéen, toutes ces preuves extérieures de la domination au sein même de la capitale d'un pouvoir étranger réputé invincible n'anéantissaient pas chez les Juifs les rêves d'indépendance politique; bien au contraire, elles ne les rendaient que plus vivaces. On appelait de tous ses vœux le « Béni de Yahweh » qui rendrait à Israël une gloire bien autrement supérieure à celle qu'il avait connue aux plus beaux temps de la royauté davidique et on était persuadé que tous les obstacles humainement insurmontables d'une résurrection nationale n'auraient d'autre résultat que de rendre plus éclatant le triomphe de l'Eternel. Aussi, à la voix de saint Jean-Baptiste, les foules accouraient-elles d'un peu partout : de Jérusalem, de toute la Judée, de tout le pays qu'arrose le Jourdain (Matth., III, 5). Un mouvement de rénovation religieuse, destiné à préparer les voies à Celui qui allait effacer les péchés du monde, venait de prendre naissance; le Fils de Zacharie marchant devant Dieu avec l'esprit et la force d'Elie commençait la conversion des Fils d'Israël pour procurer au Seigneur un peuple parfait (Luc, I, 16, 17). Au nombre de ceux qui, dès la première heure, se firent les auditeurs, puis les disciples du Précurseur, il convient de mentionner l'apôtre saint Jean.

Le nom qu'il portait, Yehohanan ou Yohanan, c'est-à-dire « Yahweh est grâce ou miséricorde »,

était, à cette époque, assez commun. On ne compte pas dans l'Ecriture, de la période machabéenne à la période évangélique, moins de dix personnages qui l'aient illustré; il suffira de mentionner parmi eux : le prêtre Jean Hyrcan, Jean dit le Baptiste et Jean surnommé Marc, l'auteur du second évangile. Le futur apôtre devait avoir pour lors une vingtaine d'années; on suppose qu'il était né sous Auguste, vers l'an 6 ou 7 après Jésus-Christ. Avec Jacques, son frère aîné, il était originaire de Bethsaïde, où déjà étaient nés Pierre, André et Philippe. Cette localité, autrefois simple village de pêche, comme son nom l'indique « maison de pêche », située tout à la fois près du lac et du Jourdain, au nord de la mer de Tibériade, était en passe de devenir, par les soins du Tétrarque Philippe, une ville de premier ordre et des plus florissantes; bientôt, à son nom, elle ajouterait celui de Julias en souvenir de la fille d'Auguste, Julia.

Des parents de saint Jean, on ne connaît guère que le nom. Son père se nommait Zébédée et sa mère Salomé. Au sujet de cette dernière, bien des hypothèses ont été mises en avant par les anciens auteurs ecclésiastiques. On a fait d'elle : une enfant que saint Joseph aurait eue d'un premier mariage ou une fille de Cléophas, frère de saint Joseph ou même une fille de Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste, qui aurait été, lui-même aussi, un frère de saint Joseph. L'historien ne peut pas accorder le moindre crédit à ces diverses opinions. Il en faut dire tout autant d'une autre assez en faveur de nos jours, qui se présente

sous des dehors d'ailleurs séduisants, mais manque malheureusement de preuves formelles et absolument décisives, c'est celle d'après laquelle Salomé aurait été la sœur de la Très Sainte Vierge (Jean, XIX, 25, rapproché de Matth., XXVII, 56 et de Marc, XV, 40). Evidemment, dans ce cas, saint Jean ayant été le cousin germain de Jésus, on comprendrait mieux, sans faire appel à une prédilection spéciale de Notre-Seigneur, et la demande de la mère des fils de Zébédée (Matth., XX, 20-21) et le geste du Christ sur la croix confiant sa mère à saint Jean (Jean, XIX, 25-27).

Quoi qu'il en soit de ces liens de parenté, réels ou bien plutôt supposés, un fait demeure en dehors de toute contestation, c'est que Zébédée et Salomé jouissaient d'une honnête aisance. Ils étaient du nombre de ces laborieux qui savaient profiter de la source de richesse que leur offrait un lac où le poisson pullulait et de la proximité de centres importants tels que : Capharnaüm, Tibériade, Séphoris, Bethsaïde assurant aux pêcheurs des débouchés suffisamment rémunérateurs. Sans doute, ils vivaient du fruit de leur travail mais ils en vivaient largement. Les profits du commerce permettaient à Zébédée de se livrer à la pêche sur une assez vaste échelle et de ne pas trop faire mentir, semble-t-il, la maxime scolaire du Judéen jaloux qui disait d'aller vers le Nord si l'on voulait s'enrichir et de descendre vers le Sud si l'on cherchait la science. Outre ses deux fils, Zébédée employait sur sa barque quelques salariés (Marc, I, 20) et, parfois, il s'associait avec Pierre et André pour

la fourniture en commun de quelque marché (Luc, v, 10). Par ailleurs, Salomé fut du nombre de ces saintes femmes qui accompagnèrent le Sauveur dans ses courses apostoliques pour subvenir à son entretien et à celui de ses disciples (Luc, viii, 3; Marc, xv, 40, 41); elle fut également de celles qui se procurèrent des parfums pour embaumer Jésus au matin de Pâques (Marc, xvi, 1; Luc, xxiii, 55-56; xxiv, 1). Si l'on ajoute à tous ces indices, le fait que saint Jean avait ses entrées libres chez le grand prêtre, qu'il possédait une demeure à Jérusalem (Jean, xix, 27), on voit qu'il n'est nullement exagéré de ne pas faire des parents de l'Évangéliste de simples artisans de condition modeste.

L'enfance de saint Jean s'écoula dans ce milieu familial, travailleur et profondément religieux, au sein d'une contrée bien moins fermée que ne l'était la Judée aux nouvelles et aux influences extérieures. La population de la Haute Galilée et des bords du Lac était assez mélangée. Les nécessités du commerce contraignaient souvent d'y parler grec, et le juif le plus jalousement orthodoxe se trouvait fatalement en contact avec ces nombreux étrangers qui traversaient le pays pour porter vers Césarée ou vers l'Égypte les produits de la Mésopotamie et de Damas. L'éducation de saint Jean fut celle des enfants de son âge et de sa condition, telle qu'elle était donnée alors dans les synagogues (Act., ix, 13), telle qu'elle fut donnée à Pierre, André et Philippe. D'ailleurs, aux environs du Lac, si l'on en juge par le Talmud, on passait pour papillonner de docteur en docteur et pour être

mal doué pour les subtilités de l'exégèse et de la casuistique ; au Judéen intelligent, on opposait volontiers le Galiléen grossier avec son parler facilement reconnaissable à son accent particulier (Matth., xxvi, 73) et les Actes des Apôtres ont noté l'étonnement produit sur les Sanhédrites par l'assurance avec laquelle leur répondent saint Pierre et saint Jean qu'ils savaient « hommes du peuple et sans instruction » (Act., iv, 13).

Dès qu'il fut en âge de travailler avec son père, saint Jean, lui aussi, jeta le filet et, s'il connut des pêches faciles et rapidement fructueuses, il connut aussi les longues nuits de poursuite vaine et soutint la lutte contre les vents contraires et les flots agités. A ce dur métier, son âme se trempa, son énergie se développa et il nous plaît d'opposer cette figure du rude et laborieux pêcheur aux mains calleuses, au visage hâlé par le soleil et le grand air, à celle de ce jeune homme quasi efféminé sous les traits duquel, en raison de ce qu'il était vierge et qu'il fut l'âme aimante par excellence, nos artistes se complaisent trop souvent à représenter, en le dénaturant, le Disciple que Jésus aimait.

Les faits merveilleux qui se déroulaient sur les bords du Jourdain, l'enthousiasme religieux qui s'emparait des foules furent rapidement connus des pêcheurs du Lac. Il est à présumer que les fils de Zébédée, accompagnés sans doute d'André et de Simon-Pierre, leurs compagnons habituels de pêche, partirent sans tarder pour les environs de Jéricho. Eux aussi, comme autrefois les Bergers de Bethléem.

avaient hâte de voir ce qui se passait. A leur arrivée, ils trouvèrent le Précurseur avec cet extérieur austère dont on leur avait parlé, et ils entendirent retentir à leurs oreilles un éloquent appel à la pénitence en vue de la proximité du règne de Dieu. Jean, sans nul doute, désirait plus que personne l'établissement sur la terre de ce règne si légitime ; il l'envisageait avec gratitude ; il en savourait par avance le bonheur ; il en appelait la prompte réalisation de tous ses vœux. Il était du nombre de ceux qui étaient tout disposés à consentir généreusement tous les sacrifices nécessaires en vue d'établir en eux-mêmes, aussi parfaitement que possible, cette royauté divine et la pensée du Précurseur lui devint vite intelligible en dépit de sa rigide austérité. Le programme de vie qu'il traçait il voulut immédiatement le faire sien ; il s'y soumit sans tarder avec cet élan que donne pour l'immolation de la nature la virginité de l'âme, et il le réalisa avec cet entrain conquérant qui est le privilège de la jeunesse. Désormais conquis, il vivrait d'ordinaire dans l'entourage du Précurseur ; il s'édifierait de ses exemples, recueillerait ses maximes, suivrait ses conseils ; en un mot, se faisant le compagnon de sa vie, il se formerait à son image en vue de ce règne de Dieu dont la réalisation, à ce qu'il disait, était si proche.

A l'école du Précurseur, saint Jean allait puiser l'enseignement le plus capable de le mettre en état de comprendre plus tard le message évangélique et d'en faire son profit. Les caractères véritables du

règne de Dieu, les conditions réelles de son établissement dans le monde, dans et par les âmes, allaient lui être révélées avec une netteté dans les traits qui contrasterait singulièrement avec les rêveries des auteurs d'Apocalypses ou avec les dangereuses illusions dont aimaient à se bercer trop souvent alors les esprits. Le Précurseur ne ressemblait en rien à ces roseaux agités par le vent (Matth., XI, 7). Sa doctrine était une doctrine ferme et il la livrait sans la moindre atténuation, sans le plus petit ménagement. Le règne de Dieu qui allait s'établir ne serait pas ce royaume puissant et glorieux qui ferait d'Israël le maître des nations sous le sceptre à jamais victorieux d'un rejeton de David. Ce règne de Dieu serait uniquement d'ordre spirituel et sa préparation ne dépendrait pas de la nation, mais de chaque individu. A chacun donc de se préparer à son avènement par la pénitence; à chacun de confesser ses péchés, de reconnaître ses torts et, comme indice de renouvellement moral et de transformation complète et profonde, de recevoir le baptême. A ces Juifs si fiers, d'ordinaire, de leur descendance abrahamique, si confiants dans les privilèges de leur race, le Précurseur lançait de ces apostrophes dont la vigueur ne serait pas surpassée par certaines des plus véhémentes invectives du Christ dans les Évangiles : « Races de vipères, qui vous a appris à fuir la colère qui vient ? Faites donc de dignes fruits de repentir et n'essayez pas de dire en vous-mêmes : Abraham est notre père, car je vous dis que de ces pierres mêmes Dieu peut susciter des enfants

à Abraham » (Luc, III, 7-9). Etrange règne vraiment que celui dont il se constituait le héraut. A son établissement, ne préluderaient ni guerre, ni catastrophe cosmique et du Royaume à venir pourraient être exclus par le Messie lui-même les descendants les plus authentiques du Peuple choisi. Le Précurseur montrait déjà l'Envoyé de Dieu sous les traits d'un juge inexorable appréciant les dispositions de chacun. A sa main, il tenait le van ; il nettoyait son aire pour amasser le froment dans son grenier et brûler la paille dans un feu qui ne devait pas s'éteindre (Luc, III, 17). L'effort moral, la pénitence susceptibles seuls de procurer cette transformation totale de l'individu ne souffraient donc plus aucun délai. L'apparition du Messie était imminente. Déjà la cognée était à la racine de l'arbre ; tout arbre qui ne porterait pas de bons fruits serait coupé et jeté au feu (Matth., III, 10) ; déjà « Celui qui devait venir » tenait la pelle à la main pour mettre dans son van grain et paille (Matth., III, 12). Remués jusqu'au fond de l'âme par ces troublantes perspectives et par ces exhortations pressantes, des Juifs nombreux, ceux du moins que n'aveuglait ni l'orgueil de race, ni une confiance absolue en des pratiques religieuses accomplies sans esprit de foi, venaient demander à saint Jean-Baptiste, qu'ils considéraient comme un Prophète, ce qu'il fallait faire pour désarmer la colère de Dieu. Il y en avait de tous les partis et de toutes les conditions. Pharisiens et Sadducéens, Publicains et Soldats se rencontraient sur les rives du Jourdain. Tous les conseils qui retentissaient à leurs oreilles ten-

daient au même but : la transformation de l'individu, selon son état, par la pratique de la vertu envisagée sous ses divers aspects. Comme l'attachement aux biens temporels dominait le Juif au point de lui faire souvent oublier même son compatriote dans le besoin, saint Jean-Baptiste recommandait avant tout la pratique, à l'égard de tous, de la bonté et de la charité : « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a point et que celui qui a de quoi manger fasse de même » (Luc, III, 11). A la condition expresse d'user d'équité, le Publicain, ce pécheur dont le Pharisien se détournait avec dédain, ou l'homme de guerre, mercenaire étranger, à la solde d'Antipas ou du Romain, entendaient eux aussi des paroles qui devaient leur donner confiance dans l'avenir. Le collecteur d'impôts pouvait continuer sans péché à exercer son office ; il lui suffisait, pour être admis dans le royaume de Dieu, de ne rien exiger au delà de ce qui était ordonné (Luc, III, 13). Quant au soldat, habitué à la licence, au pillage, à la violence, aux dénonciations calomnieuses, il devait, non changer de métier mais changer de vie, s'abstenir des crimes dont jusqu'à ce jour il s'était trop volontiers rendu coupable et se contenter désormais de sa solde (Luc, III, 14).

De telles déclarations étaient grosses de conséquences. Elles laissaient entrevoir la réprobation des Juifs impénitents et l'admission dans le royaume de Dieu de tous ceux, quelles que fussent leurs fonctions, voire même leur origine, qui laisseraient pénétrer dans leur cœur la foi d'Abraham

et se repentiraient de leurs péchés. Elles différaient profondément des idées alors communément admises et l'autorité suprême en matière religieuse, le Sanhédrin qui siégeait à Jérusalem, ne pouvait les laisser se propager, ni permettre à la foule de suivre le Précurseur, sans faire une enquête et se prononcer sur son cas. On se trouvait à n'en pas doute en présence d'une manifestation messianique, mais celle-là ne se présentait pas avec cet aspect révolutionnaire et tumultueux que lui donnaient habituellement les aventuriers qui s'en constituaient les héros. On prenait de plus en plus Jean-Baptiste pour un Prophète; la froideur, l'hostilité même des chefs de la nation à son égard n'avaient nullement nui à son prestige; il fallait donc lui demander quels étaient les titres de sa mission, quelle en était la portée pour être en mesure d'apprécier ses réponses à la lumière de l'Ecriture et de la tradition.

Un jour, une ambassade de prêtres et de lévites quitta Jérusalem (Jean, 1, 28) pour se rendre à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait. Le Fils de Zébédée se trouvait aux côtés du Précurseur quand arriva la délégation et sa mémoire de vieillard a conservé de la scène un souvenir bien vivant : « Qui êtes-vous ? Il déclara, écrit le Disciple bien-aimé, et ne le nia point ; il déclara : Je ne suis point le Christ, c'est-à-dire le Messie. Et ils lui demandèrent : Quoi donc ! Êtes-vous Elie ? Il dit : Je ne le suis point. Êtes-vous le Prophète ? Il répondit : Non. » Les envoyés du Sanhédrin étaient

fort embarrassés ; ils avaient épuisé tout leur questionnaire relatif au Messie ou à ses précurseurs traditionnels. Dans l'embarras où ils se trouvaient de mettre en avant quelque autre nom, ils auraient pu risquer celui de Jérémie (Matth., xvi, 14), ils préférèrent demander à leur interlocuteur de vouloir bien décliner lui-même ses titres et caractériser sa mission, se réservant naturellement de le mettre au défi d'en montrer le bien-fondé par quelque signe céleste : « Qui êtes-vous donc ? lui dirent-ils, afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dites-vous de vous-même ? » Saint Jean-Baptiste répondit aussitôt avec une humilité touchante : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplaissez le chemin du Seigneur, comme l'a dit le prophète Isaïe. » Ceux qu'on lui avait envoyés étaient du parti des pharisiens ; ils n'ignoraient pas à quelle circonstance se référerait directement l'oracle prophétique ; il visait le retour des exilés que l'Eternel ramènerait de Babylone en Judée après l'édit de Cyrus (538) sous la conduite de Zorobabel. Sans doute, il ne fallait pas l'entendre au sens littéral, mais l'extérieur du Précurseur, le lieu où il habitait et, surtout, le thème de sa prédication lui donnaient une signification typique des plus saisissantes. A côté de la captivité nationale et physique, il y en avait une autre bien autrement douloureuse, c'était celle des âmes enserrées dans les liens du péché, c'était de cette captivité-là dont le Précurseur annonçait la délivrance par l'intermédiaire du Messie dont le

Cyrus persan avait été la figure. Il ne semble pas que les Pharisiens aient essayé d'approfondir le sens des paroles par lesquelles saint Jean-Baptiste caractérisait sa mission ; déroutés par la simplicité et la modestie avec lesquelles il leur avait répondu, satisfaits de savoir qu'il n'était ni le Messie, ni Elie, ni le Prophète, ils se gardèrent bien de contester devant la foule qui leur eût été hostile la mission qu'il s'attribuait, ils se contentèrent de lui demander pourquoi il baptisait : « Pourquoi donc baptisez-vous si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni le Prophète ? » Cette fois, ils obtinrent une déclaration précise sur le rôle bien humble qu'entendait jouer le Précurseur. Son baptême, pur symbole de la purification du cœur, n'était qu'une préparation à ce baptême que donnerait le Christ lequel, comme le feu, aurait la vertu de purifier les âmes et de les embraser de l'amour divin. Puis, songeant au divin Méconnu qui se tenait déjà parmi eux alors que toute l'attention de l'autorité religieuse semblait se concentrer sur sa chétive personne, il s'écria : « Moi, je baptise dans l'eau ; mais au milieu de vous il y a quelqu'un que vous ne connaissez pas, c'est Celui qui vient après moi ; je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure. » (Jean, 1, 19-28.)

Cette déclaration si importante n'éveilla même pas la curiosité des ambassadeurs ; sans s'inquiéter nullement de l'auguste personnage dont on venait de leur parler, ils retournèrent rendre compte de leur mission. Quant à saint Jean-Baptiste, l'ambassade du Grand Conseil ne fit qu'accroître son

prestige devant ses disciples et devant le peuple.

Ce n'était pas sans motif, certes, que le Précurseur avait parlé avec une telle netteté aux prêtres et aux Lévites de Jérusalem de « Celui qui se tenait au milieu d'eux et qu'ils ne connaissaient pas », car Jésus lui avait été révélé lors de son baptême (Jean, 1, 33) et il avait hâte, maintenant qu'il le connaissait, de lui rendre témoignage en toute occasion et de le révéler aux disciples qui s'étaient attachés à lui. Or, voici que, le surlendemain du jour où avait eu lieu l'ambassade du Sanhédrin, Notre-Seigneur vint à passer par Béthanie. Jean se trouvait là avec deux de ses disciples. « Ayant regardé Jésus qui passait, il dit : « Voici l'agneau de Dieu ! » La veille, déjà, en saluant Jésus de la même appellation, il avait poursuivi en précisant sa pensée : « Voici celui qui ôte le péché du monde. C'est de lui que j'ai dit : Un homme vient après moi qui est passé devant moi parce qu'il était avant moi. Et moi je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit Saint. » Les deux disciples André, le frère de Simon-Pierre, et l'autre, qui ne se nomme pas mais qui ne peut être que le narrateur lui-même, c'est-à-dire saint Jean¹, furent frappés de cette appellation : « Voici l'agneau de Dieu ! »

1. Saint Jean n'a pas pour habitude de se mettre directement en scène ; d'ordinaire, il se désigne par cette mention « le disciple que Jésus aimait » ou bien « l'autre disciple » (Jean, XIII, 23 ; XVIII, 15, 16 ; XIX, 26, 27, 35 ; XX, 2-10 ; XXI,

L'agneau, c'était par excellence la victime du sacrifice; c'était, sous les traits d'un agneau qu'on mène à la boucherie, que le prophète Isaïe avait représenté le serviteur de Yahweh (LIII, 7). Comprenant qu'il s'agissait du Messie les deux disciples suivirent Jésus. Celui-ci s'étant retourné et voyant qu'ils le suivaient, leur dit : « Que cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : Rabbi (ce qui signifie Maître), où demeurez-vous ? Venez et vous verrez, leur dit Jésus. Ils allèrent et ils virent où il demeurerait et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure, note l'évangéliste saint Jean, donc environ, quatre à cinq heures de l'après-midi, l'instant où s'immolait dans le Temple le sacrifice du soir.

C'est en ces termes simples et avec ce détail chronologique précis que l'Apôtre saint Jean fait, dans son évangile, le récit de sa première rencontre avec

20-24). Mais le contexte permet de dire avec certitude qu'il s'agit bien de lui.

En effet, le Disciple que Jésus aimait était un apôtre puisqu'il assista à la dernière Cène (XIII, 23) où seuls furent admis les Apôtres (Matth. XXVI, 20; Marc, XIV, 20) et cet apôtre était certainement le plus jeune des fils de Zébédée. L'appellation dont il se sert, indique qu'il jouissait de l'intimité de Jésus. Or, d'après les Synoptiques, seuls Pierre, Jacques et Jean furent admis à pareille intimité. Le Disciple que Jésus aimait ne peut avoir été ni saint Pierre, ni saint Jacques. Saint Pierre est désigné par son nom dans le quatrième Evangile (XX, 2, 3; XXI, 7, 20, 21) et saint Jacques a été mis à mort en 44. Reste donc saint Jean et, précisément, seul il remplit les conditions que doit remplir le disciple anonyme, d'après Jean, XXI, 22 et 24, puisque, seul, à la fin du premier siècle, il survivait encore de tout le collège apostolique.

le divin Maître. (Jean, I, 35-39.) Il vint; il vit; aussitôt, sa conviction fut faite. Il avait trouvé le Messie; à dater de ce jour, il n'avait d'autre désir que celui de s'attacher amoureusement à lui, que celui de se faire son disciple et de vivre sous sa direction comme il s'était fait le disciple de saint Jean-Baptiste et avait vécu sous sa direction.

Il avait été conduit à Jésus par son Précurseur et le souvenir du rôle qu'avait joué auprès de lui, en cet instant de sa vie, le fils de Zacharie, ne s'effacerait jamais de sa mémoire. A d'autres, aux évangélistes Matthieu, Marc et Luc, il laisserait le soin de retracer la prédication de saint Jean-Baptiste et d'en mettre en relief le caractère moral. Pour lui, Jean-Baptiste resterait avant tout et par-dessus tout Celui qui avait rendu témoignage à Jésus, Celui qui lui avait révélé le Messie, le vrai fils de Dieu (Jean, I, 29-42; III, 27-36; V, 33-35), l'Ami de l'époux, qui s'était tenu là et avait écouté, attendant tout bonheur du son de sa voix, n'ayant d'autre ambition que de disparaître lui-même, que de s'effacer pour le voir croître! (Jean, III, 29-30.)

Dans cette région du lac où se mêlaient des peuples si divers et où les mœurs étaient plus libres, saint Jean avait néanmoins conservé sa virginité. Il venait à Jésus ajoutant aux charmes de sa jeunesse et au prix de sa générosité le trésor incomparable de son innocence. Les Pères, en particulier saint Jérôme et saint Augustin, se sont plu à mettre en relief ce trait important de sa physionomie. Ils ont vu dans la virginité de saint Jean le motif de la ten-

dresse toute spéciale qu'eut Jésus pour le plusjeune des fils de Zébédée jusqu'à lui permettre à la dernière Cène de reposer sa tête sur sa poitrine sacrée et à faire de lui sur la croix le gardien de son auguste Mère, et ils ont attribué à son caractère virginal ce regard d'aigle avec lequel il contempla le Verbe divin, cette profondeur de pensée qui lui permit de parler de la vie intime de Dieu en des termes qu'aucune philosophie n'avait encore égalés et ne devait jamais surpasser.

CHAPITRE II

A L'ÉCOLE DE JÉSUS.

Jean et André ne gardèrent pas longtemps, pour eux seuls, la nouvelle de la bienheureuse entrevue qu'ils venaient d'avoir avec Jésus. Simon, immédiatement prévenu, fut, sur l'heure, conduit à Notre-Seigneur et le divin Maître voulut bien voir déjà en lui la pierre fondamentale de son Eglise (Jean, 1, 41, 42). Le lendemain, le bonheur des trois amis fut partagé par Philippe et Nathanaël (Jean, 1, 43-51) et c'est, entouré de ces cinq premiers disciples, ses futurs apôtres, que Jésus remonta par la Pérée le cours du Jourdain pour se rendre à Cana, de Galilée, où il arrivait trois jours après. Une fête de famille réclamait sa présence et Marie était venue l'y rejoindre avec quelques-uns de ses parents (Jean, 11, 2). Avec eux et ses premiers disciples, il assista à un repas de noces. Au cours du banquet, le vin étant venu à manquer, Marie dit à Jésus : « Ils n'ont plus de vin ! » Jésus lui répondit : « Femme, pourquoi me sollicitez-vous ? Mon heure n'est pas encore venue. Marie dit alors aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira. »

« Or, il y avait là six urnes de pierre, servant aux ablutions des Juifs, et contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus dit : « Remplissez d'eau ces urnes. » Et ils les remplirent jusqu'aux bords. Alors Jésus leur dit : « Puisez maintenant, et portez-en au maître du festin » et ils lui en portèrent. Dès que le maître du festin eut goûté l'eau changée en vin (il ne savait d'où venait ce vin, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient), il interpella l'époux et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin ; puis, après qu'on a beaucoup bu, il en sert de moins bon : mais toi, tu as réservé le bon jusqu'à ce moment. » (Jean, II, 1-10.) A la requête de sa mère, apparemment pour rendre service à des amis que le manque de vin, en pareille circonstance, risquait de couvrir de confusion, en réalité, pour manifester sa puissance devant les disciples qui, depuis quelques jours seulement, s'étaient attachés à lui, Notre-Seigneur inaugurait son ministère public par l'un de ces prodiges étonnants qui confirmait leur foi naissante et récompensait leur confiance. Sa volonté avait changé l'eau en vin ! Plus tard, dans un autre repas qui clôturerait sa carrière évangélique, le pain et le vin seraient, à sa voix, changés en son corps et en son sang adorables.

De Cana, Jésus et sa Mère allèrent sans doute à Nazareth (Luc, IV, 16-22). Pendant ce temps, les cinq disciples, rentrés chez eux, reprirent sur le lac leurs occupations habituelles. Ils avaient suivi Jésus sur les indications du Précurseur, comme ils s'étaient faits eux-mêmes, depuis un temps plus

ou moins long, les disciples de saint Jean-Baptiste. Ils ne concevaient pas que leur attachement à un maître dût être exclusif, définitif, absolu, au point de les arracher tout à fait à leurs familles, à leur milieu, à leur genre de vie. Jésus, d'ailleurs, ne leur avait pas encore demandé ni ce sacrifice, ni cette marque d'affection. Ils comptaient donc continuer de vivre de leur travail et aller l'entendre le plus souvent possible, particulièrement, les jours de sabbat, dans cette synagogue de Capharnaüm qui devenait, pour l'instant, le centre de l'évangélisation galiléenne. La distance était minime même pour ceux qui, comme Jacques et Jean, n'avaient pas abandonné leur pays natal pour exercer comme Pierre et André leur métier à Capharnaüm, et on accédait facilement à cette bourgade soit par une route longeant le Lac, soit par le Lac lui-même.

De fait, dès le premier sabbat qui suivit le retour de Jésus dans la région du lac, au sortir de la réunion synagogale, où le Christ avait émerveillé les Juifs par son enseignement et les avait stupéfaits par la guérison d'un démoniaque (Marc, I, 21-28), nous retrouvons, reconstitué autour de lui, le petit groupe des fidèles de la première heure : André, Simon, Jacques et Jean. Tous vont, vers la maison de Pierre, prendre en commun le repas du milieu du jour que leur sert la belle-mère de Pierre qui vient d'être miraculeusement guérie. Le bruit de tous ces prodiges se répand rapidement à Capharnaüm et dans les environs et, dès que le

soir à lui, après le coucher du soleil, quand le repos du sabbat est terminé, de tous côtés, malades et possédés affluent vers la maison de Simon, et saint Jean voit Jésus soulager, comme en se jouant, toutes ces misères quelle qu'en soit l'ancienneté, quelle qu'en soit l'origine (Marc, 1, 32-34). La nuit seule, avec ses ténèbres, met fin à un empressement qui pouvait devenir dangereux et Notre-Seigneur profite de l'obscurité pour s'esquiver. Au matin, Pierre et ses compagnons le cherchent et le rejoignent. Jésus ne veut pas revenir avec eux à Capharnaüm; il ne veut pas se prêter à l'enthousiasme intéressé des foules; il veut seulement ouvrir les yeux et il a suffisamment parlé et agi pour que des questions se posent à l'esprit de ceux que des préjugés n'aveuglent pas irrémédiablement. Maintenant, il doit se rendre dans les bourgades voisines qui doivent à leur tour bénéficier, elles aussi, des mêmes enseignements évocateurs et des mêmes prodiges (Marc, 1, 35-38). Le Divin Maître fut-il accompagné dans cette tournée par les quatre disciples et pendant combien de temps? Nous l'ignorons!

Mais, c'est au cours de l'une de ces prédications, à travers les cités assises au bord du Lac, qu'eut lieu l'appel définitif de saint Jean à l'apostolat. Quelques semaines s'étaient écoulées, tout au plus, depuis les incidents de Capharnaüm; la fête de la Pâque approchait; Jésus voulait s'y rendre entouré de disciples. Un jour que sur les rives du Lac la foule se pressait avide d'entendre sa parole, surtout

de contempler un miracle, Notre-Seigneur avisa une barque amarrée près du rivage. C'était celle de Simon. Il y monta et, du haut de cette chaire improvisée, il enseigna le peuple. Quand il eut fini de parler, il dit à Simon : « Avance en pleine mer et vous jetterez vos filets pour pêcher. » Simon eut un moment d'hésitation bien compréhensible. Lui et son frère avaient travaillé toute la nuit sans rien prendre. Mais était-il possible de résister à une invitation venant de Celui qu'il appelait déjà le Maître? Il jeta donc le filet, et la quantité de poissons qui s'y précipita fut telle que le filet faillit se rompre; il fallut faire appel aux compagnons de pêche, à Zébédée et à ses fils. Les deux barques furent remplies au point de risquer de couler et Pierre, confus d'un tel miracle, se jeta aux pieds de Jésus. Notre-Seigneur tira aussitôt du fait miraculeux la leçon qu'il comportait. Il avait besoin de disciples qui fussent désormais toujours avec Lui, qui partageassent ses fatigues et ses dangers, qui fussent les témoins de sa vie, les confidents de sa pensée, ses amis les plus intimes. Il lui fallait des continuateurs qu'il pût nourrir de sa doctrine et former à son image. Il avait jeté les yeux sur ces humbles pêcheurs. De pêcheurs de poissons, ils allaient, par un effet tout gratuit de sa bonté et de sa miséricorde, devenir des pêcheurs d'hommes (Luc, v, 1-11). Ignorants tout de l'avenir, sans soupçonner ni la richesse, ni l'étendue de l'œuvre divine à laquelle ils allaient être associés, guidés par la générosité de leur cœur et n'écoutant que leur

amour naissant, sans la moindre hésitation, Simon et André, Jacques et Jean quittèrent tout pour suivre Jésus. Le sacrifice des fils de Zébédée fut plus complet encore que ne le fut celui de leurs amis. Ceux-ci changèrent d'existence; ceux-là durent, en outre, briser les liens de l'affection la plus légitime. Dans la barque, avec leurs filets, ils laissèrent leur Père qui n'eut plus que des mercenaires pour l'aider dans son travail et partager ses sueurs (Marc, 1, 20).

Il y avait environ trois mois que saint Jean avait rencontré Jésus pour la première fois. Désormais, il ne se séparera plus de lui, sinon pendant les quelques jours que nécessitera la mission à travers les bourgades galiléennes (Marc, vi, 6-13); il sera le témoin de tous les événements de sa vie, le confident de ses plus intimes pensées, le seul représentant du collège apostolique au pied de cette croix où le Christ donnera aux hommes la preuve d'amour la plus éclatante qui se puisse concevoir. A l'avenir, l'histoire de sa vie sera celle du collège apostolique tout entier; on en pourra lire le récit détaillé dans toutes les vies de Notre-Seigneur.

Ici, nous nous bornerons à relever les incidents particuliers auxquels saint Jean fut mêlé; ils sont de nature à projeter quelque lumière sur son caractère et à accentuer les traits de sa physionomie.

II

Dans le collège apostolique, saint Jean occupa un rang à part : il fut l'un des trois principaux avec Pierre et son frère aîné, Jacques. Eux seuls furent les témoins de certains actes particulièrement importants de la vie de Notre-Seigneur : de la résurrection de la fille de Jaïre (Marc, v, 37 ; Luc viii, 51) ; de la transfiguration (Matth., xvii, 1 ; Marc, ix, 1 ; Luc, ix, 28) ; de l'agonie au jardin de Gethsémani (Matth., xxvi, 37 ; Marc, xiv, 33). Avec Pierre, saint Jean fut aussi chargé par Jésus de préparer la dernière pâque (Luc, xxii, 8). Il dut le privilège de cette intimité plus grande et de cette affection très particulière dont le Maître l'honora à sa virginité d'abord, ensuite, à la droiture et à la générosité de son caractère et à la délicatesse de son âme. Non certes que ce jeune homme fût de tout point parfait ; sa nature ardente et impétueuse avait besoin d'être domptée et ses intentions les meilleures, même quand elles étaient uniquement inspirées par les égards dus à Jésus, n'étaient pas toujours conformes à l'esprit évangélique. Les textes sacrés contiennent quelques traits qui permettent de soupçonner tout ce que saint Jean gagna au contact de Notre-Seigneur en douceur, en humilité, en patience et en charité.

Un jour, à Capharnaüm, les Apôtres aperçurent un homme qui n'était pas du nombre des disciples de Jésus et qui se permettait néanmoins de chasser

les démons en son nom. Ils virent dans son acte un abus intolérable, une sorte d'attentat aux droits de leur Maître et à leurs propres droits et, sans plus tarder, ils l'empêchèrent de continuer. Saint Jean se hâta de prévenir Jésus ; à n'en pas douter il s'attendait à recevoir des félicitations. Aussi quelle ne dut pas être sa surprise quand il entendit Jésus lui répondre : « Gardez-vous de l'en empêcher, car celui qui n'est pas contre vous est pour vous » (Luc, ix, 49, 50). Le ministère évangélique exigeait de ceux qui devaient l'exercer plus tard un large esprit de tolérance et assez d'humilité pour savoir, à l'occasion, s'oublier et s'effacer. Qu'importait la personne qui faisait le bien pourvu que le bien fût fait, et n'était-ce pas, de la part des apôtres, se tromper étrangement et se montrer jaloux à l'excès que de considérer, comme n'étant pas avec Jésus, celui qui n'opérait des miracles qu'en son nom ? (Marc, ix, 37-39). Un tel thaumaturge pouvait-il, après s'être autorisé de Lui, parler mal de Lui ? Et, dès lors qu'il n'adoptait pas une attitude hostile, dès lors qu'il travaillait à la même œuvre libératrice et y travaillait au nom de Jésus, cet inconnu ne montrait-il pas par ses actes qu'il était par le cœur, tout au moins, du groupe apostolique ?

Peu après, un autre incident montra que saint Jean manquait également de l'esprit de mansuétude qui doit animer tout ministre de l'Évangile. C'était lors du dernier voyage que Jésus accomplissait pour se rendre de Galilée en Judée. Au lieu de

faire, comme d'ordinaire, le tour par la Pérée, Il désirait prendre la route la plus courte et traverser la Samarie. Il y avait grande inimitié entre les Juifs et les Samaritains (Jean, iv, 9) depuis l'époque où, sous Néhémie, on avait élevé sur le mont Garizim un temple schismatique qui voulait rivaliser avec celui de Jérusalem. La plupart du temps, surtout à l'aller, pour s'épargner mille tracasseries et toutes sortes de mauvais traitements, les Juifs qui se rendaient à la Ville Sainte pour les solennités religieuses, évitaient de traverser le territoire samaritain. C'est pourquoi Jésus ne voulut pas s'y engager sans avoir au préalable envoyé devant Lui deux messagers pour demander le passage. Les deux messagers, choisis par Lui, étaient les fils de Zébédée. Les habitants d'un bourg, dont nous ignorons le nom, ne voulurent pas accueillir leur requête et fermèrent leurs portes. Jacques et Jean, violemment indignés du refus, entrèrent dans une grande colère. Conscients de la dignité de leur Maître et de l'affront qui lui était fait; conscients aussi, il est bon de le remarquer, des redoutables pouvoirs qu'ils pouvaient tenir de Lui, ils ne parlaient de rien moins que d'anéantir par le feu la bourgade coupable, comme autrefois le feu du ciel avait anéanti Sodome et Gomorrhe : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume ? » Hé ! oui, souvent, autrefois, la Palestine avait été le théâtre de ces justes représailles exercées par un Dieu trop constamment outragé par un peuple incorrigible. Pour ne parler

que de cette province de Samarie, Elie y avait consumé par le feu, à deux reprises, les serviteurs envoyés par Ochozias pour se saisir de lui (II Reg., 1, 10-14). Mais Jésus inaugurerait avec l'humanité une nouvelle alliance ; à la loi de crainte, il allait substituer la loi d'amour ; l'heure des châtimens impitoyables et rigoureux était passée ; on était entré dans l'ère du rachat, de la réconciliation, de la conquête des âmes : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes, soupira tristement Jésus. Le Fils de l'homme est venu non pour perdre les hommes mais pour les sauver ! » Et, se détournant du bourg inhospitalier, il alla avec ses apôtres vers une autre cité (Luc, ix, 51-56).

Ce salut des hommes, saint Jean et les autres apôtres le concevaient toujours encore, en dépit des instructions réitérées de Jésus en sens contraire, à la manière d'un royaume temporel où seraient seuls admis ceux qui seraient dignes d'y entrer et où, autour de Jésus, roi glorieux et incontesté, figureraient aux premiers rangs, comme ses ministres, ceux qu'il avait invités à le suivre et qui s'étaient faits, depuis plusieurs années, les compagnons de ses courses à travers la Palestine. On le vit bien quand, aux approches de cette capitale où Jésus devait entrer en triomphateur et se faire acclamer comme le Messie attendu depuis tant de siècles, la mère des fils de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses deux fils et lui dit : « Maître, nous désirons bien que vous fassiez pour nous ce que nous vous demanderons » (Marc, x, 35). — Que voulez-vous,

dit Jésus, que je fasse pour vous? » — Alors Salomé se prosternant répondit : « Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche dans votre royaume » (Matth., xx, 20-22). On devine aisément quel émoi causa parmi les Douze une requête aussi ambitieuse. Plusieurs fois déjà des questions de préséance avaient été sur le point de troubler leur concorde. En cheminant à travers la Galilée, les Apôtres s'étaient demandés lequel d'entre eux serait le plus grand et, dès l'arrivée à Capharnaüm, Jésus avait jugé bon de leur donner, comme modèle, le petit enfant et de leur rappeler que celui qui voulait être le premier devait se faire le serviteur de tous (Marc, ix, 33-36; Matth., xviii, 4). Cette fois, la demande était si précise; elle devenait si actuelle que les autres Apôtres protestèrent énergiquement jugeant leurs droits lésés et murmurèrent contre Jacques et Jean. Jésus les laissa dire : « Vous ne savez pas ce que vous demandez! répondit-il à Salomé. Et, s'adressant à Jacques et à Jean, il leur dit : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? » Avec une belle assurance et une confiance inébranlable en eux-mêmes, d'un commun accord, les deux Frères répondirent : « Nous le pouvons! » — « Vous boirez, en effet, mon calice, poursuivit Jésus, faisant allusion aux souffrances qu'ils endureraient l'un et l'autre pour Lui et pour l'Évangile; quant à être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de l'accorder, si ce n'est à ceux à qui mon Père l'a préparé. » Puis, appelant les autres Apôtres, il leur

dit : « Vous savez que les chefs des nations commandent en maîtres, et que les grands exercent l'empire sur elles. Il n'en sera pas ainsi parmi vous; mais quiconque veut être grand parmi vous, qu'il se fasse votre serviteur; et quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il se fasse votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre. » (Matth., xx, 20-28.)

Ces trois incidents personnels à saint Jean, les seuls que nous possédions dans l'Évangile, nous révèlent en lui un caractère ardent et généreux, jaloux à l'excès de ses prérogatives, fier et amoureux de son Maître à ce point que l'on peut se demander, à bon droit, si son désir d'être à ses côtés n'était pas inspiré, chez lui du moins, tout autant par l'amour que par l'ambition; enfin capable, au besoin, de souffrir avec générosité pour obtenir dans le royaume la place convoitée. Celui qui devait plus tard, par la composition de son Apocalypse et de son Évangile, se placer pour toujours au premier rang des contemplatifs, était alors un homme d'action, au zèle farouche, à l'énergie indomptable. Il demeurerait tel jusqu'à la plus extrême vieillesse en face des désordres et en présence de l'hérésie. Seulement, dans le cadre ordinaire de la vie et pour l'accomplissement de sa mission d'apôtre, son zèle perdrait ce qu'il avait d'intempestif, son énergie, ce qu'elle avait de trop humain; ce n'était pas en vain que le plus jeune fils de Zébédée avait vécu au

contact de Celui qui était le Maître doux et humble ; à son école, il avait appris à s'oublier, à pardonner, à aimer, à s'immoler.

III

C'est surtout durant la dernière semaine que différents faits montrèrent, tout à la fois, la confiance affectueuse dont Jésus honorait saint Jean et l'attachement inébranlable que le disciple lui avait voué. L'heure décisive, celle qui éprouverait la solidité des affections, était sur le point de sonner. Longtemps, les ennemis de Jésus avaient comploté dans l'ombre et proféré de vaines menaces. « Mon heure n'est pas encore venue », disait placidement Jésus pour tranquilliser les siens apeurés. Mais voici que maintenant qu'il était entré en triomphateur à Jérusalem, il tenait un tout autre langage. « L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié, disait-il dans le temple, au moment où les païens demandaient à s'approcher pour lui rendre hommage. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit... Maintenant, mon âme est troublée ; et que dirai-je... Père, délivrez-moi de cette heure... Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure... C'est maintenant que le prince de ce monde sera jeté dehors. Et moi quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (Jean, XII, 23-33). Il parlait ainsi, observe saint Jean,

pour marquer de quelle mort il devait mourir. Par cet enseignement dont auraient dû comprendre les moindres détails ceux-là qui l'avaient déjà entendu annoncer par trois fois sa passion, Notre-Seigneur préludait aux événements qui allaient se dérouler à Jérusalem durant la Semaine Sainte.

Le 13 du mois de Nisan, un jeudi, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : « Maître, où voulez-vous que nous préparions le repas pascal ? » Jésus choisit deux d'entre eux, Pierre et Jean : « Allez à la ville, leur dit-il ; en entrant vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au maître de cette maison : Le Maître te fait dire : Où est la salle où je mangerai la Pâque avec mes disciples ? Et il vous montrera un grand cénacle meublé : préparez-y ce qu'il faut » (Luc, xxii, 7-12). Pierre et Jean partirent ; les choses se passèrent comme Jésus le leur avait dit et ils préparèrent la Pâque.

Tout étant disposé, le soir venu, Jésus se rendit au cénacle avec ses Disciples.

Saint Jean n'a laissé aucun récit de l'institution de la Sainte Eucharistie. Ceux-là seuls peuvent s'en étonner qui ne tiennent pas suffisamment compte du but poursuivi par l'Apôtre dans la rédaction de son Evangile. Il n'a pas voulu refaire les récits de ses prédécesseurs ; il a seulement visé à les compléter. Au moment où il écrivait, à la fin du premier siècle, l'Eglise possédait plusieurs récits de l'institution de la Sainte Eucharistie ; ils étaient

connus de tous et répandus partout. Elle avait celui de saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens (I Cor., xi, 23-25), sans doute le plus ancien puisqu'il datait de 57-58; elle avait aussi ceux de Matthieu, de Marc et de Luc. Saint Jean n'avait pas de détail important à ajouter à leur relation du fait. Lui-même, d'ailleurs, avait déjà eu l'occasion de parler dans son livre du sacrement d'amour. Au chapitre sixième de son Evangile, après la multiplication des pains, il avait donné le canevas fidèle du discours sur le véritable pain de vie que Jésus avait adressé aux Juifs dans la synagogue de Capharnaüm. L'acte accompli par lui, à la dernière Cène, n'avait été que la réalisation de la promesse faite autrefois. L'apôtre jugea donc inutile de montrer, après d'autres, la réalisation d'une promesse dont l'Eglise vivait depuis déjà tant d'années. Par contre, il nota avec sollicitude, dans l'ordre chronologique où ils se produisirent, les moindres incidents du dernier repas de Jésus (Jean, xiii) rendant ainsi aux commentateurs des Synoptiques un inappréciable service; mais il a surtout droit à notre gratitude pour nous avoir transmis ces incomparables entretiens de Jésus après la Cène. Grâce à lui, grâce à sa mémoire du cœur, de toutes la plus fidèle, nous savons quelles furent en cet instant solennel, les dernières pensées de Jésus et quelles consolantes paroles il eut pour les siens; nous savons quels appels pressants à l'union et à la charité fraternelle il leur fit entendre, quels précieux avertissements il leur

donna en vue des luttes de l'avenir ; enfin nous possédons, grâce à lui, cette admirable prière sacerdotale adressée par Jésus à son Père, au soir du jeudi saint, pour lui-même, pour ses apôtres et pour les chrétiens de l'avenir : « Père, l'heure est venue : glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, puisque vous lui avez donné autorité sur toute chair, afin qu'à tous ceux que vous lui avez donnés il donne la vie éternelle... Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire. Et, maintenant, glorifiez-moi, vous, Père, auprès de vous-même, de la gloire que j'avais auprès de vous avant que le monde fût.

« J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du monde. Ils étaient à vous ; et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. Et ils ont reconnu que je suis sorti de vous, et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyé. C'est pour eux que je prie ; je ne prie pas pour le monde. Je ne suis plus dans le monde ; pour eux ils sont dans le monde, et moi je vais à vous, Père saint, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés afin qu'ils ne fassent qu'un comme nous. Lorsque j'étais avec eux, je les gardais en votre nom, et aucun d'eux ne s'est perdu, sinon le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. Mais, maintenant, je viens à vous ; et je fais cette prière, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. Je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal ; ils ne sont pas du monde, comme moi non plus je ne

suis pas du monde. Sanctifiez-les dans la vérité; votre parole est la vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, moi aussi je les envoie dans le monde, et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés dans la vérité.

« Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais pour tous ceux qui doivent croire en moi sur leur parole. Comme vous, Père, êtes en moi, et moi en vous, qu'ils soient eux aussi un en nous. Qu'ils soient un, comme nous sommes un, nous aussi, Moi en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi; afin qu'ils voient ma gloire. Je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que jè sois, moi aussi, en eux. »

Ce sont là des paroles extrêmement touchantes; elles sont parmi les plus belles du Nouveau Testament, et un jeune Prêtre ne peut les relire au soir de son ordination sans la plus profonde émotion.

On connaît la douloureuse révélation que fit Jésus au cours de la dernière Cène et le rôle qu'y joua saint Jean. Déjà, pendant le lavement des pieds, le Maître avait dit : « Vous êtes purs mais non pas tous ! » (Jean, XIII, 10.) S'étant remis à table, il avait poursuivi sur le même thème :

« Celui qui mange le pain avec moi a levé le pied contre moi. En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira » (Jean, XIII, 18, 21). On devine quelle impression de malaise produisirent sur les convives de tels propos; chacun avait hâte de voir dissiper le grave soupçon qui pesait sur tous et de connaître dans sa triste réalité toute la vérité. C'est alors que saint Pierre fit signe à saint Jean de s'informer auprès de Jésus. Écoutons-le nous raconter lui-même son intervention : « L'un des disciples, celui que Jésus aimait, s'était couché sur le sein de Jésus. Simon-Pierre lui fit signe pour lui dire : « Quel est celui dont il parle ? » Ce disciple s'étant penché sur le sein de Jésus, lui dit : Seigneur, qui est-ce ? Jésus lui dit : « C'est celui à qui je présenterai du pain trempé. » Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas Iscariote. Aussitôt que Judas l'eut pris, Satan entra en lui. Et Jésus lui dit : « Ce que tu fais, fais-le vite. » Mais aucun de ceux qui étaient avec lui ne comprit pourquoi il lui avait dit cela. Car quelques-uns pensaient que, comme Judas avait la bourse, Jésus avait voulu dire : Achète ce qui nous est nécessaire pour la fête, ou qu'il lui commandait de donner quelque chose aux pauvres. Judas, ayant donc pris le morceau de pain, sortit aussitôt. Et il était nuit » (Jean, XIII, 23-30)

Saint Jean connaissait maintenant, mais il connaissait pour lui seul, le pénible secret; Jésus lui avait confié sa plus grande douleur. A la façon dont, Évangéliste, il parlera plus tard de Judas, on sent

combien l'acte abominable de l'apôtre indigne lui a inspiré d'horreur et a fait souffrir son cœur aimant. Le nom de Judas ne pourra jamais plus se présenter à sa pensée sans qu'il n'évoque aussitôt l'acte de félonie insigne dont s'était rendu coupable ce triste personnage (Jean, vi, 70, 71; xii, 4, 6; xiii, 11, 21-30; xviii, 2).

De tous les Évangélistes, saint Jean fut le seul qui ait assisté à toutes les péripéties du procès de Jésus. Après l'arrestation au jardin des Oliviers, il s'esquiva comme les autres Apôtres (Matth., xxvi, 56), mais ce ne fut que pour un instant, pour éviter sans doute d'être mêlé à la soldatesque du Sanhédrin qui emmenait Jésus sous la conduite de Judas et se dérober à cet écœurant spectacle. Sans perdre de temps, il se rendit au prétoire de Caïphe et y arriva presque en même temps que Notre-Seigneur. Comme il était connu du Grand Prêtre (Jean, xviii, 15), il put y pénétrer sans difficulté et, peu après, il introduisit saint Pierre qui venait de se ressaisir, du moins pour un instant (Jean, xviii, 16). Son récit de l'interrogatoire de Jésus chez Caïphe (xviii, 19-23), son tableau de l'attitude des serviteurs et des satellites (xviii, 18), des reniements de saint Pierre (xviii, 15-18-25-27), de la comparution du Christ devant Pilate, des hésitations, de l'embarras, de la faiblesse criminelle du Procureur romain (xviii, 28; xix, 16) trahissent, à n'en pas douter, le témoin oculaire qui a tout vu, tout entendu et qui, minute par minute, a suivi avec émotion les moindres phases de ce drame extrêmement angoissant.

L'inique sentence une fois ratifiée, saint Jean se rendit un peu en dehors de Jérusalem, au lieu nommé Calvaire où devait être crucifié Jésus. Il fut là, au pied de la croix, en compagnie de Marie, la mère de Jésus, et de quelques saintes femmes qu'il avait peut-être rencontrées sur son chemin et qui se rendaient là, tout comme lui, pour donner à Jésus, en cette heure suprême, un dernier témoignage de fidèle attachement et de dévouement à toute épreuve. De tous les apôtres, il était, hélas ! le seul. Pierre pleurait à chaudes larmes son reniement ; les autres, comme le leur avait prédit Jésus, étaient démoralisés ; ils s'étaient aussitôt dispersés et ils se cachaient pour éviter d'être, eux aussi, arrêtés et mis en croix.

Inutile d'insister sur les scènes révoltantes dont saint Jean fut, au pied de la croix, le témoin attristé : sur les insultes des Princes des Prêtres et des valets, sur le partage des vêtements, le tirage au sort de la tunique (xix, 17-24). Mieux vaut nous recueillir pour écouter ce colloque si touchant qui met si bien en relief tout à la fois la délicatesse du Fils de Dieu pour sa Mère et la confiance amoureuse de Jésus en saint Jean. Le quatrième Evangile nous le rapporte en ces termes d'une émouvante simplicité : « Cependant, près de la croix de Jésus, se tenaient debout sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. Ayant donc vu sa mère, et, auprès d'elle, le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : « Femme, voilà votre Fils. » Puis il dit au disciple : « Voilà ta mère. » Et, à partir de cette heure, le disciple la prit chez lui » (xix, 25-27). Marie ne

resterait pas seule sur cette terre d'exil, l'âme toujours vaillante sans doute, mais brisée par la plus atroce des séparations ; désormais, elle aurait en saint Jean un appui qui lui resterait fidèle jusqu'à son dernier soupir. Toutefois le legs divin ne s'arrêtait pas au Disciple bien-aimé. Dieu qui consommait sa munificence en nous donnant tout ce qui lui restait de plus cher, voyait, en la personne de saint Jean, tous les disciples de l'avenir et, en cet instant solennel, il donnait une mère à la famille des âmes. Le jeune fils de Zébédée devenait le premier-né de cette famille adoptive qui devait compter tant d'enfants, et lorsque, plus tard, la piété chrétienne voudra inspirer aux fidèles de tous les temps une confiance filiale envers Marie, c'est vers cette scène de l'Évangile qu'elle se tournera le plus volontiers, c'est elle qu'elle invoquera toujours, et avec raison, pour redonner de l'assurance aux âmes désemparées, découragées ou égarées.

Au pied de la croix, saint Jean fut aussi le témoin d'un autre spectacle particulièrement suggestif pour une âme sacerdotale. « Comme c'était la veille d'un sabbat très solennel, de peur que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat, les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux suppliciés (pour les achever) et qu'on les détachât. Les soldats vinrent donc et rompirent les jambes du premier, puis de l'autre qui avait été crucifié avec lui. Mais quand ils vinrent à Jésus, le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes. Mais un des soldats lui ouvrit le côté avec sa lance ; et aussitôt

il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu, fait remarquer saint Jean, en rend témoignage, et son témoignage est vrai et il sait qu'il dit vrai » (xix, 31-35). Ce phénomène, dont la haute signification mystique a été maintes fois exposée par les Pères dans leurs commentaires et leurs homélies, a inspiré à M^{sr} Baunard cette belle page d'un sens théologique profond et d'une réalité surnaturelle saisissante : « Saint Jean était là pour recueillir ce sang, c'était son rôle. Hier, ce sang divin nous était légué par la coupe eucharistique.

« Maintenant qu'au Calvaire il se déverse à flots sur l'autel du sacrifice, qui en recevra le legs pour le transmettre aux héritiers de l'avenir ?

« Les riches de la terre ont un ami qu'avant de mourir ils désignent pour que, par lui, leur héritage arrive entier à leurs enfants. Qui donc ici sera choisi pour être l'exécuteur testamentaire de Jésus ? Il y a bien Marie debout, elle aussi, au pied de cet autel de l'immolation dont elle recueille toutes les douleurs pour elle, toutes les grâces pour nous. Mais la médiatrice céleste de la grâce n'en est pas le ministre ; et c'est la disposition divine qu'elle passe par les mains consacrées d'un homme pour arriver aux hommes.

« Cet homme sera le prêtre, et le prêtre, ici, a son exemplaire dans saint Jean. Tel est l'ordre du salut et la hiérarchie dans le service des âmes. Pas une goutte de sang ne tombera d'un autel, pas une grâce ne découlera d'un sacrement divin sans passer premièrement par le cœur de Marie et par les mains du prêtre.

Ainsi : la croix plantée en terre, près du ciel ; sur cette croix, Jésus ; aux pieds de Jésus, Marie ; près de Marie, saint Jean ; dans saint Jean, le sacerdoce ; puis au-dessous, dans la vallée, la multitude levant les yeux vers la montagne d'où lui doit venir le secours : il n'y a pas d'image plus complète de l'économie de notre rédemption ¹. »

IV

Les derniers devoirs rendus à Jésus, saint Jean revint à Jérusalem accompagné de la Très Sainte Vierge (xix, 27). Les heures s'écoulèrent pour eux, jusqu'au matin de Pâques, dans la prière et la célébration des solennités pascales. Pierre était venu les rejoindre (Jean, xx, 2), et les deux apôtres se remémoraient dans le chagrin et l'abattement les moindres incidents des tristes événements qui venaient de s'accomplir. L'annonce réitérée de la résurrection qui devait suivre la passion, n'avait pas laissé sur leur esprit d'impression profonde ; ils étaient un peu comme les disciples d'Emmaüs, uniquement absorbés par la pensée de la disparition de leur Maître vénéré, quand, au premier jour de la semaine, le dimanche matin, Marie-Madeleine accourut vers eux, en hâte, messagère d'une grave nouvelle (Jean, xx, 2). Avec quelques pieuses femmes parmi lesquelles étaient : Marie, mère de Jacques et la mère des Fils de Zébédée, elle était remontée de très bonne heure vers le

1. *L'Apôtre saint Jean*, p. 161, 162, Paris, de Gigord.

sépulcre du jardin dans lequel on avait déposé Jésus le vendredi soir, pour compléter les embaumements d'usage, et voici, qu'en arrivant au lieu de la sépulture, elle avait trouvé, roulée au loin, la pierre qui en obstruait l'entrée et, s'étant approchée, elle avait constaté avec stupeur que le Seigneur n'y était plus. Pour elle, aucun doute n'était possible. Non contents d'avoir assouvi leur haine sur Jésus vivant, les Princes des prêtres l'avaient poursuivi jusque dans la mort et, par leurs serviteurs, ils avaient fait disparaître jusqu'à son cadavre. « Ils ont enlevé du sépulcre le Seigneur, dit-elle en arrivant à Pierre et à Jean, et nous ne savons où ils l'ont mis! » (Jean, xx, 2.) « Pierre et l'autre disciple sortirent (aussitôt) et allèrent au sépulcre. Ils couraient tous deux ensemble, mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier. Et s'étant penché, il vit les linges à terre; mais il n'entra pas. Simon-Pierre qui le suivait, arriva à son tour, et entra dans le sépulcre. Et il vit les linceuls à terre, et le suaire qu'on avait mis sur sa tête non pas avec les linges, mais roulé et placé dans un endroit à part. Alors, l'autre disciple, qui était arrivé le premier, entra aussi; et il vit et il crut » (Jean, xx, 3-9). Saint Jean s'était effacé volontairement devant saint Pierre; il l'avait laissé procéder à la constatation du fait qui devait fonder la foi de l'Eglise naissante; il n'était entré qu'après lui; tous les deux avaient constaté, bien qu'ils ne comprissent pas encore l'Ecriture selon laquelle il fallait que Jésus ressuscitât d'entre les

morts (Jean, xx, 9), que Jésus n'était plus là. Seulement, aux précautions prises, au soin avec lequel les linceuls étaient posés à terre et le suaire roulé dans un autre endroit, il était bien évident qu'il ne pouvait s'agir d'un enlèvement précipité; il fallait admettre un départ volontaire, de plein gré et à son heure. Cette constatation fut l'origine de leur foi à la résurrection du Christ; ils virent et ils crurent! Les événements qui allaient se succéder, durant quarante jours, donneraient à leur foi son plein épanouissement et feraient d'eux des témoins qui ne craindraient pas de se faire égorger pour se porter garants du fait qu'ils avaient constaté.

Pierre et Jean s'en retournèrent chez eux (Jean, xx, 10). Ils y retrouvèrent les autres apôtres réunis dans la même maison, toutes portes closes par peur des Juifs (xx, 19). Ils racontèrent ce qu'ils avaient constaté et, bientôt, Marie-Madeleine accourut de nouveau et par ses dires confirma leur récit (xx, 18). Les autres Apôtres demeuraient néanmoins toujours hésitants, partagés qu'ils étaient entre la crainte et l'espérance. Les propos de Madeleine leur paraissaient des rêveries de femmes en délire (Luc, xxiv, 11) et, s'ils ne mettaient pas en doute les constatations faites au tombeau, avec tant de sérieux, par Pierre et par Jean, s'ils voulaient bien admettre que Jésus en personne était apparu à Simon-Pierre, à Jacques le Mineur (I Cor., xv, 5-7), aux disciples d'Emmaüs (Luc, xxiv, 13-35), ils ne voyaient dans tous ces incidents que des faits isolés qu'ils n'acceptaient, d'ailleurs, qu'avec une cer-

taine réserve. Pour entraîner leur assentiment, il fallait que le miracle s'imposât pour ainsi dire à eux avec tout l'éclat de l'évidence. En vue de l'avenir, il était bon que, dans un même chapitre sur la gloire de Jésus ressuscité, le quatrième Evangile pût exposer la foi simple et rapide de Pierre et de Jean, les recherches de Madeleine bien éloignée de penser à un aussi grand prodige, et l'incrédulité opiniâtre de Thomas.

Le soir de Pâques, Jésus combla les vœux de tous ses Apôtres; il se présenta au milieu d'eux : « Paix avec vous ! leur dit-il. » Puis il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur. Toutefois, l'époque n'était plus des longs épanchements. Désormais, Jésus ne reverrait les siens que pour confirmer leur foi et compléter leur mission. Tout aussitôt il ajouta : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. » Après ces paroles, il souffla sur eux et dit : « Recevez l'Esprit-Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » (Jean, xx, 19-23.)

Peu après la clôture des solennités pascales (ils étaient encore au Cénacle quand Jésus apparut à Thomas huit jours après Pâques (xx, 26-29), les Apôtres retournèrent en Galilée sur les bords du lac, pour se procurer par le travail les ressources nécessaires à leur subsistance. Un soir, Pierre était allé pêcher, entouré de Thomas, de Nathanaël, des fils de Zébédée et de deux autres disciples que

le quatrième Evangile ne désigne pas autrement. Ils avaient en vain jeté le filet toute la nuit, leurs efforts s'étaient dépensés en pure perte, ils n'avaient rien pris et, de grand matin, ils accostaient, épuisés, au rivage quand un inconnu leur dit : « Enfants, n'avez-vous rien à manger? — Non », répondirent-ils. « Jetez le filet à droite de la barque. leur dit-il, et vous trouverez. » Ils le jetèrent et ils ne pouvaient plus le tirer à cause de la grande quantité de poissons. Guidé par son cœur, le disciple que Jésus aimait nomma aussitôt le mystérieux interlocuteur. « C'est le Seigneur », s'écria-t-il (xxi, 1-7). Pour la troisième fois depuis sa résurrection, Jésus se montrait aux siens. Après avoir rompu le pain avec eux et mangé quelques poissons, il investit saint Pierre de la primauté suprême : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? » lui dit-il. Pierre lui répondit : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » Il lui dit une seconde fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » Pierre lui répondit : « Oui, Seigneur, vous savez bien que je vous aime! » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » Il lui dit pour la troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » Pierre fut contristé de ce que Jésus lui demandait pour la troisième fois : « M'aimes-tu? » et il répondit : « Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez bien que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes brebis » (Jean, xxi, 15-17). Une triple protestation d'amour avait effacé le triple reniement du prétoire de Caïphe. Et comme Jésus

enseignait à saint Pierre de quel genre de mort il devait mourir et ne disait rien de la destinée de Jean, Pierre qui jusqu'ici avait partagé avec lui les bons et les mauvais jours, se tourna vers Jésus et lui demanda en désignant saint Jean qui s'approchait : « Seigneur, et celui-ci, que deviendra-t-il ? » — « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? lui dit Jésus. Toi, suis-moi ! » (Jean, *xxi*, 18-22.) Ce fut la dernière parole dite par Jésus concernant personnellement l'un de ses Apôtres et c'est saint Jean qu'elle visait. On en conclut parmi les Frères que ce disciple ne mourrait point. Et pourtant, remarque saint Jean, Jésus n'avait pas dit qu'il ne mourrait pas, mais : « si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » (*xxi*, 23). L'interprétation erronée donnée à cette parole favorisa beaucoup dans l'antiquité l'éclosion de certaines légendes. Du temps de saint Augustin, il y avait encore certaines gens qui prétendaient que l'Apôtre n'était pas mort et qu'il attendait, vivant dans son sépulcre comme dans un sanctuaire, le retour de Jésus.

La foi des Apôtres était maintenant affermie et leur mission complétée. Il ne restait plus à Jésus qu'à remonter vers son Père. C'est à Jérusalem qu'il voulut se montrer aux siens pour la dernière fois. Ils y étaient revenus peu de jours avant la Pentecôte. Dans cet entretien suprême, Notre-Seigneur les mit en garde contre la tentation de revenir en Galilée reprendre leurs anciennes occupations. Un jour, qu'il était à table avec eux, il leur recommanda de

ne pas s'éloigner de Jérusalem et d'y attendre ce que le Père avait promis, le baptême dans l'Esprit-Saint. Une fois qu'ils l'auraient reçu, ils seraient revêtus de force et lui rendraient témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre (Act., I, 4-8). Puis, suivi des Onze, Jésus se rendit sur le mont des Oliviers; en leur présence, il fut élevé et une nuée le déroba à leurs yeux. En vain leurs regards demeurèrent-ils fixés vers le ciel pendant qu'il s'éloignait, ils ne devaient plus apercevoir sur cette terre sa silhouette aimée. Une nouvelle vie commençait pour eux!

CHAPITRE III

SAINT JEAN EN PALESTINE. — L'EGLISE NAISSANTE.

En quittant le mont des Oliviers, saint Jean et les autres Apôtres se rendirent au Cénacle où ils retrouvèrent Marie, mère de Jésus, ses frères, quelques pieuses femmes et un certain nombre de disciples. Ils procédèrent à l'élection d'un apôtre pour remplacer le prévaricateur Judas (Act., I, 12-26). Le sort tomba sur Mathias et, dans la prière et le recueillement, ils attendirent la venue de l'Esprit consolateur; ils ne quittaient leur lieu de retraite que pour monter au Temple chaque jour à l'heure de la prière afin d'y louer et bénir le Seigneur (Luc, xxiv, 53).

De leur côté, les Princes des Prêtres se croyaient désormais débarrassés de Celui qu'ils avaient considéré comme leur adversaire le plus dangereux et le plus redoutable. Depuis plus de cinquante jours, ils avaient arraché à l'autorité romaine une condamnation à mort; le prophète de Nazareth avait été crucifié aux portes de la Ville, son trépas avait été officiellement constaté et son tombeau soigneusement gardé. Le bruit courait bien, de ci de là, qu'il était

ressuscité, mais bien peu l'avaient vu et la rumeur à la longue s'était atténuée. Ses partisans les plus avérés se cachaient et on ne parlait plus de rien. Il y avait donc tout lieu de penser que les solennités de la Pentecôte ne seraient pas troublées comme l'avaient été celles de la Pâque.

Et voici qu'on venait à peine d'offrir au Temple les prémices de la moisson que tout à coup vint du ciel un bruit comme celui d'un vent qui soufflait avec force; il remplit toute la maison où les Apôtres et les disciples étaient assis au nombre d'environ cent vingt; des langues de feu apparurent, se partagèrent et se posèrent sur chacun d'eux et tous furent remplis du Saint-Esprit (Act., II, 1-4). Des Juifs pieux et craignant Dieu, de toutes les nations qui étaient sous le ciel, en passant près du Cénacle, furent attirés par les bruits inaccoutumés qu'ils y entendaient. Gravissant l'escalier extérieur qui donnait accès à la chambre haute, ils furent les témoins d'un spectacle étrange. Disciples et Apôtres paraissaient tout hors d'eux-mêmes; ils louaient Dieu en un langage que comprenait chacun des spectateurs quelle que fût son origine ou sa nationalité. Les uns, de prime abord sympathiques, se demandaient ce que cela pouvait bien signifier; les autres, moqueurs et sceptiques, parlaient déjà d'ébriété (Act., II, 5-13). Apôtres et disciples étaient devenus d'autres hommes. Eux autrefois si timides étaient maintenant intrépides. Ils allaient prêcher au grand jour Jésus de Nazareth sans souci des foudres du Sanhédrin et, bien que sans culture et sans lettre, ils allaient parler

avec une éloquence entraînante et raisonner avec une logique impitoyable digne des meilleurs parmi les philosophes. L'Esprit de Vérité, l'Esprit de Force avait opéré en eux ces merveilles.

Pierre ne voulut pas laisser plus longtemps les railleurs insulter à l'Esprit de Dieu et à ses Frères. Chef du Collège apostolique et, en tant que tel, gardien de son honneur, il se leva au milieu de la salle et, en une vigoureuse improvisation, il donna à la scène miraculeuse qui venait de se produire son véritable caractère; il se fit le témoin et le héraut du Christ ressuscité, siégeant maintenant à la droite de Dieu (Act., II, 14-36). Parmi les auditeurs, dont le nombre était allé toujours en grossissant, près de trois mille se convertirent. L'Eglise était fondée !

Au début, elle ne se différencia guère du judaïsme, si ce n'est par la ferveur plus grande qui animait ses membres et par la charité la plus parfaite qu'ils pratiquaient entre eux. Les Apôtres étaient au milieu d'eux les chefs écoutés et déjà vénérés; on était assidu à leurs prédications; ils présidaient les réunions communes, les prières et la fraction du pain. Entre temps, fidèles et pasteurs continuaient de monter au Temple pour assister aux sacrifices quotidiens. Parmi les chefs de l'Eglise naissante, saint Jean occupait incontestablement le second rang, les Actes le mentionnent après saint Pierre et, le plus souvent, en sa compagnie (Act., I, 13; III, 1, 3, 4, 11; IV, 1, 19; VIII, 14). Il était à ses côtés quand, au Temple, à la neu-

vième heure, c'est-à-dire vers trois heures de l'après-midi, le boiteux qui demandait l'aumône à la Belle Porte fut guéri par Pierre au nom de Jésus de Nazareth. Le prodige causa une émotion d'autant plus grande que le pauvre mendiant, toujours à la même place, était depuis longtemps connu de tous. Bientôt, autour de lui et des deux Apôtres, se fit dans le Portique de Salomon un attroupement considérable. Saint Pierre n'eut garde de laisser échapper une occasion aussi propice de montrer en Jésus le Messie promis et d'indiquer à quelles conditions les Juifs ses compatriotes pouvaient avoir part aux biens messianiques (Act., III). L'auditoire, bien disposé par le miracle dont il avait devant lui la preuve tangible, prêtait à ses paroles une oreille attentive; beaucoup inclinaient déjà vers la foi nouvelle et se préparaient à grossir le noyau des convertis de la Pentecôte quand le Capitaine du Temple, se frayant un passage à travers la foule, vint, sur l'ordre des Prêtres, saisir Pierre et Jean pour les jeter en prison. Les Chefs religieux de la nation étaient bien résolus à s'opposer de tout leur pouvoir à des prédications de ce genre. Déjà, du vivant de Jésus, ç'avait été un crime punissable de l'excommunication que de se déclarer son partisan (Jean, IX, 22); c'en était un autre bien autrement grave aux yeux des Sadducéens, du moins, tout-puissants dans le Sanctuaire, que d'oser parler de résurrection, de vie future, et de présenter Jésus de Nazareth, leur irréductible ennemi, qu'ils croyaient avoir à tout jamais anéanti, comme ressus-

cité et vivant auprès de Dieu (Act., iv, 2). L'heure étant alors trop avancée pour juger les coupables, on décida que leur comparution aurait lieu le lendemain devant le Sanhédrin.

A la tête du Grand Conseil se trouvaient Anne, Caïphe, Jean, Alexandre et tous ceux qui étaient de la famille pontificale. On fit amener Pierre et Jean. Le boiteux guéri était là, témoin vivant et gênant de la Vertu d'En-Haut. « Par quelle puissance et au nom de qui avez-vous fait cela ? » demanda-t-on à saint Pierre. « Au nom de ce Jésus-Christ de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts », répondit-il (Act., iv, 5-12). Que faire ? Contester le miracle, comme on avait fait autrefois lors de la guérison de l'aveugle-né ? (Jean, ix, 13-34.) Mais tout Jérusalem le connaissait et chacun pouvait constater le changement survenu dans l'état de l'infirme ; quant au miraculé, homme de plus de quarante ans, il n'était pas de ceux qu'on achète ni qu'on intimide par de vaines menaces. L'expérience tentée à propos de l'aveugle-né avait piteusement échoué ; elle n'avait eu pour résultat que de couvrir de ridicule et de confusion les chefs de la nation, il ne fallait pas la recommencer. Le plus simple était de laisser de côté le miraculé, ses partisans et sa famille et de s'en prendre aux Novateurs eux-mêmes. Il fallait leur interdire à eux, et cela sous les peines les plus sévères, de parler de Jésus à qui que ce soit. On introduisit donc de nouveau dans la salle du Grand Conseil Pierre et Jean et, de

la part du Sanhédrin, Anne leur interdit absolument de parler et d'enseigner au nom de Jésus. « Jugez vous-mêmes, répondirent les Apôtres, s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Pour nous, nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu » (Act., iv, 20). Les menaces furent réitérées, mais déjà le peuple avait pris parti pour ses bienfaiteurs persécutés et les membres du Sanhédrin jugèrent plus prudent de ne pas insister et de les relâcher.

Mis en liberté, Pierre et Jean se rendirent aussitôt auprès de leurs Frères, anxieux comme de juste, de ce qui pouvait advenir au chef du Collège apostolique et au Disciple bien-aimé. Allaient-ils, au lendemain même de la Pentecôte, donner déjà à Jésus le témoignage du sang ? On devine donc aisément avec quelle allégresse ils furent accueillis et de quel cœur tous rendirent grâces à Dieu.

L'accalmie ne devait pas être de longue durée. Fidèles à leur maxime que « mieux valait obéir à Dieu qu'aux hommes », les Apôtres se tenaient chaque jour sous le Portique de Salomon. Si nul n'osait encore se joindre à eux pour prendre la parole et parler de Jésus, par contre les auditeurs se faisaient de plus en plus bienveillants et les conversions étaient de plus en plus nombreuses. Au sein même de Jérusalem, on voyait se renouveler les scènes dont avaient été le théâtre, au temps de Jésus, certaines bourgades galiléennes. Dans les rues, par où les Apôtres devaient passer, on disposait les malades sur des lits ou sur des

nattes afin que Pierre les couvrît tout au moins de son ombre et les guérît. Pour arrêter le succès sans cesse grandissant d'une prédication appuyée constamment de nouveaux prodiges, il n'y avait pas d'autre solution que de priver de toute liberté ceux que de graves menaces et de sévères défenses étaient impuissantes à empêcher de parler. Le Sanhédrin résolut donc l'arrestation de tous les Apôtres et il les jeta en prison; cette fois, du moins, il serait obéi et n'entendrait plus parler de rien. Vains calculs, hélas! de l'homme qui s'agite sans tenir compte de Dieu. La prison publique ne put conserver sa proie. Un ange du Seigneur se substitua aux geôliers endormis, confiants dans leurs portes closes et, à l'heure où les satellites se disposaient à retirer de leurs cachots les prévenus pour les traduire à la barre du Grand Conseil réuni au complet, nerveux et inquiet, ceux-ci étaient déjà dans le Temple toujours au même endroit et ils y enseignaient le peuple dans le plus grand calme selon leur habitude. On les envoya quérir mais avec beaucoup de ménagements pour éviter toute émeute. Le Capitaine du Temple y alla lui-même en personne suivi de ses gardes. Il pria les Apôtres de le suivre bien plus qu'il ne le leur ordonna. Et l'on vit se dérouler encore une fois devant le tribunal suprême de la nation juive la même scène qui avait eu lieu quelques jours auparavant. « Nous vous avons expressément défendu, dit le Grand Prêtre, d'enseigner ce nom-là et voilà que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine

et que vous voulez faire retomber sur nous le sang de cet homme ! » — « On doit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes », dirent encore une fois Pierre et les autres Apôtres. Une telle réponse, toujours la même, dite avec calme et assurance, indice d'une volonté tenace que rien ne saurait faire fléchir, eut le don d'exaspérer les Princes des Prêtres ; ils se préparaient déjà à assouvir leur haine contre Jésus et à tirer vengeance de leur autorité constamment méconnue en portant contre tous les Apôtres une sentence de mort quand un Pharisien, du nom de Gamaliel, vénéré du peuple à juste titre, se leva au milieu de l'assemblée, et ayant ordonné de faire sortir un instant les prévenus, fit entendre au milieu de cette réunion de déments quelques paroles de bon sens. « A quoi bon, dit-il, vous occuper de ces gens-là ? Laissez-les aller ! Si cette idée ou cette œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même, mais si elle vient de Dieu vous ne sauriez la détruire. Ne courez pas le risque d'avoir lutté contre Dieu même. » (Act., v, 35-39.) On se rangea à son avis et, après avoir fait battre de verges les Apôtres, après leur avoir défendu derechef de parler au nom de Jésus, on les relâcha encore une fois. Le Disciple bien-aimé partageait, on le pense bien, l'allégresse commune, il était tout joyeux d'avoir été jugé digne de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus (Act., v, 18-42).

Les Apôtres, en dépit de toutes les interdictions, n'en continuèrent pas moins d'accomplir leur mission. Chaque jour dans le Temple et dans

les maisons particulières qui voulaient bien les recevoir, ils ne cessaient de montrer en Jésus le Messie promis à Israël.

Cette persistance obstinée dans l'évangélisation amena, comme il fallait s'y attendre, de la part du Sanhédrin, un redoublement de rage persécutrice. Le martyr d'Etienne montra aux Juifs qu'ils pouvaient prendre, pour motifs religieux, certaines libertés avec un pouvoir romain moins énergique depuis la disgrâce de Ponce Pilate; l'impunité laissée à ce massacre séditionnel accrut leur audace, et poussa les Princes des Prêtres à redoubler de fureur contre les compagnons du Martyr. Le secret des maisons ne fut plus respecté; on y pénétra pour en arracher hommes et femmes et les jeter en prison, et un jeune Pharisien, originaire de Tarse, d'un sectarisme farouche, nommé Saul, se rendit à Damas avec pleins pouvoirs contre les Chrétiens. La jeune communauté de Jérusalem subit alors une terrible tourmente. Seuls les Apôtres purent y demeurer; les autres Disciples durent se disperser pour se soustraire à la prison ou à la mort. Ils s'en allèrent, porteurs de la Bonne Nouvelle, tout heureux de faire connaître et adorer par d'autres le nom du Seigneur Jésus. La Judée fut évangélisée; le diacre Philippe annonça le Christ à ces Samaritains sur lesquels les Fils de Zébédée auraient voulu faire tomber le feu du ciel; d'autres poussèrent plus loin encore; ils prêchèrent dans la Phénicie, dans l'île de Chypre, à Antioche, ne s'adressant qu'aux seuls Juifs à l'exception

de quelques hommes venus de Chypre et de Cyrène qui s'adressèrent aussi aux Grecs. Partout, l'Évangile reçut bon accueil et, dans la Samarie en particulier, les exhortations du diacre Philippe accompagnées d'expulsions de démons, de guérisons de boiteux et de paralytiques firent des merveilles. La foule attentive se convertit et même un magicien de grande réputation, du nom de Simon, voyant combien le saint diacre l'emportait sur lui par l'éclat des merveilles qu'il opérait, n'hésita pas à l'aller trouver pour en recevoir le baptême, être admis dans son intimité et, grâce à ce stratagème, lui surprendre, pensait-il, plus facilement son secret.

Quand le calme fut revenu, la communauté de Jérusalem ne voulut pas laisser plus longtemps croître et s'organiser des Eglises en Palestine sans savoir exactement si tout ce qui s'y faisait et s'y disait était bien en harmonie avec les instructions et les désirs du Divin Maître. Deux membres du Collège apostolique, saint Pierre et saint Jean, furent envoyés en Samarie. Les Néophytes leur firent la meilleure impression et ils leur imposèrent les mains pour qu'ils reçussent le Saint-Esprit. Un seul se montra indigne de le recevoir par l'espérance qu'il nourrissait d'acquérir ce don à prix d'argent, ce fut le magicien Simon. Leur mission accomplie, Pierre et Jean revinrent à Jérusalem en annonçant la Bonne Nouvelle dans les villages des Samaritains qui se trouvaient sur leur chemin (Act., VIII, 14-25).

Quelques années de paix suivirent le retour de saint Paul à Damas, trois ans après sa conversion (vers l'an 39); le complot tramé alors contre lui et qui lui fit quitter précipitamment la ville, de nuit, dans une corbeille descendue le long des remparts (Act., ix, 23-25), fut sans doute le dernier acte de cette persécution violente due à l'initiative du Sanhédrin et dont le martyre du diacre Etienne avait été le signal. Les Juifs avaient alors d'autres soucis; avant de tourmenter les Chrétiens, il leur fallait songer à défendre leur foi sérieusement menacée. A Tibère avait succédé, en l'an 37, Caligula. Peu après son avènement, ce monarque, qui ressemblait plus à un fou sanguinaire qu'à un véritable empereur, imagina de se faire décerner par l'Humanité les honneurs divins. Partout les Juifs refusèrent de se plier à ses caprices et d'exécuter ses volontés. Il leur envoya alors, comme légat, Pétronius, avec mission d'installer dans le Temple même de Jérusalem sa statue que des artistes de Sidon avaient reçu mission de fondre. Les Juifs demeurèrent inébranlables; à cette forme nouvelle d'idolâtrie, ils opposèrent une résistance énergique et digne. Pour éviter une révolte qu'il n'eût pu maîtriser sans des difficultés extrêmes et sans faire couler des flots de sang, le légat préféra temporiser jusqu'au jour où Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand et ami de Caligula, obtint du dément couronné le retrait de son édit.

Les fantaisies de Caligula donnèrent à l'Eglise naissante quelques précieux instants de répit. Apôtres et Disciples en profitèrent pour se répandre dans

toute la Judée, la Galilée, la Samarie et même, sur les indications du ciel, pour franchir les frontières du judaïsme. Saint Pierre accueillit les âmes droites et sincères qui vinrent à lui du sein de la Gentilité (Act. ix, 31-xi, 18). Saint Jean dut, à ce moment-là, coopérer à l'œuvre commune de l'évangélisation et prêcher lui aussi en dehors de Jérusalem, car, quand saint Paul y vint, à son retour de Damas, il ne l'y rencontra pas. Dans la Ville, il ne trouva que Pierre et Jacques le Mineur et, comme il mentionne expressément qu'il ne vit aucun des autres Apôtres, on doit en conclure qu'à ce moment-là ils étaient ailleurs (Gal., i, 18-20).

L'accalmie ne fut malheureusement pas de longue durée. Agrippa sut profiter du trouble qui suivit l'assassinat de Caligula le 24 janvier 41, pour favoriser l'avènement de Claude et se faire généreusement récompenser d'un tel service. Maître déjà de l'orient du Jourdain et de la Galilée, depuis l'an 38, il obtint du nouvel empereur la Judée et la Samarie et ainsi reconstitua à son profit l'ancien empire d'Hérode le Grand. En fixant sa résidence, non plus dans les villes à demi païennes de Sébaste ou de Césarée, mais à Jérusalem même, il mit le comble au bonheur des Juifs. Au milieu d'eux il s'appliqua à vivre en prince fervent, déférent à l'égard de tous, jaloux de l'honneur du sacerdoce, attentif à gagner par mille procédés les cœurs de ses sujets et soucieux de se faire pardonner ainsi son origine iduméenne. Une telle disposition d'âme devait l'amener fatalement un jour à persécuter les Chrétiens. Le Sanhé-

drin avait été jusqu'ici impuissant à arrêter par ses propres moyens les progrès de l'Eglise naissante et à empêcher la prédication des Apôtres. Plus on allait et plus s'accroissait le schisme que formait aux yeux des Juifs orthodoxes l'Eglise chrétienne; rien ne pouvait donc être plus agréable aux dirigeants de la nation et aux Juifs pieux que la disparition de la secte détestée. Agrippa le comprit et, pour plaire aux Juifs (Act., xii, 3), il fit arrêter et maltraiter quelques-uns des membres de l'Eglise. Pour être plus sûr d'atteindre rapidement son but il ne s'attaqua pas à d'obscurs disciples, il frappa à la tête et sa première victime fut précisément l'un des trois apôtres privilégiés de Jésus : saint Jacques le Majeur, le frère aîné de saint Jean. Sur son ordre et sans autre forme de procès, on lui trancha la tête. Saint Pierre fut jeté lui aussi en prison, à la veille de la Pâque et il n'échappa à la mort que grâce à l'intervention d'un ange qui ouvrit les portes de son cachot durant la nuit et lui permit ainsi, en quittant Jérusalem « pour un autre lieu », de se soustraire à la fureur persécutrice du roi Agrippa (Act., xii, 3-17). Peu après, en 44, ce monarque mourait à Césarée au milieu d'atroces souffrances, juste châtiment du Ciel pour tout le mal qu'il avait fait ou voulu faire à l'Eglise naissante.

Sa mort mit fin à cette demi-indépendance dont avait joui en quelque sorte la Judée durant quelques années. Cuspius Fadus revint occuper le poste de Procurateur romain demeuré vacant depuis l'exil de Pilate; sous son gouvernement, les Chrétiens retrouvèrent de nouveau le calme et la sécurité. A

ses yeux, le Christianisme n'était qu'une façon différente de vivre à la juive et les partisans du prophète de Galilée avaient droit selon lui à autant de tolérance que les serviteurs de Moïse. Les Princes des Prêtres durent cesser leurs intrigues ; molester les Chrétiens, c'était troubler l'ordre public et trop d'exemples du passé montraient qu'on ne pouvait pas impunément se livrer à ce jeu dangereux sous le regard de Rome. D'ailleurs, cette fois encore, des préoccupations extérieures absorbaient ceux-là mêmes pour lesquels la crainte de l'autorité romaine n'eût pas été une raison suffisante de tolérance et de sagesse. La famine prédite par Agabus désolait la contrée et les Juifs en souffraient plus encore que les Chrétiens auxquels des secours envoyés par leurs Frères des autres communautés apportaient un soutien des plus opportuns. La parole de Dieu se répandait donc de plus en plus en Palestine et elle enfantait sans cesse de nouveaux disciples (Act., XII, 24).

Que devint saint Jean durant la tourmente suscitée par le roi Agrippa ? Se cacha-t-il dans Jérusalem avec Jacques le Mineur et les Frères (Act. XII, 17) ou était-il absent de la Ville Sainte pour porter au dehors la Bonne Nouvelle ? Nous l'ignorons ! Mais ce que l'on peut affirmer, en s'appuyant sur le témoignage de la tradition la plus ancienne et la plus authentique, c'est qu'il ne périt pas alors de mort violente.

Il s'est pourtant trouvé de nos jours des critiques pour donner l'affirmation contraire comme une

vérité qu'un historien sérieux ne peut pas mettre en doute. Il convient donc de ne pas la laisser passer sans montrer l'extrême fragilité de la preuve sur laquelle elle repose.

Cette preuve serait fournie, dit-on, par le vieil évêque d'Hiérapolis, Papias. En effet, une notice du codex Baroccianus (VII^e ou VIII^e siècle) qui contient, croit-on, de nombreux fragments d'une chronique de Philippe de Side (V^e siècle), est ainsi libellée : « Papias dit dans le deuxième livre que Jean le Théologien et Jacques son frère furent mis à mort par les Juifs. » Un chroniqueur du IX^e siècle, le moine grec Georges Hamartolos, reproduit, du moins d'après le codex Coislinianus, une notice tout aussi curieuse. Après avoir dit que, sous le règne de Nerva, Jean put quitter Patmos et venir habiter Ephèse, il poursuit : « Seul survivant des douze disciples et après qu'il eut composé son Evangile, il fut honoré du martyre. En effet, Papias, évêque d'Hiérapolis, qui le vit, dit dans le deuxième livre de son explication des Sentences du Seigneur, que Jean fut mis à mort par les Juifs, accomplissant ainsi avec son frère la prédiction du Christ¹. »

Quelle autorité convient-il d'accorder à ces deux textes qui semblent bien dépendre l'un de l'autre ? Aucune !

Le premier, si tant est qu'il soit un abrégé de la chronique de Philippe de Side, n'a certainement pas été connu dans l'antiquité avant le V^e siècle.

1. FUNK, *Patres Apostolici*, t. II, p. 295.

Si Papias avait réellement parlé de la mort simultanée et prématurée des deux fils de Zébédée due aux Juifs, comment expliquer qu'un texte aussi catégorique aurait pu échapper à l'attention d'un Irénée, d'un Eusèbe et de tant d'autres qui ont lu et exploité son livre des Sentences du Seigneur? Comment expliquer que Philippe de Side lui-même n'en ait pas tenu compte puisqu'il suppose, comme tous ses devanciers, le séjour de saint Jean à Ephèse? Bien plus, ce texte prétendu de Papias est suspect, jusque dans sa teneur, pour trois motifs : d'abord, il énumère saint Jean avant saint Jacques contrairement à l'ordre d'énumération traditionnel adopté dans les Ecritures (Matth., x, 2-4; Marc, iii, 16-19; Luc, vi, 14-16 et Act. i, 13) et suivi généralement par les écrivains postérieurs; ensuite, il se sert de l'appellation « Jean le Théologien » qui ne fit son apparition dans la littérature ecclésiastique que vers le iv^e siècle; enfin, il semble placer à la même époque et dans les mêmes circonstances la mort de saint Jean et celle de son frère saint Jacques. Or, d'après les données néo-testamentaires il est absolument hors de doute que saint Jean ne mourut pas en 44 (Art., xii, 2), et nous le retrouverons en 49 à l'assemblée de Jérusalem selon le témoignage parfaitement explicite de saint Paul (Galat., ii, 9).

Le second texte, de date si tardive (x^e siècle), ne se rencontre que dans un seul manuscrit sur les 27 que nous possédons de la chronique de Georges Hamartolos. Tous les autres codices au

lieu des mots « il fut honoré du martyre » portent la mention « il mourut en paix » sauf un, qui ne contient pas ces mots discutés. Parmi les autres manuscrits, quatre suppriment dans la notice toute référence à Papias et même dans l'unique manuscrit, le Coislinianus, où il soit fait mention du martyre de saint Jean après la rédaction de son Evangile, il est parlé dans le contexte immédiat de la vieillesse prolongée de l'Apôtre; qui mieux est, on donne le récit de sa mort tranquille à Ephèse!... Ainsi le moine Byzantin ne met pas plus en doute que Philippe de Side le séjour de saint Jean en Asie; et il se contredit même en racontant un trépas ordinaire après avoir parlé de martyre. Il y a donc tout lieu de supposer que les mots « il fut honoré du martyre » ont été substitués par quelque copiste à la leçon « il mourut en paix » dans l'unique manuscrit où elle se trouve et que la référence à Papias a été ajoutée après coup pour donner à l'interpolation un semblant de crédit.

Dans ces conditions, à quoi bon essayer d'interpréter de pareils témoignages? A quoi bon supposer, par exemple, que le premier Jean n'est pas le plus jeune fils de Zébédée mais le fils de Zacharie, et que Papias a voulu montrer le Précurseur et Jacques le Majeur victimes également de la haine des Juifs? A quoi bon, après avoir séparé la mort des deux Frères dans le temps, comme il faut nécessairement le faire si l'on veut tenir compte des données néo-testamentaires, la

séparer aussi dans l'espace et chercher à Ephèse une circonstance, jusqu'à ce jour toujours inconnue, dans laquelle saint Jean serait tombé victime de la haine des Juifs? Mieux vaut mille fois prendre ces textes pour ce qu'ils sont en réalité, pour l'interpolation tardive de quelque copiste soucieux de montrer la réalisation de la parole de Jésus (Marc, x, 39) concernant les Fils de Zébédée. L'évêque d'Hiérapolis, Papias, ne saurait en aucune façon porter la responsabilité d'une notice qu'il n'a jamais écrite et qui fut longtemps, et pour cause, ignorée, et l'historien a tout à gagner en préférant les témoignages anciens et de tout premier ordre, à ces textes de date récente et d'origine très suspecte.

En 49, lors de l'assemblée de Jérusalem, nous retrouvons saint Jean aux côtés de saint Pierre et de saint Jacques le Mineur pour indiquer les conditions qu'il convenait de mettre à l'admission des Gentils dans l'Eglise et arrêter les termes de la lettre à adresser au nom des Apôtres, des Anciens et des Frères aux fidèles d'entre les Gentils qui étaient à Antioche, en Syrie et en Cilicie (Act., xv, 4-29 et Gal., II, 1-10). Quel fut le rôle personnel de saint Jean en cette délicate circonstance? Les Actes ne le disent pas; ils se contentent de mettre en scène saint Pierre et saint Jacques; mais si l'on en juge par la grande charité qui était le trait dominant de son caractère, il ne semble pas téméraire de supposer que son influence se joignit à celle de saint Pierre en faveur des Gentils. Les vues larges de l'Apôtre saint Paul

n'étaient pas de nature à le scandaliser puisqu'elles n'avaient d'autre but, en facilitant l'accroissement du règne de Dieu et la diffusion de l'Eglise, que de promouvoir davantage l'amour de Jésus-Christ.

Nous sommes contraint de clore, avec l'assemblée de Jérusalem et le rôle supposé que dut y jouer saint Jean le récit de ce que nous savons de certain sur son existence en Palestine aux origines de l'Eglise. Pourquoi faut-il que les actes authentiques de ce que firent les Apôtres nous aient été aussi parcimonieusement mesurés? Pourquoi faut-il qu'en dehors de saint Paul nous ne sachions rien ou à peu près rien de la plupart d'entre eux? que nous ignorions tout de leur activité et, parfois même, de leur mort? De saint Pierre, pourtant le chef du Collège apostolique, nous savons si peu de chose qu'il n'y a pas lieu d'être surpris que les faits et gestes de saint Jean ne nous aient pas été transmis avec une abondance de détails certains qui eussent tout à la fois charmé et édifié notre piété. Désormais, pour écrire la vie du Disciple bien-aimé, nous devons, en dehors de ses œuvres où nous glanerons des indications précieuses, interroger les souvenirs divers consignés à son sujet par des témoins anciens bien placés pour être sûrement informés. La tâche, sans nul doute, sera ardue, parfois même délicate, mais elle sera fructueuse et elle procurera à tout esprit non prévenu des renseignements biographiques dûment contrôlés d'après les lois de la critique moderne.

Un jour vint où les Apôtres, à l'exception de

saint Jacques le Mineur, quittèrent Jérusalem pour se répandre à travers le monde. Saint Jean ne put pas alors les imiter. Quelles que fussent les ardeurs de son zèle, il ne pouvait y donner libre cours en dehors des environs immédiats de Jérusalem. Au Calvaire, il avait accepté de Jésus le legs sacré de Marie, il devait veiller sur ce dépôt aussi longtemps que le ciel ne le ravirait pas à la terre. Seule la mort de Marie pourrait lui permettre de satisfaire la soif d'apostolat qui le dévorait.

Selon toutes les vraisemblances, la mort de la Très Sainte Vierge eut lieu à Jérusalem. L'opinion d'après laquelle Marie aurait suivi saint Jean à Ephèse et y serait morte ne s'appuie que sur un texte obscur et vraisemblablement mal compris de la lettre synodale du concile d'Ephèse (431)¹.

1. Voici, d'après Mansi, la teneur de ce texte : « Ἐνθα ὁ θεολόγος Ἰωάννης καὶ ἡ θεοτόκος παρθένος ἡ ἀγία Μαρία. ».

La phrase n'a pas de verbe. Certains y ont substitué un mot signifiant « résider » et ils ont traduit : « Là résidèrent Jean le Théologien et la Sainte Vierge Marie, mère de Dieu. » Cette reconstitution ne s'impose pas : les Pères ont fort bien pu ne parler que du culte simultané à Ephèse, peut-être dans le même édifice, de la Très Sainte Vierge et de saint Jean et donner ce culte, remontant à une haute antiquité, comme l'un des titres de gloire dont pouvait être fière cette église.

De fait, au second siècle, quand l'évêque d'Ephèse, Polycrate, énumère dans sa lettre au pape Victor les gloires de son église, il parle du séjour prolongé qu'y fit saint Jean et ne dit pas un mot du séjour que, selon quelques-uns, y aurait fait Marie. En outre, au iv^e siècle, saint Epiphane, né en Palestine, au début du siècle, et par conséquent bien placé pour être informé des traditions concernant Marie, nie formellement que la mère de Notre-Seigneur ait accompagné saint Jean à Ephèse : « On ne trouvera rien dans l'Ecriture,

Quant à savoir l'époque précise à laquelle mourut la Très Sainte Vierge, les circonstances qui entourèrent son trépas, les personnages qui en furent les témoins, mieux vaut mille fois se résigner à ignorer tous ces détails dont peut facilement se passer une piété éclairée, plutôt que d'ajouter foi à des récits apocryphes tardifs, susceptibles de contenir quelques bribes de vérités au milieu de traits légendaires dont il est bien difficile de les dépouiller.

Marie morte, le ministère de saint Jean était désormais sans entrave. Toutefois il semble bien qu'il fallut des circonstances extérieures pour amener l'Apôtre à quitter la Palestine. Ces circonstances extérieures furent vraisemblablement la guerre de l'indépendance. Quand les légions romaines se préparèrent à promener avec leurs étendards, à travers la Terre Sainte profanée, cette abomination de la désolation dont avait parlé autrefois Jésus à ses Apôtres sur la montagne des Oliviers (Matth., xxiv, 15; Marc, xiii, 14; Luc, xxi, 20), beaucoup de chrétiens mirent à profit, alors qu'il en était encore temps, les avertissements du Maître et, l'année même de la mort de Néron, en 68, ils sortirent de Jérusalem sous la conduite de saint Siméon, successeur de saint Jacques le Mineur, massacré cinq ans auparavant par les Juifs. Ils se retirèrent

dit-il, sur la mort de la Sainte Vierge : ni si elle est morte ou non, ni si elle a été ensevelie ou n'a pas été ensevelie. Et lorsque Jean partit pour l'Asie, nulle part l'Ecriture ne donne à entendre qu'il l'ait emmenée avec lui. L'Ecriture est muette à cet égard.

au delà du Jourdain, à Pella, ville restée fidèle aux Romains, accentuant ainsi à leur profit vis-à-vis du pouvoir romain leur séparation très nette d'avec la Synagogue. L'Apôtre saint Jean dut les y suivre et, vraisemblablement, il demeura quelque temps parmi eux avant de diriger ses pas vers des contrées plus lointaines ¹.

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. III, chap. v, n° 3; *P. G.*, XX, 221-224.

CHAPITRE IV

L'APÔTRE DE L'ASIE.

Le fait du séjour à Ephèse de l'apôtre saint Jean repose sur un ensemble de témoignages tout à la fois anciens et divers d'origine; il ne peut raisonnablement être révoqué en doute.

Dans le dernier quart du second siècle, il est attesté partout, aussi bien en Afrique, dans les Gaules et à Rome qu'en Asie Mineure et à Ephèse même, et aucune voix ne s'élève nulle part pour y contredire.

Quand Tertullien, à Carthage, veut faire appel contre les hérétiques, entre les années 190 et 220, au témoignage des églises fondées par les Apôtres, il mentionne tout spécialement parmi elles les églises d'Ephèse et de Smyrne comme pouvant se réclamer de l'apôtre saint Jean : « Voulons-nous connaître, dit-il, la tradition des Apôtres? Il suffit

de constater ce qui est regardé comme sacré dans les églises qui remontent jusqu'à eux... Or nous avons toujours les églises filles de Jean; car... c'est à Jean que dans ces églises aboutit la série des évêques jusqu'à l'origine¹ ». « Et c'est ainsi que l'église de Smyrne revendique Polycarpe comme établi par Jean². »

A Alexandrie, entre 190 et 203, Clément montre l'apôtre saint Jean, à Ephèse, dans l'exercice de la charge apostolique. Revenu de Patmos, après la mort de Domitien, il visite les contrées environnantes pour y établir des évêques, affermir les communautés, agréger au clergé ceux que l'Esprit désigne. C'est au cours d'une de ces tournées qu'il rencontre le jeune homme à la figure avenante, au regard vif et beau, qui devait par la suite tourner si mal en dépit de la sollicitude toute spéciale dont l'entoura l'évêque du lieu sur les désirs de saint Jean³.

A la même époque, entre 160 et 180, un autre écrit, apocryphe celui-là et d'origine gnostique, « Les Actes de Jean », suppose constamment à la base de ses récits le séjour de saint Jean à Ephèse. C'est de là que Domitien le fait enlever par ses soldats parce qu'il a osé dire qu'à Ephèse un Hébreu, du nom de Jean, osait se permettre d'annoncer partout la fin de l'empire romain. L'Apôtre est amené à Rome. En présence de l'Empereur, pour prouver

1. *Adv. Marcionem*, IV, 5; *P. L.*, II, 366, 367.

2. *De praescriptione Haer.*, XXXII; *P. L.*, II, 44.

3. Eusèbe, *H. E.*, III, 23; *P. G.*, XX, 256-264.

la vérité de sa prédiction sur l'avènement du Christ, il doit avaler une coupe de poison qui ne lui fait aucun mal. Il est ensuite relégué dans l'île de Patmos. Après la mort de Domitien il revient de nouveau à Ephèse, y multiplie les miracles et fait de nombreux discours jusqu'au jour où, sentant venir la mort, il ordonne de creuser devant lui son tombeau et s'y couche pour rendre le dernier soupir après avoir dit adieu à ses Frères.

Dans les Gaules, l'évêque de Lyon, saint Irénée, fournit, de 177-189, sur le séjour de l'apôtre saint Jean à Ephèse de multiples témoignages dont l'importance ne saurait être exagérée. En effet saint Irénée est un Asiate, originaire de Smyrne, par conséquent d'une contrée voisine de celle où saint Jean termina sa vie. Sans doute, il quitta l'Asie de bonne heure puisqu'en 177 nous le retrouvons dans les Gaules. Néanmoins il conserva toujours avec son pays d'origine des rapports réguliers et à peu près constants, et quand surgit, à propos de la Pâque, un conflit entre le pape Victor et l'évêque d'Ephèse Polycrate, il ne manqua pas d'intervenir comme témoin particulièrement informé des traditions qui avaient cours en Asie. Les Presbytres d'Asie, disciples des Apôtres, contemporains et auditeurs de Jean, le disciple du Seigneur, sont les autorités auxquelles il se réfère le plus fréquemment et le plus volontiers dans son *Contra hæreses* pour démontrer la pureté de sa foi. De ces Presbytres, il a été l'auditeur assidu et quelques-uns l'ont accompagné jusque dans les

Gaules. C'est d'eux-mêmes, sans intermédiaire oral ou écrit, et non pas du seul Papias qu'il tient la plupart des informations qu'il s'est plu à consigner sur la durée de la vie de Notre-Seigneur, sur certaines questions eschatologiques, etc., etc. Du fait que quelques-unes d'entre elles sont manifestement erronées on n'a pas le droit de conclure que toutes le sont. Or, parmi ces Presbytres, il en est un que distingue très nettement saint Irénée et dont l'autorité lui paraît tout particulièrement considérable, c'est Polycarpe, l'évêque de Smyrne. Il vénère ce Maître entre tous les autres. Qu'il le présente comme un disciple de ceux qui avaient vu les Apôtres ou comme un disciple direct des Apôtres, c'est toujours un seul et même personnage qu'il a en vue. Avec lui il eut des relations particulièrement intimes et prolongées qui ont laissé dans sa mémoire un souvenir ineffaçable. A en juger par le terme grec dont il se sert, il pouvait avoir de quinze à vingt-cinq ans quand il le connut. A Florinus, alors en vue à la cour par la charge qu'il y occupait et depuis, hélas ! séduit par l'hérésiarque Valentin, il rappelle, comme s'il les avait toujours devant les yeux, les moindres détails de la physionomie de l'auguste vieillard, les endroits où l'apôtre aimait à s'asseoir, sa démarche, ses habitudes, sa façon de vivre, les traits de son corps, sa manière d'entretenir l'assistance, l'impression produite par lui sur tous ceux qui l'écoutaient et l'approchaient, car, dit-il, « ce que nous avons appris dans l'enfance croît avec l'âme et s'identifie avec elle ». Ces sou-

venirs sont trop circonstanciés, ils sont trop précis pour qu'il soit possible de supposer avec quelque vraisemblance que saint Irénée ait pu faire par une erreur grossière d'un Jean le Presbytre, homme sans grande notoriété, l'Apôtre saint Jean, le disciple bien-aimé, comme le voudraient de nos jours certains critiques¹. Or, dès lors que saint Polycarpe a connu saint Jean, c'est donc avec des garanties d'information directe, d'observation sûre et précise, de sincérité parfaite, de bonne foi évidente que nous parvient, au sujet du séjour et de l'activité de l'Apôtre à Ephèse, le témoignage de saint Irénée. En effet, né vers 69-70, établi relativement jeune encore par saint Jean évêque de Smyrne, puisqu'il recevait déjà en cette qualité Ignace d'Antioche se rendant à Rome, vers 110, pour y subir le martyre, Polycarpe a pu jouir durant de nombreuses années de la familiarité, de l'enseignement et des exemples de saint Jean. Comme chrétien d'abord, comme évêque ensuite, il a été son fils dans toute la force du terme, et il n'y a pas lieu d'être surpris de l'impression profonde que produisit sur lui cette âme éminemment prenante dont le souvenir ne s'effaça jamais de sa mémoire et fut pieusement transmis par lui à tous ceux qui se firent plus tard ses disciples. Tous ces récits de Polycarpe, qu'ils aient trait à la vie du Verbe ou au Disciple bien-aimé, Irénée les a écoutés avec application, il les a con-

1. Allusion à diverses théories que nous discuterons plus loin.

signés non sur le papier mais dans son cœur et, grâces à Dieu, il est certain de se les remémorer fidèlement. Tel est donc le témoin particulièrement qualifié dont nous allons recueillir les dépositions. Il n'ignore pas que l'église d'Ephèse a été fondée par saint Paul, mais il sait que saint Jean y est demeuré jusqu'à l'époque de Trajan (98-117). Là, lui, le disciple du Seigneur et, pour prévenir toute méprise sur son identité, Irénée ajoute « celui qui reposa sur sa poitrine », a composé également un Evangile.

Quand il discute sur le nombre de la Bête de l'Apocalypse¹, sur l'âge du Christ², sur les vignes du royaume de Dieu³, il cite le témoignage de « ceux qui ont vu Jean face à face » ou « des Presbytres qui ont vu Jean ».

Dans sa lettre au Pape Victor, il rappelle que le séjour de saint Jean à Ephèse a été invoqué déjà, à Rome même, par Polycarpe sur la fin de sa vie en 154 (son martyre est de 155) devant le pape Anicet pour défendre contre les Romains l'usage qu'avaient les Asiates de célébrer la Pâque le 14 de Nisan, comme les Juifs, sans renvoyer la fête au dimanche suivant. « Comme le bienheureux Polycarpe, dit-il, se trouvait à Rome sous Anicet, il s'éleva entre eux sur divers sujets quelques controverses; mais ils firent aussitôt la paix sans s'être beaucoup mis en peine de cette question de la Pâque. Car ni

1. *Contra Hæreses*, V, xxx, 1; *P. G.*, VII, 1203.

2. *C. H.*, II, xxii, 5; *P. G.*, VII, 784, 785.

3. *C. H.*, V, xxxiii, 3, 4; *P. G.*, VII, 1213, 1214.

Anicet ne put amener Polycarpe à abandonner une coutume qu'il avait toujours observée avec Jean, le disciple de Notre-Seigneur, et les autres Apôtres, ni Polycarpe ne put la faire accepter d'Anicet qui estimait devoir retenir l'usage reçu des anciens qui l'avaient précédé. Les choses étant ainsi, ils entrèrent en communion; Anicet céda à Polycarpe l'honneur d'offrir l'eucharistie dans l'église et ils se séparèrent en paix, la communion de l'église universelle restant assurée et à ceux qui observaient la coutume et à ceux qui ne l'observaient pas¹. »

Enfin, à Ephèse même, l'évêque Polycrate, vers 180-190, dans un document important, puisqu'il était adressé au pape Victor au nom des Eglises d'Asie Mineure pour défendre l'usage des Asiates de célébrer la Pâque le 14 Nisan, invoque, lui aussi, comme l'avait fait son prédécesseur en 154, l'autorité de saint Jean, de celui qui reposa sur la poitrine du Seigneur et s'endormit à Ephèse, pour obtenir le droit de conserver l'usage pascal de son église, autorisé ainsi, semble-t-il, par la plus ancienne et la plus pure tradition. Or, en la circonstance, Polycrate était particulièrement bien placé pour être sûrement informé et ne pas faire d'un obscur Presbytre un apôtre du Christ. Il était l'évêque du lieu. Sept de ses proches étaient aussi évêques et il était en rapport avec plusieurs d'entre eux. Il était entouré des évêques de sa Province et quand

1. Eusèbe, *H. E.*, liv. V, chap. xxiv; *P. G.*, XX, 508.

il parlait du séjour de saint Jean à Ephèse, de son tombeau, il le faisait devant des hommes qui avaient connu les propres disciples de saint Jean : Polycarpe et Papias, devant des hommes dont les souvenirs remontaient facilement vers 140-150. Son but n'était pas de rapporter des opinions qui auraient pu lui être particulières, il se contentait de consigner purement et simplement des traditions locales dûment attestées, nullement contestées, et les évêques présents approuvaient, nous dit-il, sans la moindre réserve les termes de sa lettre¹.

On peut même remonter plus haut dans l'antiquité et, avec saint Justin, atteindre la première moitié du second siècle. Ce philosophe, en effet, originaire de Naplouse, séjourna à Ephèse aussitôt après sa conversion. C'est là que, vers 132-135, il eut avec un rabbin instruit la longue discussion qu'il consigna seulement, vers 155-161, dans le dialogue avec Tryphon. Au cours de cette discussion, amené à parler de l'Apocalypse, il l'attribue nettement à Jean d'Ephèse lequel n'est autre pour lui que l'apôtre Jean, le fils de Zébédée, l'un des apôtres du Christ².

Ainsi donc, dans le dernier quart du second siècle, le séjour de saint Jean à Ephèse était universellement admis; à Ephèse même, on en parlait couramment au milieu du second siècle, témoin saint Justin et saint Irénée. Il est vraiment difficile d'exiger pour un fait historique un ensemble de témoi-

1. Eusèbe, *H. E.*, liv. V, chap. xxiv; *P. G.*, XX, 497.

2. Dialogue 81; *P. G.*, VI, 668, 669.

gnages plus anciens, plus répandus et plus décisifs.

Que valent maintenant en présence de ces témoignages les arguments « a silentio » tirés soit de l'épître de saint Clément de Rome, soit de la lettre de Polycarpe ou de l'épître d'Ignace aux Ephésiens? Un argument « a silentio » est nécessairement sujet à caution surtout quand il se rencontre dans une lettre, écrit de circonstance, où l'on ne peut tout dire. Le pape saint Clément pouvait parfaitement parler aux Corinthiens de la génération des Apôtres en la considérant comme passée à une époque où la plupart d'entre eux avaient disparu et, notamment, ceux qui intéressaient le plus les églises de Rome et de Corinthe : saint Pierre et saint Paul, sans que sa manière de s'exprimer puisse être considérée comme une négation de la survivance de l'apôtre saint Jean. De Polycarpe, nous n'avons qu'une seule lettre et elle est adressée aux Philippiens, fidèles avec lesquels saint Jean n'avait pas été particulièrement en relations. Le silence de l'évêque de Smyrne en cette épître est, d'ailleurs, largement compensé par les traditions recueillies sur ses lèvres par saint Irénée. Quant au silence de saint Ignace dans sa lettre aux chrétiens d'Ephèse, il paraîtrait à première vue plus impressionnant si l'on ne tenait pas compte des circonstances dans lesquelles se trouvait alors l'évêque d'Antioche. Il allait à Rome pour y subir le martyre et il passait par Ephèse comme y avait passé saint Paul avant son arrestation. L'analogie de situation évoque à sa pensée le souvenir de l'apôtre des Gentils et il y fait allusion

incidemment par cette simple phrase : « Votre ville est le lieu de passage de ceux qui sont condamnés pour le Christ » (xii, 2). Bien autrement significatif que ces silences facilement explicables est, à notre humble avis, celui des Aloges d'Asie, de Caius de Rome et des anti-quartodécimans. Pour lutter plus efficacement contre le montanisme et ruiner définitivement la coutume quartodécimane, n'eut-il pas été préférable pour eux d'invoquer la mort précoce de l'apôtre saint Jean et donc l'impossibilité de son séjour en Asie, plutôt que de discuter sérieusement certains usages remontant à lui, disait-on, et de rejeter certains de ses écrits ou de les attribuer, par un comble d'invraisemblance, à celui que saint Irénée nous présente comme ayant été son adversaire le plus déclaré. Or, ni les Aloges, ni Caius, ni les controversistes romains n'ont jamais rien dit de semblable. C'est donc que le fait du séjour de saint Jean à Ephèse était considéré par eux comme un fait absolument indiscutable.

De nos jours, on a cru pouvoir s'autoriser d'un texte de l'évêque d'Hiérapolis, Papias, interprété par Eusèbe de Césarée pour prétendre que les témoins de la Tradition ecclésiastique s'étaient trompés et qu'ils avaient confondu un simple Presbytre, du nom de Jean, avec l'apôtre du Christ, le Disciple bien-aimé. Voici ce texte devenu fameux : « Quand, quelque part, je rencontrais ceux qui avaient été dans la compagnie des Presbytres, je cherchais à savoir les propos des Presbytres : ce qu'avait dit André ou Pierre ou Philippe ou Thomas ou Jacques

ou Jean ou Matthieu ou quelques autres des disciples du Seigneur, ce que disait Aristion et Jean le Presbytre, disciples du Seigneur. » Essayant de l'interpréter, Eusèbe en a conclu qu'il y eut en Asie deux personnages appelés Jean. Le premier mentionné avec Pierre, Jacques, Matthieu et les autres Apôtres, est clairement, dit-il, l'évangéliste; le second est rangé parmi d'autres qui sont en dehors du nombre des Apôtres; il est même placé après Aristion et désigné positivement sous le nom de Presbytre. Ainsi serait confirmée l'assertion de ceux qui affirment qu'il y aurait eu, en Asie, deux hommes de ce nom¹.

L'explication d'Eusèbe est une interprétation personnelle d'un texte difficile. Il faut la prendre comme telle, c'est-à-dire comme une hypothèse et il ne faut pas y voir, ainsi qu'on le fait trop communément, l'affirmation historique, garantie par Papias, de l'existence à Ephèse de deux Jean à une époque très rapprochée. L'existence d'un Jean le Presbytre distinct de l'apôtre saint Jean n'est pas, en effet, sans soulever de sérieuses objections. Tous les écrivains antérieurs à Eusèbe, qui pourtant avaient lu et relu Papias, ont ignoré totalement ce Presbytre. Ni les Aloges, ni Caius, ni les anti-quartodécimans n'ont songé à lui dans leurs controverses. Et pourtant comme son existence eût été précieuse pour eux ! Que valait en présence d'un usage romain séculaire une tradition émanant d'un

1. Eusèbe, *H. E.*, liv. III, chap. xxxix, 4-6; *P. G.*, XX, 297.

simple Presbytre? et quel crédit convenait-il d'accorder à des écrits qui avaient dû, pour en imposer, usurper pour leur auteur les titres et qualités d'un personnage vénéré? Denys d'Alexandrie a parlé, il est vrai, de Jean le Presbytre, mais pour lui ce Jean le Presbytre, auteur des petites épîtres johanniques, n'est pas distinct de l'apôtre saint Jean. Quant à Eusèbe lui-même, il attribuerait volontiers à son Jean le Presbytre l'Apocalypse dont il n'ose pas nier néanmoins d'une façon formelle et catégorique l'authenticité johannique.

Ainsi donc, toute la tradition des trois premiers siècles ignore absolument les faits et gestes de ce Jean le Presbytre, et il est à présumer qu'il ne serait jamais sorti du néant si un texte de Papias n'avait semblé lui donner une existence toujours discutée et, à dire vrai, réellement discutable. Sans doute, la controverse sur ce sujet est loin d'être close; le sera-t-elle même jamais? et nous ne voudrions pas, après tant d'auteurs qui s'y sont engagés, vouloir paraître la trancher. Il nous sera toutefois bien permis de constater que l'enthousiasme des critiques pour Jean le Presbytre s'est de nos jours quelque peu refroidi, et que l'interprétation d'Eusèbe, qui constitue à elle seule l'état civil de ce mystérieux personnage, est actuellement moins communément admise. Il est, en effet, assez singulier que le même Papias présenté par Eusèbe comme un auditeur de Jean le Presbytre soit mis par saint Irénée, son contemporain, au nombre des disciples de Jean l'Apôtre et que, dans

les Eglises d'Asie, on n'ait conservé que le souvenir de l'apôtre saint Jean à l'exclusion de toute tradition concernant le Presbytre. Ne serait-ce pas que, pour le faire vivre, on aurait donné au titre de Presbytre une interprétation trop étroite et trop exclusive ? Evidemment si Presbytre veut dire toujours « disciple des Apôtres » et jamais « disciple du Seigneur », Papias a certainement parlé dans son fameux texte de deux personnages distincts du nom de Jean. Mais si « Presbytre » conserve son sens d'ancien par excellence, s'il désigne un représentant de la première génération chrétienne, un disciple immédiat du Christ, un apôtre ¹, l'appellation de Presbytre convient parfaitement aux deux Jean et, comme l'a si justement fait remarquer M. Lepin ², elle rapproche le second Jean du premier au lieu de l'en séparer. Dans cette hypothèse, voici quel serait le sens du texte de Papias : Quand l'évêque d'Hiérapolis rencontrait quelqu'un qui avait été dans la compagnie des Presbytres, i. e. dans la compagnie d'André, de Pierre, de Philippe, de Thomas, de Jacques, de Jean, de Matthieu ou de quelques autres des disciples du Seigneur, il cherchait à savoir quels étaient leurs propos ; puis, vivant dans une ville proche d'Ephèse, il contrôlait les dires de ses visiteurs par ce qu'il pouvait apprendre lui-même directement d'Aristion et de Jean le Presbytre, disciples du Seigneur. Ainsi, en ce qui con-

1. N'oublions pas que saint Pierre s'est donné à lui-même ce titre de Presbytre, *1^{re} Petr.*, v, 1.

2. *L'Origine du quatrième Evangile*, p. 135.

cerne saint Jean, aux récits des autres il joignait ses souvenirs personnels. Et il n'est pas jusqu'à l'appellation de Presbytre qui ne soit de nature à identifier ce personnage avec l'Apôtre précédemment nommé. Ces deux disciples du Seigneur, parvenus à un âge avancé, vivant tous les deux en Asie, sont : Aristion et Jean, mais Jean seul, le fils de Zébédée, en sa qualité d'apôtre, reçoit le titre de Presbytre. Et c'est indubitablement en ce sens qu'Irénée, qui avait en mains le texte de Papias, a compris ce passage des Exégèses, puisqu'il fait de l'évêque d'Hiérapolis un auditeur immédiat de l'apôtre saint Jean.

Cette interprétation serait-elle inexacte, il n'en resterait pas moins acquis que l'existence de Jean le Presbytre demeure des plus problématiques. Eusèbe en a parlé le premier et lui qui, pourtant, était un chercheur et un érudit, n'a pu trouver dans le passé d'autres traces de lui que l'existence à Ephèse de deux tombeaux portant, de son temps, le nom de Jean. Et encore cette existence ne repose-t-elle que sur un vague « on dit » !

Allons plus loin ! Supposons pour un instant démontrée l'existence d'un Jean le Presbytre distinct de Jean l'Apôtre, aurait-on par cela même le droit d'en conclure que la Tradition a erré et qu'elle a pris un obscur Presbytre pour un apôtre célèbre ? Nullement ! Une telle confusion était impossible de la part de témoins aussi rapprochés des faits que l'étaient saint Justin, saint Irénée et Polycrate. Ces derniers avaient été en rap-

ports étroits avec Polycarpe et Papias qui revendiquaient la gloire et l'honneur d'avoir été les auditeurs et les disciples de Jean l'Apôtre. Dans le milieu d'Ephèse, l'Apôtre saint Jean avait laissé des souvenirs trop vivaces pour qu'à une époque où vivaient encore nombreux ceux qui l'avaient vu et entendu, une confusion ait pu se faire entre le Disciple bien-aimé et un presbytre ordinaire. Irénée n'a toujours parlé que d'un seul Jean et ce Jean pour lui n'est autre que l'Apôtre; Polycrate n'en a également connu qu'un, il le qualifie d'apôtre, d'évangéliste, de lumière de l'Asie. Quant au texte de Papias dont on peut discuter l'interprétation, il ne donne pas le moins du monde le droit d'affirmer qu'il y a eu transformation de Jean le Presbytre en Jean l'Apôtre. On n'a aucune preuve d'une telle méprise et la conjecture d'Eusèbe, sans appui du côté de la Tradition, reste dans le vague.

Tenons donc pour acquis et considérons comme absolument démontré, en dépit des affirmations contraires d'une certaine école, que l'Apôtre saint Jean est venu à Ephèse et qu'il y a vécu jusqu'à la plus extrême vieillesse.

II

Saint Jean ne vint vraisemblablement en Asie qu'aux environs de l'an 70. On ne comprendrait pas autrement que saint Paul, dans la seconde épître à Timothée (66 ou 67), ne l'ait pas salué en

même temps que Priscille et Aquila et la famille d'Onésiphore (II Tim., iv, 20). Bien des raisons le poussaient à diriger ses pas vers cette contrée de préférence à toute autre. Il était maintenant le dernier et le seul survivant du Collège apostolique. Sa présence à Jérusalem ou, à tout le moins, en Palestine n'offrait plus d'intérêt. Le pays venait d'être ravagé par quatre ans de guerre et, en 70, il ne restait plus pierre sur pierre de la fière cité qui avait été la capitale du Judaïsme au temps de sa splendeur. Le centre du Christianisme n'était plus à Jérusalem ; il avait été transporté à Rome où, sous Néron, saint Pierre et saint Paul avaient scellé de leur sang les fondements indestructibles de l'Eglise. Non loin de la Palestine agonisante et qui toujours souffrirait des suites de la malédiction dont avaient été frappés ses occupants déicides, il y avait l'Asie qui offrait par sa population, son commerce, sa civilisation, des ressources extraordinaires pour la diffusion et l'affermissement de l'Eglise. La plupart des villes : Ephèse, Smyrne, Laodicée, Pergame, Thyatire, Philadelphie, Troas, Cyzique, Tralles, Magnésie, Colosses, Hiérapolis, Milet, étaient des cités à l'industrie florissante, au commerce prospère et dont les ruines monumentales attestent, de nos jours encore, l'antique splendeur. Parmi elles toutes, Ephèse occupait sans contredit un rang à part. C'était la ville la plus importante de l'Asie proconsulaire, riche territoire égal en étendue à peu près au quart de la France. Parmi les grandes capitales du monde romain, Ephèse

occupait le troisième rang et venait aussitôt après Alexandrie et Antioche. Son port, assis au fond d'un golfe, était très fréquenté et, bien qu'il s'ensablât constamment et que la ville dût littéralement courir après la mer, il n'en restait pas moins, en raison de sa situation géographique, le centre le plus important des communications avec l'Italie, Marseille, la Grèce et l'Egypte d'une part, et avec l'Euphrate et l'Orient d'autre part. Les affaires n'absorbaient pas à elles seules toute l'activité des Ephésiens. Les arts : architecture, peinture, sculpture étaient aussi en honneur parmi eux. Ils s'étaient même acquis dans la philosophie un tel renom que Pline l'Ancien ne craint pas de nous les présenter comme la lumière de l'Asie. Les autres cités, très populeuses elles aussi, avaient chacune leur caractère distinctif et leur célébrité. Laodicée se faisait gloire d'un enseignement médical des plus réputés et répandait dans le monde entier des collyres très appréciés ; Thyatire s'enorgueillissait de ses nombreuses corporations et Pergame de la qualité de ses parchemins.

Malheureusement l'Asie proconsulaire n'offrait pas, en raison de sa situation économique et géographique, que des avantages pour la diffusion du Christianisme ; elle présentait aussi des dangers très sérieux pour l'intégrité du dogme et la pureté de la morale. Ephèse, par exemple, si fière de ses trésors artistiques, de ses théâtres, de ses portiques, de ses rhéteurs et de ses philosophes, était la ville la plus dissolue de la Province ; elle l'était à ce

point qu'elle avait mauvaise réputation auprès des Grecs eux-mêmes! De plus, dans toute cette contrée, étaient en grand honneur les religions de mystères et les cultes impériaux. Par les Actes des Apôtres (xix), on sait quelle importance avait à Ephèse le culte de Diane. Tout un mois, celui d'Artémision (avril-mai de notre calendrier), était consacré à l'honorer avec une somptuosité dont on se fait de nos jours difficilement idée. Les réjouissances les plus variées se succédaient alors sans interruption. Il y en avait pour tous les goûts et de tous les genres. Les athlètes et les gymnastes rivalisaient de prouesses; dans les hippodromes couraient chevaux et chars; sur les scènes des théâtres, histrions et charlatans se faisaient applaudir tandis que d'autres, amateurs de spectacles plus raffinés, assistaient aux concours littéraires et musicaux ou suivaient avec une sincère piété les processions bien ordonnées dans lesquelles des jeunes filles, vêtues de blanc, promenaient à travers les rues de la cité la statue de la déesse qu'on disait tombée du ciel. Le temple qui abritait ce trésor était lui-même une merveille : il avait 104 mètres de long sur 72 de large; ses colonnes monolithes, au nombre de 172, étaient en marbre de Paros. A ces fêtes de Diane on accourait de partout, non pas seulement de l'Asie, mais même des contrées voisines. Pour certains, l'intérêt suppléait à la piété, le marchand coudoyait le pèlerin, et l'orfèvre Démétrius pouvait vraiment dire sans trop d'exagération à ses ouvriers, que les succès apostoliques

de saint Paul menaçaient de ruiner, que la Diane des Ephésiens était révérée dans le monde entier. Par son culte Ephèse jouait, vraiment, alors, dans l'Asie proconsulaire le rôle d'une véritable métropole religieuse. Dans un autre domaine, si souvent connexe dans les religions païennes, dans celui de l'incantation et de la magie, elle occupait également le premier rang. Les Lettres éphésiennes, les *ἐφεσια γράμματα*, sont demeurées célèbres. C'était des amulettes chargées de mots barbares ou couvertes du nom de certaines divinités exotiques. On les exposait dans sa demeure ou on les portait sur soi pour se préserver contre toute espèce de maux et se garantir contre tout maléfice. Ces amulettes étaient d'ailleurs étroitement apparentées au culte de Diane, car on racontait que des signes cabalistiques étaient peints ou gravés sur la statue de la déesse. Lors de ses prédications, saint Paul obtint de faire brûler une grande quantité de livres de magie dont la valeur dépassait 50.000 pièces d'argent. Lui parti, il est bien évident que magiciens et orfèvres reprirent sans tarder leur fructueux commerce.

A Pergame, où résidait probablement le Proconsul, on honorait Dyonisos et Asklépios; sur un point culminant qui dominait au loin tous les environs on avait élevé un autel colossal sur lequel se dressait la statue de Jupiter Sauveur; dans son Apocalypse saint Jean appellera justement cet autel le trône de Satan (II, 13). A Sardes, on brûlait de l'encens à Cybèle, la grande Mère; à Philadelphie, on vénérail

Asklépios et le dieu Soleil. Toutes ces divinités s'entendaient fort bien entre elles; elles n'étaient pas jalouses les unes des autres et elles faisaient bon accueil au nouveau culte qui se répandait alors en Asie, le culte impérial. Le prêtre de Zeus se faisait volontiers le serviteur du divin Auguste. La métropole politique, Pergame, était naturellement le centre du culte impérial; dès l'an 29 avant Jésus-Christ, on y avait élevé un temple en l'honneur du César et, plus tard, deux autres sanctuaires y avaient été érigés en l'honneur de Trajan et de Septime Sévère. Pour ne pas paraître avoir moins de dévotion ou, si l'on préfère, moins de zèle à l'égard du pouvoir régissant, Ephèse s'était empressée d'élever un autel à l'empereur dans le temple même de Diane; Philadelphie, en souvenir reconnaissant de l'aide qu'elle avait reçue de Tibère après le tremblement de terre de l'an 17, avait établi dans son sein le culte de Germanicus, son fils adoptif; et Smyrne, depuis l'an 26 après Jésus-Christ, avait construit un sanctuaire en l'honneur de la déesse Rome. Son évêque Polycarpe serait, en 155, condamné au dernier supplice pour avoir refusé de proclamer César « Seigneur » dans cette enceinte idolâtrique.

On conçoit aisément quels dangers présentaient pour la foi naissante cette multiplicité et cette variété de cultes. La tentation était grande de risquer des alliances pernicieuses pour le dogme et ruineuses pour la morale. On l'avait essayé du vivant de saint Paul et on n'ignore pas que si l'Apôtre avait laissé en Asie des communautés florissantes dont il

se plaisait à faire l'éloge, il avait exprimé, pour l'avenir des craintes que les faits, hélas ! n'avaient que trop justifiées. Il avait entrevu ces loups cruels qui devaient s'introduire après son départ, ces docteurs aux doctrines perverses qui s'efforceraient de ruiner son œuvre. Au cours de sa captivité, il voyait déjà à l'œuvre le gnosticisme naissant, fruit d'une fausse philosophie et d'un enseignement trompeur sur la personne du Christ, la nature et le culte des Anges, le rôle de la chair (Col., II, 8-23). En 63, au sortir de la prison, il constatait que certains avaient déjà erré dans la foi et il adjurait Timothée d'éviter les discours vains et profanes et tout ce qu'enseignait une science qui n'en méritait pas le nom (I Tim., IV, 1-11). C'était donc déjà tout à la fois le dogme et la morale qui étaient en péril, et à voir l'insistance avec laquelle, captif pour la seconde fois, saint Paul revient sur ce sujet, à lire les conseils qu'il donne derechef à Timothée, les descriptions sombres qu'il trace, les termes sévères qu'il emploie (II Tim., II, 15-18 ; III, 1-9 ; IV, 2-4), les noms des personnages qu'il cite comme le fondeur Alexandre (II Tim., IV, 14, 15) ou Hyménée et Philète qui avaient renversé la foi de plusieurs, on devine quelles graves et pénibles préoccupations devaient hanter son esprit au moment où il offrait sa tête au glaive du soldat romain, et ce fut certainement pour conjurer plus sûrement tous ces dangers du présent ou de l'avenir qu'il confia à son cher Timothée la communauté d'Ephèse de toutes, sinon la plus importante, du moins la plus en vue.

Le péril d'idolâtrie s'accroissait pour les Chrétiens du fait qu'il était fort difficile de se tenir à l'écart du culte impérial sans faire figure de mauvais citoyen, presque de révolutionnaire, et qu'il était, en outre, très gênant de ne pas se mêler aux rites religieux de la contrée en un temps où ces rites accompagnaient tous les actes de la vie civile, même les plus ordinaires. Ainsi, pour ne citer qu'un cas, à Thyatire, l'industriel ou le commerçant pouvait difficilement exercer son métier sans faire partie d'une corporation. Or, du fait même de cette appartenace, il devait assister à une série de fêtes religieuses idolâtriques, à des banquets dans les temples, à des réjouissances peu édifiantes où, à chaque instant, il était exposé à communier avec les démons, à mettre en rapport le Christ et Bélial et à porter atteinte à la morale évangélique par un laxisme qui dégénérât vite en licence.

Ces quelques traits permettent de comprendre dans quelle atmosphère de luttes sans répit et de vigilance constante devaient vivre les églises d'Asie si elles voulaient préserver de toute souillure le précieux dépôt que leur avait confié l'Apôtre saint Paul, leur principal fondateur. Ils nous montrent également les raisons profondes pour lesquelles la divine Providence dirigea vers l'Asie proconsulaire, aux environs de l'an 70, les pas de l'apôtre saint Jean. Il venait là pour défendre l'œuvre de saint Paul qu'il savait exposée à tant de dangers et, en la parachevant, il voulait couronner l'évangélisation de la Gentilité. Il pouvait alors avoir

environ une soixantaine d'années. D'Ephèse, comme centre d'apostolat, il avait des relations faciles avec la Grèce et l'Italie, et il rayonnait aisément à travers toute la Province. Son rôle n'était pas celui d'un évêque local. Dernier survivant des Douze, il avait sur toutes les Eglises un pouvoir sans limite parfaitement conciliable avec l'institution déjà réalisée de l'épiscopat monarchique et local. A Ephèse, sa présence n'empêchait pas Timothée si, comme on le croit, il y revint après avoir été relâché des prisons romaines, de diriger l'église à la tête de laquelle l'avait placé saint Paul, et, à en juger par les lettres de l'Apocalypse (II et III), il y avait aussi alors des évêques à la tête de chaque communauté chrétienne. Vis-à-vis de ceux-ci, comme aux yeux des fidèles de toute la contrée, saint Jean restait le docteur vénéré et, sauf de rares exceptions, toujours écouté. Il allait, nous dit Clément d'Alexandrie, sur l'invitation des fidèles dans les territoires voisins pour y établir des évêques et examiner en vue du ministère ceux que le Saint-Esprit avait désignés; il s'efforçait aussi, tâche plus délicate et non moins importante, de remettre dans le droit chemin les églises qui l'avaient quitté, de redresser les erreurs doctrinales, de réprimer les désordres moraux. Durant une vingtaine d'années, il put ainsi, dans le calme et la paix, exercer en Asie son apostolat et on devine aisément combien fut efficace son influence pour confirmer dans la foi et faire progresser dans la vertu les Eglises si laborieusement fondées, quelques années auparavant, par saint Paul ou par ses disciples.

CHAPITRE V

LA PERSÉCUTION DE DOMITIEN.

Quand la Judée eut été terrassée et Jérusalem détruite, Vespasien et Titus usèrent à l'égard de leurs farouches ennemis de la plus louable clémence. Ils laissèrent Agrippa II continuer de régner de loin sur la Galilée; à Rome, ils l'accueillirent, lui et sa sœur Drusilla, plus en amis qu'en vassaux. Les petits rois de Syrie, adhérents du mosaïsme, continuèrent de fréquenter le Palatin et, autour d'eux et grâce à eux, la colonie juive des bords du Tibre s'accrut en nombre et en influence sans que les vainqueurs en conçussent le moindre ombrage. Vis-à-vis des Chrétiens que d'aucuns continuaient à confondre avec les Juifs, les premiers Flaviens se montrèrent également tolérants. Leur attitude le méritait bien. Elle avait été autrefois très loyale en Palestine au cours de la guerre de l'indépendance, entre 66-70, et elle continuait d'être des plus correctes. Partout dans l'empire, les Chrétiens étaient les sujets les plus faciles à gouverner, ils vivaient tranquilles sans se mêler aux intrigues; ils prêchaient l'obéissance au pouvoir établi et

priaient pour leur Maître, même quand ce Maître se nommait Néron (Rom., XIII, 1-7). L'Eglise put donc poursuivre dans le calme ses pacifiques conquêtes sous Vespasien (69-79) et sous Titus, son fils (79-81) auxquels, au v^e siècle, saint Augustin décernera ce bel éloge des mieux mérités en les appelant « les plus aimables Césars¹ ». Durant leur règne, la foi nouvelle s'infiltra jusque dans la famille impériale et si le propre frère de Vespasien, Sabinus, le préfet de Rome de l'an 64, ne se convertit pas positivement, il est certain que son fils Titus Flavius Clemens et l'épouse de celui-ci, Flavia Domitilla, vécurent et moururent en Chrétiens. S'il y eut alors ici ou là quelque martyr, ce fut le résultat d'incidents purement locaux, non la conséquence d'un édit tant soit peu général. Quoi qu'en ait dit saint Hilaire², on ne peut relever à la charge des premiers Flaviens la moindre mesure contre le christianisme. Il put jouir sous eux, à Rome et dans le reste de l'empire, de la plus entière et de la plus parfaite liberté. Et vraiment l'Eglise avait besoin de ces années de répit pour réparer ses pertes et reprendre vigueur à la veille des luttes nouvelles et terribles qui l'attendaient.

Cette accalmie si précieuse se poursuivit contre toute attente dans les premières années du règne de Domitien. Le nouvel empereur, jaloux, ambitieux, n'avait cessé d'intriguer. A peine avait-il vu.

1. *De civitate Dei*, V, 21; *P. L.*, XLI, 168.

2. *Contra Arianos*, 3; *P. L.*, X, 611.

son frère sur le point de mourir qu'il avait aussitôt quitté le lit sur lequel il agonisait pour courir au camp des prétoriens et s'y faire proclamer empereur. A son avènement, en raison de son passé, on faisait sur son règne les plus sombres pronostics. Fort heureusement pour l'Eglise et pour l'empire, ils ne se réalisèrent pas tout d'abord. Lui qui jusqu'à ce jour avait mené une vie des plus dissolues se révéla tout à coup un censeur sévère des mœurs. Il réprima les débauches honteuses, l'inconduite des femmes, la mode naissante des eunuques si bien que Martial put le louer d'avoir contraint la pudeur à rentrer dans les familles¹. Il se montra plein de zèle pour la justice et la voulut toujours impartiale : il refusa les héritages des pères de famille, proscrivit sans merci les délateurs et se soucia avant tout de faire rentrer les impôts avec la dernière énergie, mais sans sortir des bornes de la légalité. Malheureusement, il voulut aussi, comme ses prédécesseurs, restaurer avec magnificence les monuments que son père et son frère n'avaient pu relever, multiplier les constructions somptueuses, rétablir à grands frais les bibliothèques détruites par les derniers incendies et donner aux jeux publics une splendeur qui rappelait celle de Néron. En ses vingt-six mois de règne si éprouvés par l'incendie de Rome en l'an 80, par la famine, la peste et des tremblements de terre, Titus avait épuisé le trésor impérial ; il avait

1. *Epigr.*, VI, 2-4, 7.

même dû faire vendre les meubles du palais pour réparer les désastres et continuer de multiplier avec la même largesse les fêtes et les jeux. Sans pouvoir alléguer, à titre d'excuse, d'avoir eu à réparer de grands désastres, Domitien, plus prodigue encore que lui, se trouva dans les dernières années de son règne absolument à court d'argent. « Le besoin le rendit rapace, dit Suétone, et la peur, cruel¹ », et c'est, d'après les actes des deux années qui terminèrent sa vie, que la postérité l'a jugé pour le mettre au rang des monstres qui ont déshonoré l'humanité.

L'empereur voulut faire argent de tout : les impôts furent augmentés au point de pressurer littéralement les citoyens. Profitant du caractère soupçonneux et jaloux du monarque, constamment à l'affût de complots, le plus souvent imaginaires, pour les déjouer, l'armée des délateurs, jusqu'alors écartée du trône impérial, reparut, et elle pourvut de victimes, sous le moindre prétexte, ce tyran sanguinaire, qui prenait plaisir à voir de ses yeux l'épouvante des malheureux dont il avait signé l'arrêt de mort et poussait le raffinement de la cruauté jusqu'à assister en personne à leur supplice. Comme tout bannissement et toute condamnation à mort comportaient la confiscation des biens, Domitien les multipliait pour essayer de remplir des caisses constamment vides. Dans le même but il reprit la chasse aux héritages et la fit avec plus d'âpreté que jamais.

Mais en vain décimait-il les membres des plus hautes familles, en vain se faisait-il léguer des fortunes, il ne pouvait arriver à se procurer, à beaucoup près, les sommes énormes qui lui étaient nécessaires pour satisfaire son insatiable vanité. C'est alors qu'il songea à faire revivre la fameuse taxe du didrachme que les Juifs payaient autrefois au temple de Jérusalem et que, depuis 70, ils acquittaient entre les mains de leurs vainqueurs qui s'en étaient servis pour les édifices du Capitole. Mais, pour rendre la taxe plus productive, Domitien décréta de ne pas la faire payer seulement à ceux qui avaient reçu la circoncision mais de l'exiger indistinctement de tous ceux qui, vivant à la juive, évitaient les temples, les fêtes profanes, les cérémonies publiques et se distinguaient du commun par l'austérité de leurs mœurs. C'était, par le fait même, étendre la taxe du didrachme aux Chrétiens aussi bien qu'aux Juifs. Cette nouvelle exigence allait être le signal d'une action contre l'Eglise naissante.

Les Chrétiens de Rome refusèrent, pour la plupart, de payer l'impôt exigé ; ils ne pouvaient se laisser confondre avec les Juifs. Acquitter la taxe, c'était à leurs yeux une abjuration déguisée, une sorte d'apostasie. Mais alors se posait devant les magistrats un cas juridique de la plus haute importance et d'une extrême gravité : si les Chrétiens ne pratiquaient plus le culte juif, de quel droit désertaient-ils le culte officiel et vivaient-ils en athées ? Seule, leur affiliation au judaïsme, en les couvrant des privilèges légalement octroyés aux Israélites, pouvait

es mettre à l'abri des poursuites auxquelles étaient exposés dans la société d'alors tous ceux qu'on pouvait inculper d'athéisme. Pour cela, il n'était pas besoin de promulguer un nouvel édit. Celui de Néron, porté en 64, suffisait; il était toujours en vigueur n'ayant jamais été abrogé. Et voilà comment le refus du didrachme rouvrit pour les Chrétiens, sous Domitien, l'ère des persécutions.

A Rome, dans ses débuts, en raison du caractère soupçonneux du tyran et de ses besoins d'argent, la tourmente atteignit de préférence les hautes classes de la société sans en excepter certains membres de la famille impériale. Domitien vit une sorte de complot politique dans leur adhésion à cette religion chrétienne, d'origine étrangère, de caractère mystérieux, qui se faisait bénir des pauvres et des esclaves et avait surtout des intelligences dans le bas peuple. A son point de vue, Flavius Clémens, consul en 95, ne pouvait avoir changé de religion sans avoir changé de politique; il devait avoir la secrète ambition de régner ou de faire régner ses fils. Sa disparition fut donc décrétée. On fut plus clément pour son épouse et pour sa nièce. Flavia Domitilla fut exilée dans l'île de Pandataria et Domitilla dans celle de Pontia. Ces deux îles avaient servi jusqu'alors de lieu de rélégation aux membres des dynasties régnantes. Julie, la fille d'Auguste, Agrippine, la femme de Germanicus, Octavie, la femme de Néron, avaient été envoyées à Pandataria, et un des fils de Germanicus et les filles de Caligula à Pontia. Nul ne se méprenait sur le

motif véritable de la mort ou du bannissement. Dion Cassius dit à leur sujet qu'ils étaient frappés pour crime d'athéisme. « De ce chef, poursuit-il, beaucoup d'autres qui avaient embrassé les mœurs juives subirent pareille condamnation, les uns furent punis de mort, les autres, de la confiscation de leurs biens. » Ailleurs, en indiquant le grand nombre de Sénateurs dont quelques-uns avaient été consuls et qui périrent alors, il dit qu'ils furent châtiés comme coupables de « nouveautés¹ ». Évidemment, ces « nouveautés » n'étaient autres que la superstition nouvelle qui, sous Néron, fit périr tant de chrétiens au milieu des supplices les plus atroces.

La persécution ne resta pas confinée dans les murs de Rome. Des Juifs ou des gens vivant à la juive, il y en avait un peu partout et l'impôt du didrachme ne pouvait être réellement productif qu'à la condition d'être perçu dans tout l'empire. L'incendie gagna donc de province en province. La version la plus autorisée des Actes de saint Ignace montre la tempête faisant rage à Antioche de Syrie; dans sa lettre de l'an 112, le gouverneur de Bithynie, Pline le Jeune, parle de Chrétiens qui ont renoncé à leur foi, « quelques-uns depuis vingt ans »; sur les listes des victimes, on voit figurer un *Civicus Cerealis*, proconsul d'Asie; et des passages de l'Apocalypse laissent entrevoir certaines phases de la persécution de Domitien dans l'Asie proconsulaire, spécialement à Smyrne (11, 10) et à Pergame

1. *Domit.*, 10; *LXVII*, 14.

(11, 13). Parmi les victimes de cette tourmente, l'une des plus illustres fut l'apôtre saint Jean.

On ne saurait dire quel fut au juste le motif de son arrestation; on peut toutefois le supposer avec une certaine vraisemblance. Domitien avait appris que le bruit courait en Orient, depuis longtemps déjà, que l'empire du monde appartiendrait à un rejeton de David. Très inquiet, vu son caractère soupçonneux, d'une semblable rumeur, il avait ordonné de mettre à mort quiconque toucherait de près ou de loin à la race de David. On lui signala en Palestine des chrétiens, petits-fils de Jude, le cousin de Notre-Seigneur, comme descendants de la race de David; ils vivaient misérablement en Batanée d'une petite terre qu'ils cultivaient eux-mêmes. Un émissaire impérial alla les quérir et les amena à Rome où l'empereur lui-même tint en personne à les interroger¹. On sait dans quelle intimité saint Jean avait vécu auprès de Jésus, on n'ignore pas la vénération dont il était entouré en Asie, le prestige dont il y jouissait. Tout ce qui le concernait, aussi bien son rôle dans le passé que son autorité considérable dans le présent, avait dû parvenir aux oreilles de Domitien et, s'il ne donna pas lui-même, comme l'affirment les Actes de Jean, l'ordre de l'arrêter, ceux qui s'emparèrent de sa personne voulurent sans aucun doute lui être agréables, en lui envoyant un suspect de marque. C'est dans les années 95 ou 96 que saint Jean fut

1. Eusèbe, *H. E.*, III, xix et xx, *P. G.*, XX, 252; 253.

conduit d'Ephèse à Rome. Elle avait sonné enfin l'heure où il allait boire, lui aussi, à son tour, le calice de Jésus !

Jean arrivait à Rome au moment où l'Empereur venait de se déifier. Sa statue avait été dressée dans les sanctuaires les plus vénérés, et chaque jour de nombreuses victimes étaient immolées sur ses autels. Devant ce « nouveau Seigneur et Dieu », tout mortel qui voulait vivre, devait fléchir le genou. Saint Jean s'y refusa et ce fut vraisemblablement pour n'avoir pas voulu sacrifier à la divinité impériale qu'il fut condamné au dernier supplice. L'instrument de torture fut, nous dit Tertullien, une chaudière d'huile bouillante¹. On le conduisit près de la Porte latine, sur la voie Appienne. Là, après l'avoir, suivant l'usage, battu de verges, on le plongea dans ce genre de bain qui convenait, au dire de Sénèque, aux plus grands criminels. Mais voici que, contre toute attente, le Disciple bien-aimé n'y trouva pas la mort, il n'en ressentit même aucun mal. Il sortit de la chaudière, dit saint Jérôme, plus frais et plus vigoureux qu'il n'y était entré. Le souvenir de ce martyre et de ce miracle est commémoré dans l'Eglise romaine par la fête de

1. « Qu'elle est heureuse cette Eglise à laquelle les Apôtres ont versé toute la doctrine chrétienne avec leur sang ! Là, Pierre subit un supplice semblable à celui du Sauveur ; là, Paul fut couronné par une mort analogue à celle de Jean (allusion à la décollation de saint Jean-Baptiste) ; là, l'Apôtre Jean après avoir été jeté dans l'huile bouillante dont il ne souffrit aucun mal, fut relégué dans une île. » *De præscript.*, 36. P. L., II, 49, 50.

saint Jean devant la Porte latine qui se célèbre chaque année le 6 mai.

Les magistrats dont l'impuissance avait éclaté aux yeux de tous, eurent l'habileté de ne pas s'acharner sur leur victime. Ils la laissèrent vivre, mais ils lui firent quitter Rome et l'exilèrent à Patmos, à douze milles d'Ephèse¹. Patmos, au dire de Pline l'Ancien, mort en 79, était l'une des îles qui servaient, pour lors, en Asie, de lieu de bannissement². C'était un tertre désolé, formé de rocs volcaniques; il n'offrait à ses rares habitants qu'un sol ingrat, peu productif, sur lequel poussaient avec peine, de-ci, de-là, quelques arbres rabougris. Ce rocher des Sporades devait toute son animation à son port, Scala, petit mais excellent. Les navigateurs se rendant d'Ephèse à Rome, le fréquentaient assidûment. La Providence divine se jouait donc encore une fois des magistrats persécuteurs, et l'apôtre saint Jean ne pouvait désirer un lieu d'exil mieux placé pour y attendre la fin de la tourmente. A Patmos même, un champ nouveau d'apostolat s'ouvrait à son activité et, de là, il pouvait continuer de surveiller et de reconforter, durant la persécution, les églises d'Asie. A Scala, entre la ville haute et la ville basse, on montre la grotte où il vécut durant cet exil qu'il souffrit à

1. « On raconte qu'à cette époque l'apôtre et évangéliste Jean vivait encore; à cause du témoignage qu'il avait rendu au Verbe de Dieu, il avait été condamné par jugement à habiter l'île de Patmos. » (Eusèbe, *H. E.*, III, xviii; *P. G.*, XX, 252.

2. *Hist. natural.*, iv, 12, 23.

cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus (Apoc., 1, 9). Des témoins tardifs : saint Victorin, évêque de Styrie (303), Sulpice Sévère, un prélat africain du sixième siècle, saint Primasius, déclarent que saint Jean fut condamné à Patmos aux durs travaux des mines, *ad metalla damnatus*. Rien n'est moins prouvé ! En effet, le sous-sol de l'île ne contient pas de minerai ; les seules carrières qu'il renferme sont des carrières de marbre ou de pierre, et, comme saint Jean avait alors plus de quatre-vingts ans, il est à présumer qu'il ne fut pas astreint à des travaux auxquels ses forces n'auraient pu vraisemblablement résister.

On sait peu de chose de certain sur l'apostolat exercé par saint Jean dans l'île de Patmos. Des récits du quatrième siècle nous le montrent baptisant et prêchant, multipliant les miracles, faisant de nombreuses conversions et transformant rapidement ce rocher sauvage en un véritable îlot de sainteté. Malheureusement, trop souvent, des détails évidemment légendaires se mêlent à ces narrations et mettent nécessairement en défiance contre elles l'historien uniquement soucieux de la vérité. De tous les faits merveilleux rapportés par les chroniqueurs et qui ont trait à ce séjour, nous n'en retiendrons qu'un en raison de l'influence qu'il exerça, par la suite, sur l'iconographie chrétienne. Nous l'emprunterons à une page de Bède le Vénérable que cite M^{sr} Baunard :

« Un magistrat de l'île, appelé Aristodème, voyant les miracles de Jean, s'en montrait fort courroucé,

et, désirant en finir, il dit au saint Apôtre : « Voulez-vous que je croie aussi en votre Dieu? Acceptez cette épreuve : voici un poison violent, prenez-le; s'il arrive que vous n'en mouriez pas, je serai de vos disciples. Mais, afin que vous sachiez d'abord quel est le breuvage que je vous présente, je le ferai prendre à deux condamnés à mort : ils en mourront aussitôt et vous boirez après eux ! » Le méchant croyait bien se défaire de Jean par ce cruel artifice. Mais celui-ci accepta; les deux condamnés burent le breuvage, et expirèrent. Alors le saint évêque prit la coupe à son tour, s'arma du signe de la croix, et épuisa lentement tout ce qu'elle contenait. Il la remit en souriant à celui qui venait de la lui présenter, après quoi, il se hâta de ressusciter les deux infortunées victimes. Ce que voyant Aristodème, il crut en Jésus-Christ¹. »

C'est pour rappeler cet incident que saint Jean est souvent représenté tenant à la main une coupe d'où s'échappe un serpent.

De Patmos, saint Jean put suivre les diverses phases de la persécution qui ravageait ses chères communautés de l'Asie proconsulaire. Les victimes y furent, semble-t-il, nombreuses. Quand l'Agneau eut ouvert le cinquième sceau, l'Apôtre vit en dessous de l'autel les âmes de ceux qui avaient été égorgés à cause de la parole de Dieu et du témoignage qu'ils avaient rendu au Christ (Apoc., vi, 9-11). Bien que la tourmente eût été déjà violente et, en dépit des supplications ardentes des victimes, elle

1. *Saint Jean*, 8^e édit., p. 370, 371, Paris, de Gigord.

ne touchait pas encore à sa fin. L'heure n'avait pas sonné où Dieu faisant justice vengerait le sang des siens sur ceux qui habitaient la terre; d'autres frères seraient mis à mort et viendraient grossir le nombre déjà considérable des victimes égorgées. Ailleurs, saint Jean aperçoit ceux qui ont été décapités à cause du témoignage de Jésus et de la parole de Dieu (Apoc., xx, 4). Et c'est bien pour avoir refusé de participer au culte impérial que sont immolés les chrétiens; ils n'ont pas voulu adorer la Bête, ni son image; ils n'ont pas voulu recevoir son empreinte sur leur front et sur leurs mains (Apoc., xx, 4). A en juger par le genre de supplice qui leur fut infligé, la décapitation, beaucoup de ces martyrs, en Asie comme à Rome, devaient être au-dessus du commun.

D'autres traits moins généraux de l'Apocalypse montrent la persécution de Domitien à l'œuvre dans certaines églises. L'Evêque de Smyrne est averti du danger auquel il va être exposé. Il ne doit rien redouter des peines qu'il est sur le point de souffrir. Le diable va jeter en prison pour les tenter quelques-uns de ses fidèles; leur tribulation sera courte ainsi que l'indique le chiffre de dix jours employé pour en exprimer la durée. Mais s'ils sont fidèles jusqu'à la mort, ils auront la couronne de vie et les victorieux seront assurés de n'être jamais atteints par la seconde mort (II, 10, 11). A Pergame, les poursuites contre les Chrétiens ont déjà eu lieu; il n'y a pas eu de défaillance même aux jours où Antipas fut tué dans cette cité de Satan (II, 13).

La diffusion de la persécution de Domitien dans les diverses provinces de l'Empire n'en atténuait guère l'intensité à Rome même. Saint Clément en prenait prétexte pour excuser auprès des Corinthiens le long délai durant lequel il leur avait fait attendre sa réponse aux questions qu'ils lui avaient posées : « Les malheurs, les catastrophes qui nous ont accablé coup sur coup ont été cause que nous nous sommes occupé tardivement des questions que vous nous avez adressées. » Heureusement pour l'Eglise, cette tempête ne dura pas longtemps ; les victimes en étaient déjà, hélas ! nombreuses ! Tant que Domitien s'attaqua aux classes élevées, il put sans danger donner libre cours à sa frénésie ; mais le jour où l'édit de Néron, remis presque partout en vigueur, il en vint à inquiéter tous ces humbles parmi lesquels l'Eglise se recrutait ; principalement, il se heurta, comme autrefois Néron, à la commisération des foules et il entendit des murmures. La peur qui l'avait rendu cruel, le rendit désormais prudent. D'ailleurs, qu'avait-il bien à redouter des Chrétiens ? Il avait vu et interrogé lui-même les petits-fils de Jude, parents de Jésus ; il avait constaté leur air minable, regardé leurs mains calleuses et entendu de leur propre bouche leur profond dédain pour les royaumes de ce monde ¹. Ce n'était certainement pas dans leur sein que surgirait celui qui lui ravirait l'Empire ; la persécution contre eux n'avait donc plus sa raison d'être et il avait décidé de la faire cesser au moment où il tombait assassiné à l'insti-

1. Eusèbe, *H. E.*, III, xx, 1-6 ; *P. G.*, XX, 252, 253.

gation de sa femme, du préfet du prétoire et de son chambellan qu'il avait décidé d'envoyer au supplice. Huit mois seulement s'étaient écoulés depuis le meurtre du consul Flavius Clemens !

Tertullien est allé jusqu'à dire que Domitien, rapidement changé, rappela même ceux qu'il avait bannis¹. Cet acte de clémence, comme le note Eusèbe², est à mettre plutôt, semble-t-il, au compte de Nerva son successeur. Nerva était un vieillard sage, modéré, un peu timide, capable de rassurer les bons s'ils n'étaient pas trop difficiles, incapable par contre d'effrayer les mauvais. Pour enlever à la persécution tout prétexte de retour, il en supprima la cause première et prescrivit qu'à l'avenir l'impôt du didrachme ne serait plus exigé que des seuls Juifs. Il refusa de laisser intenter une poursuite judiciaire sous le prétexte de vivre à la juive ou pour cause [d'impiété, et il permit aux exilés de retourner chez eux. C'est à cette époque, au cours de l'année 96, que saint Jean quitta Patmos où il avait séjourné environ une année pour revenir à Ephèse. Quand le *Chronicon vascale* parle d'un séjour de quinze ans, il donne un chiffre qui ne mérite aucune créance.

1. *Apologet.*, 5; *P. L.*, I, 292; Eusèbe, *H. E.*, III, xx, 7; *P. G.*, XX, 256.

2. « Après Domitien qui régna quinze ans, Nerva obtint l'empire... Le Sénat des Romains vota une loi qui permit à ceux qui étaient injustement exilés de revenir chez eux... Alors l'Apôtre Jean put donc lui aussi quitter l'île où il était relégué pour s'établir à Ephèse; c'est ce que rapporte une tradition de nos anciens. » *H. E.*, III, xx, 8; *P. G.*, XX, 256.

CHAPITRE VI

UN MESSAGE D'ESPÉRANCE.

Au milieu de la grande épreuve, Notre-Seigneur ménagea à son bien-aimé disciple les réconfortantes visions de l'extase.

A Patmos, un dimanche, dans la grotte dont il avait fait sa demeure et que la tradition appelle la grotte de l'Apocalypse, l'apôtre saint Jean fut ravi en esprit et il entendit une voix éclatante comme une trompette. Sur l'ordre de Dieu il écrivit pour les églises d'Asie ce qu'il avait vu et entendu (Apoc., I, 10).

On était alors en pleine persécution ! L'incendie gagnait de proche en proche ; des contrées avaient été déjà ravagées (II, 13) ; d'autres devaient l'être sous peu (II, 10). Profitant de l'absence de l'Apôtre, diverses hérésies circulant sous les noms de Balaam (II, 14), de Jézabel (II, 20) ou d'un certain Nicolas (II, 6), faisaient d'assez nombreux adeptes ; les mœurs se relâchaient (II, 20), la ferveur première tendait à disparaître (II, 4) pour faire place, parfois, à une tiédeur digne de la réprobation divine (III, 15, 16). Et pourtant, s'il y avait une époque

où les communautés chrétiennes avaient le plus urgent besoin de rassembler toutes leurs énergies et de supprimer toutes les causes de défaillance, c'était bien assurément celle dans laquelle elles vivaient présentement. Il fallait à tout prix que la persécution trouvât devant elle des chrétiens en état de lui résister fermement alors même que n'était plus au milieu d'eux celui dont la parole toute d'amour avait, durant tant d'années, enflammé leur zèle et raffermi leur foi. Le moyen le meilleur et, sans contredit, le plus efficace pour les prémunir contre tout danger d'apostasie ou de découragement, c'était de leur signaler à l'avance ce danger et de les mettre en garde contre la funeste illusion d'un retour prochain du Christ dont la perspective trop facilement escomptée était de nature à énerver leur résistance. Pour cela il suffisait d'avoir confiance dans leur courage et dans leur foi et de leur montrer la situation telle qu'elle se présenterait avec ses luttes prochaines, imminentes même, très dures à supporter. Pour leur permettre de déjouer avec plus de succès les ruses du démon, il fallait les prémunir contre les séductions dont allait se servir la Bête pour mener contre Dieu son éternel combat. En couronnant ces annonces qui seraient par certains côtés terrifiantes par la vision radieuse d'une victoire assurée, brillante et définitive, on rendrait invincible la foi des Chrétiens de la fin du premier siècle et, derrière eux et par-dessus eux, on atteindrait tous ceux qui, se succédant d'âge en âge, connaîtraient

sous ses aspects divers l'éternelle lutte du Diable contre Dieu. Tel est le but que poursuit l'apôtre saint Jean en écrivant sous l'inspiration divine les visions dont il fut favorisé sur la terre d'exil. L'Apocalypse fut donc avant tout et par-dessus tout un ouvrage d'actualité, un livre de réconfort, un message d'espérance, de courage et de joie. Sans doute elle effraie par l'imminence et la violence des combats qu'elle annonce, mais elle ne les annonce que pour mieux assurer et mieux mettre en relief la victoire des Saints. Saint Jean ne craint que pour les Nicolaïtes, que pour ceux qui scrutent les profondeurs de Satan (II, 24). Il est sûr par avance du plus éclatant triomphe de ceux qui sont demeurés constamment fidèles. Comment pourrait-il, d'ailleurs, en être autrement? L'orage, quelles que soient sa forme et sa violence, ne peut éclater sans une permission expresse de Dieu, et toutes les puissances hostiles ont beau se liguer pour essayer de déraciner le christianisme naissant, tous leurs efforts sont voués par avance à l'insuccès le plus complet, car les Fidèles sont assistés au milieu de leurs tribulations par le Christ Sauveur dont la victoire est certaine. Et voilà pourquoi l'Apocalypse peut s'achever, au sein même d'une violente persécution, dans la perspective radieuse de la Jérusalem céleste où il n'y aura plus ni douleurs, ni larmes, ni combats (xxi).

Saint Jean adresse le récit de ses visions aux sept Églises qui sont en Asie (I, 4, 11). Il énumère ces Eglises, ce sont : les communautés d'Ephèse, de

Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée. De cette énumération, il ne faudrait pas conclure ni que ces Églises-là seules existaient, ni que son message ne s'adressait qu'à elles. D'autres chrétientés tout aussi importantes avaient déjà quelque renom dans l'Asie proconsulaire, ainsi Colosses, Troas, Milet. Si ces Églises-là sont seules mentionnées, c'est parce qu'elles se trouvaient, semble-t-il, suivant une suggestion fort plausible de Ramsay, sur la route circulaire qui reliait entre elles les parties principales de l'ouest et du centre de la Province, si bien qu'en s'adressant à celles qui formaient à cette époque les relais postaux, c'était en réalité à tous les districts importants de la contrée que saint Jean s'adressait. Son livre, comme les lettres de saint Paul, était destiné à la lecture publique. Il proclamait bienheureux celui qui lirait ou qui entendrait lire les paroles de cette prophétie, qui observerait les commandements qui y étaient prescrits et serait fidèle aux enseignements qui y étaient donnés (1, 3).

L'intention de saint Jean, le but qu'il poursuit en rédigeant ses visions sont donc des plus clairs; mais dès que l'on veut scruter son livre, dès que l'on veut essayer d'en approfondir le sens, d'en interpréter, non plus l'ensemble, mais les moindres détails, on se heurte aussitôt à des difficultés nombreuses imputables, pour la plupart, à ce genre littéraire qu'il a adopté, le genre apocalyptique avec lequel nous sommes si peu familiarisés et, il

faut bien l'avouer, que notre tempérament occidental nous met peu à même de comprendre et de goûter. Ces visions, qui ne sont pas un produit de l'imagination mais que l'Apôtre a réellement eues, sont racontées en un langage mystérieux qui ne dédaigne pas d'utiliser habituellement certains lieux communs que l'on retrouve dans les Apocalypses juives antérieures ou contemporaines. En outre, ces visions, il faut parfois les envisager, pour en saisir la signification, sous des angles différents dans le temps et dans l'espace, un peu comme certains traits de la prophétie de Notre-Seigneur sur la ruine de Jérusalem et la fin des temps. Par ailleurs, la même idée n'est pas toujours exprimée à travers tout le livre par le même symbole et parfois, même au cours d'une vision, le symbole change de signification. Ainsi, Notre-Seigneur dans l'Apocalypse est successivement représenté en fils d'homme, en agneau immolé et en cavalier. Sa personne unique apparaît donc sous trois formes, qui semblent absolument indépendantes et irréductibles, selon qu'elle est considérée comme révélatrice, rédemptrice et triomphatrice. De plus, des symboles identiques en tout ou en partie, servent indifféremment à représenter des réalités diverses mais connexes, bien que chaque réalité ait eu déjà son symbole propre. Par exemple, les têtes de la Bête sont des empereurs au chapitre XIII et des collines au chapitre XVII; la Bête aux sept têtes représente l'empire païen mais aussi Néron, si bien que le nom de Néron deviendra celui de la Bête exprimé

par le chiffre 666, etc., etc. Enfin, si le but final du livre est nettement eschatologique, on y trouve néanmoins, ici et là, certains traits qui sont tirés de l'histoire contemporaine et d'autres qui visent un avenir plus ou moins rapproché ; souvent il est assez difficile de départager ces divers traits pour dire ceux qui appartiennent au présent et indiquer ceux qui concernent l'avenir.

Dans ces conditions, on ne doit pas être surpris de se trouver, pour l'interprétation de l'Apocalypse, en présence de trois méthodes dont aucune ne peut avoir la prétention d'être traditionnelle à l'exclusion des deux autres. Il y a la méthode du Jésuite Ribeira, celle du Jésuite Alcazar et, depuis l'an passé, celle d'un très distingué professeur de l'Université de Fribourg, le P. Allo.

La première méthode est la plus ancienne. Elle a été suivie par le Cardinal Bellarmin (1621), par Cornelius a Lapide (1625), et de nos jours, par le P. Cornély (1897), M. Fillion (1904), etc., etc. En dehors des passages qui renferment des allusions précises aux débuts de l'Eglise, elle rapporte tout le reste du message de saint Jean aux derniers temps de l'Eglise et du monde. Les principales prophéties de l'Apocalypse ne se seraient donc pas encore réalisées et il y aurait dans la trame du livre une vaste lacune entre le temps des persécutions romaines et l'âge futur et indéterminé de l'Antéchrist.

La seconde méthode, adoptée par Bossuet (1689) et Dom Calmet (1726), suivie de nos jours par le

P. d'Alès (1916) et le Cardinal Billot (1920), ne rapporte à la fin des temps que quelques-unes des prophéties apocalyptiques, seulement les versets 7-15 du chapitre xx d'après le Card. Billot. Les autres prophéties auraient trait, selon ces auteurs, aux débuts difficiles de l'Eglise ou annonceraient le triomphe du Seigneur sur l'idolâtrie, c'est-à-dire la ruine de Rome et de l'empire persécuteur. Cette interprétation a du moins l'avantage de répondre beaucoup mieux que la précédente au but immédiat de l'Apocalypse et aux circonstances historiques de sa composition. De quel réconfort, disons même, de quelle utilité aurait été pour les Eglises d'Asie un livre qui aurait annoncé un triomphe du Christ à une échéance tellement lointaine qu'elle ne s'est pas encore produite?

La troisième méthode a été donnée par le P. Allo dans son commentaire de l'Apocalypse¹. Son interprétation est, elle aussi, nettement eschatologique, mais son eschatologie est fort différente de celle des adeptes de la première méthode. Le P. Allo et eux n'entendent pas de la même façon cette expression « les derniers temps ». Tandis que pour ceux-ci ces « derniers temps » sont réellement les derniers au sens strict du mot, c'est-à-dire ceux qui précéderont immédiatement la fin du monde et la résurrection générale, pour le P. Allo ces expressions « les derniers temps », « les derniers jours » désignent, conformément à

1. Paris, Gabalda, 1921. Nous suivrons souvent sa traduction dans les textes que nous citerons.

l'analogie du style prophétique et néotestamentaire, purement et simplement toute l'histoire de l'Eglise, toute cette période de temps qui doit s'écouler depuis la venue du Messie jusqu'à la consommation finale. De cet âge dernier de l'humanité rien ne peut déterminer ou seulement faire prévoir la durée. En dehors de quelques faits très précis et contemporains, l'Apocalypse vise donc toute cette époque dans laquelle nous vivons depuis l'Incarnation; elle en fait, du point de vue historique, une interprétation philosophique qui peut s'appliquer à tous les temps. Bien que les Bêtes et les Cornes, agents perpétuels du Dragon, paraissent y dominer; en réalité, elles sont vaincues et liées, comme l'a reconnu autrefois saint Augustin, et c'est le Christ qui règne. Saint Jean donne une description du caractère et des phases diverses de la lutte entre le bien et le mal, entre le Christ et Satan déjà très vive à son époque. A cette description, il joint des prophéties précises sur la chute de l'empire païen, la ruine de cette Rome persécutrice, type de tout pouvoir qui, après elle, s'opposera au Christ.

II

S'autorisant de cette méthode d'interprétation, le P. Allo donne de l'Apocalypse un plan d'ensemble qui a le mérite d'en bien faire ressortir l'unité littéraire et l'unité de composition. On voudra bien nous permettre de nous en inspirer dans les pages qui vont suivre.

L'ouvrage débute par un Prologue indiquant l'origine et le but des visions (1, 1-8) ; puis il se divise en trois parties.

La première partie (1-III) révèle aux sept Eglises d'Asie leur état spirituel.

Notre-Seigneur avait dit, de son vivant, à Pierre en parlant de saint Jean : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, suis-moi? » (Jean, XXI, 22.) Pierre, de fait, avait suivi Jésus en passant par le même supplice depuis déjà de nombreuses années. A Jean, Jésus se faisait toujours attendre. Ah ! qu'il devait lui paraître long l'exil de cette terre à cette âme si aimante et combien ardemment elle devait soupirer après ce jour de l'avoir promis ! Or voici qu'un dimanche, à Patmos, le Fils de l'homme apparut à son Disciple bien-aimé. Il était vêtu d'une longue robe portant à la hauteur des seins une ceinture d'or ; sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige, et ses yeux étaient comme une flamme de feu. Ses pieds étaient semblables à de l'airain qu'on aurait embrasé dans une fournaise, et sa voix était comme celle des grandes eaux. Il tenait dans sa main droite sept étoiles ; de sa bouche sortait un glaive aigu à deux tranchants et son visage était comme le soleil lorsqu'il brille dans sa force.

A ce spectacle, dit saint Jean, je tombai à ses pieds comme mort. Le Fils de l'Homme posa sur moi sa main droite en disant : « Ne crains point ! Je suis Moi le Premier et le Dernier et le Vivant. Et il est arrivé que j'étais mort et voici que je suis Vivant dans

les siècles des siècles. Et j'ai les clés de la mort et de l'enfer. Ecris donc ce que tu as vu soit les choses qui sont présentement, soit celles qui doivent arriver ensuite. Quant au mystère des sept étoiles que tu as vues sur ma main droite et aux sept flambeaux en or : les sept étoiles sont les anges des sept Eglises et les sept flambeaux sont sept Eglises ! » (I, 13-19.)

Une lettre particulière est adressée par saint Jean aux évêques de ces sept Eglises, chacun d'eux personnifiant, en tant que chef, la communauté chrétienne à la tête de laquelle il est placé. Ces lettres rendent hommage aux mérites acquis et aux luttes passées, mais elles témoignent également d'une forte diminution de la ferveur première et elles montrent les dangers graves auxquels étaient exposées, en certains milieux, la foi et la morale. A Ephèse, on s'était relâché (II, 4) ; à Pergame, la doctrine de Balaam et celle des Nicolaïtes trouvaient de chauds partisans (II, 14, 15) ; à Thyatire, on laissait faire la femme Jézabel (II, 20) ; à Sardes, on manquait de vigilance (III, 2) ; à Laodicée, on était sans caractère en un temps où il fallait pourtant se prononcer nettement entre le Christ et le Démon (III, 15). Toutes ces Eglises, à l'exception de celles de Smyrne et de Philadelphie reçoivent de sérieux avertissements. Toutefois, comme on sent bien que le Dieu du Nouveau Testament est avant tout amour ! saint Jean a beau montrer Dieu, en un style et avec un accent prophétique, brandissant le glaive de sa colère, il atténue aussitôt les plus terribles menaces par les invitations les plus touchantes et les plus

pressantes adressées aux coupables. Qu'on lise, par exemple, la lettre à l'Eglise de Laodicée. Le châtiement annoncé : « parce que tu es tiède et ni chaud, ni froid, je suis près de te vomir de ma bouche », est suivi de ces conseils pleins de tendresse qui donnent à la punition sa véritable signification et lui assignent son but : « Je te conseille de m'acheter de l'or éprouvé au feu, pour que tu t'enrichisses, et des vêtements blancs pour que tu t'enveloppes et, que n'apparaisse pas la honte de ta nudité, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu regardes. Moi, tous ceux que j'aime, je les reprends et les corrige ; aie donc du zèle, et convertis-toi. Voici que je suis debout à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix, et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. Le Victorieux, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu, et me suis assis avec mon Père sur son trône. Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Eglises. » (III, 14-22.)

La seconde partie de l'Apocalypse est de beaucoup la plus étendue ; elle va du chapitre iv au chapitre xxi, 8, englobant presque tout l'ouvrage. Elle décrit l'avenir du monde et de l'Eglise depuis la glorification du Christ jusqu'au jugement dernier.

Elle s'ouvre par une vision du Ciel. Saint Jean est invité à y monter pour contempler ce qui doit arriver dans la suite.

« Aussitôt, je fus ravi en esprit. Et voici : un trône était dressé dans le ciel, et sur le trône quel-

qu'un d'assis. Et celui qui était assis était semblable en ma vision à une pierre de jaspe et de sardonix, et un arc-en-ciel à l'entour du trône, semblable à une vision d'émeraude. Et à l'entour du trône, et sur les trônes vingt-quatre vieillards assis, enveloppés de vêtements blancs, et sur leurs têtes des couronnes en or. Et du trône sortent des éclairs, et des voix, et des tonnerres; et sept lampes de feu brûlaient en face du trône, qui sont les Esprits de Dieu. Et en face du trône s'étend comme une mer de verre semblable à du cristal; et au milieu du trône et autour du trône, quatre animaux remplis d'yeux en avant et en arrière. Et le premier animal est semblable à un lion et le deuxième animal semblable à un jeune taureau, et le troisième animal a le visage comme celui d'un homme, et le quatrième animal est semblable à un aigle qui vole. Et les quatre animaux, chacun d'eux a six ailes, à l'entour et par dedans ils sont remplis d'yeux¹, et ils n'ont cesse, jour et nuit, de dire : Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, celui qui a nom : Il était, Il est, Il vient. Et chaque fois que les animaux rendent gloire et honneur et actions de grâces à Celui qui est sur le trône, qui vit dans les siècles des siècles, les vingt-quatre vieillards tombent en face de celui qui est assis sur le trône, et ils se prosternent devant Celui qui est dans les siècles des siècles, et ils jettent leurs couronnes en face du trône, disant : Tu es digne, notre Sei-

1. Cette description rappelle la vision inaugurale d'Ezéchiël, chapitre 1.

gneur et notre Dieu, de te réserver la gloire, et l'honneur, et la puissance, car c'est toi qui as créé toutes choses, et par ta volonté elles existèrent et furent créées. »

« Et je vis sur la main droite de celui qui était assis sur le trône un livre écrit en dedans et par derrière, scellé de sept sceaux. Et je vis un ange puissant, qui proclamait d'une grande voix : « Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en délier les sceaux ? » Et personne ne pouvait dans le ciel ni sur la terre, nien dessous de la terre, ouvrir le livre ni le regarder. Et je pleurais beaucoup, parce que personne n'avait été trouvé digne d'ouvrir le livre ni de le regarder. Et l'un des vieillards me dit : « Ne pleure pas ; voici qu'il a vaincu, le lion de la tribu de Juda, la Racine de David, pour ouvrir le livre et ses sept sceaux. » Et je vis au milieu du trône et des quatre animaux et au milieu des vieillards un agneau se tenant debout, comme égorgé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept Esprits de Dieu, envoyés par toute la terre. Et il vint ; et il prit le livre de la droite de Celui qui est assis sur le trône. Et lorsqu'il eut pris le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards tombèrent en face de l'Agneau ayant chacun une cithare, et des coupes en or remplies de parfums, qui sont les prières des saints. Et ils chantèrent un cantique nouveau disant : « Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que tu as été égorgé et tu as acheté pour Dieu par ton sang, des hommes de toute tribu, et langue, et peuple, et nation, et tu en as fait pour notre

Dieu une royauté et des prêtres, et ils règnent sur la terre. » Et je vis ; et j'entendis la voix de beaucoup d'anges autour du trône, et des animaux et des vieillards, et leur nombre était des myriades de myriades et des milliers de milliers, disant d'une grande voix : « Digne est l'Agneau qui a été égorgé de prendre pour lui la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. » Et toute créature qui est dans le ciel, et sur la terre, et en dessous de la terre, et sur la mer, et tous les êtres qui s'y trouvent, je les entendis qui disaient : « A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau soient la bénédiction, l'honneur, la gloire et la domination dans les siècles des siècles ! » Et les quatre animaux disaient : « Amen ! » Et les vieillards tombèrent et adorèrent. » (IV, 1-v, 14.)

Quand l'Agneau a pris possession du livre des décrets divins qui concernent le monde entier, il en brise successivement tous les sceaux. On voit alors apparaître : 1° un cavalier blanc, image des victoires du Christ dans le monde (VI, 1 et 2), 2° trois autres cavaliers représentant la guerre, la famine et la peste, instruments ordinaires de la vengeance divine (VI, 3-8). A la rupture du cinquième sceau, on aperçoit sous l'autel les âmes des martyrs immolés pour la parole de Dieu et le témoignage qu'ils ont rendu au Christ. Tous crient d'une voix forte : « Jusqu'à quand Toi, le Maître, le Saint et Vritable, ne juges-tu pas et ne venges-tu pas notre sang sur ceux qui habitent la terre ? » (VI, 10.) Mais l'heure de la justice n'a pas encore sonné ! On dit

aux martyrs de se tenir en repos encore un peu de temps jusqu'à ce que fussent au complet et leurs compagnons de service et leurs frères qui doivent être mis à mort aussi bien qu'eux (vi, 11). Dès la rupture du sixième sceau, la justice divine fait son œuvre. La terre tremble, le soleil devient noir comme un sac de crin, la lune entière est comme du sang, les étoiles du ciel tombent sur la terre comme un figuier jette ses figes non mûres secouées par un grand vent; le ciel se retire comme un livre qu'on roule et toutes montagnes et îles sont déplacées de leur lieu. Les rois de la terre, les grands, les généraux, les riches, les puissants, tout esclave et homme libre se cachent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes. Ils disent aux montagnes et aux rochers : « Tombez sur nous et cachez-nous du visage de Celui qui est assis sur le trône et de la colère de l'Agneau ! parce qu'il est venu le grand jour de sa colère, et qui peut subsister¹ ? »

Les justes seuls sont préservés de ces fléaux. Le monde impie est tout entier bouleversé. Les élus sont répartis en deux catégories : d'abord ceux des tribus d'Israël marqués au front par un ange, ils sont au nombre de 144.000 (12.000 par tribu), puis vient, après eux, une foule nombreuse de toute nation, enveloppée de robes blanches et portant des

1. On ne manquera pas de rapprocher cette description de l'apparition de l'Agneau immolé comme juge de celle du Fils de l'Homme, lors du jugement dernier, telle qu'elle est indiquée par Notre-Seigneur lui-même dans les évangiles synoptiques (Matth., xxiv ; Marc, xiii ; Luc, xxi).

palmes à la main. Cette foule n'est autre que celle des rachetés de la grande tribulation, celle des martyrs qui ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. Ils sont là face au trône de Dieu ; nuit et jour, ils lui rendent leur culte dans son temple et Celui qui est assis sur le trône étend au-dessus d'eux sa tente. Désormais, ils n'auront plus ni faim, ni soif ; le soleil, ni aucune ardeur brûlante ne tombera plus jamais sur eux, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône sera leur berger et les guidera vers les sources des eaux vives (VII, 1-17). Quelle perspective plus encourageante pouvait-on donner à ces chrétiens d'Asie si éprouvés déjà par la persécution de Domitien, si effrayés à la pensée des luttes nouvelles qui les attendaient encore ! Sans doute, ils étaient au milieu des tourments, mais la vision de saint Jean leur montrait déjà dans toute sa splendeur la récompense promise et vraiment un disciple du Christ pouvait-il en ambitionner une qui fût, tout à la fois, et plus magnifique et plus glorieuse ?

Quand l'Agneau ouvre le septième sceau un silence d'une demi-heure se fait dans le ciel. L'instant est des plus solennels ! Le châtiment va s'abattre sur le monde coupable. Les sept anges qui se tiennent devant le trône de Dieu, reçoivent chacun une trompette. C'est l'instrument biblique, par excellence, pour annoncer les grands événements dans lesquels se manifeste la toute-puissance divine. Après avoir offert à Dieu le parfum des prières des Saints, l'un des Anges jette sur la terre son encen-

soir enflammé pour la vouer aux châtimens. Les éclairs illuminent les nues, le tonnerre gronde, la terre tremble et les Anges se préparent à sonner de la trompette. Le son des quatre premières trompettes suscite des calamités cosmiques (VIII, 7-12). Puis un aigle vole au zénith disant d'une grande voix : « Malheur, malheur, malheur, à ceux qui habitent sur la terre à cause du son des trois autres trompettes dont les trois anges vont sonner ! » La cinquième trompette retentit. A ce signal, une étoile tombe du ciel sur la terre et ouvre le puits de l'abîme, le puits infernal. Il en sort une fumée, comme une fumée de grande fournaise, qui obscurcit le soleil et empeste l'air. De cette fumée s'échappent, pour se répandre sur la terre, des nuées de sauterelles diaboliques. Elles sont conduites par l'Ange de l'abîme et elles vont tourmenter, sans les faire mourir, image du remords qui suit le péché, les hommes qui n'ont pas reçu sur leur front le sceau de Dieu, marque des justes. Au son de la sixième trompette, apparaissent des cavaliers diaboliques venus par centaines de myriades d'au delà de l'Euphrate et menés par les quatre Anges du châtimement. Ils ont reçu pour mission de massacrer un tiers de l'humanité par le feu, la fumée et le soufre qui sortent de leur bouche. Le châtimement eût dû faire réfléchir les survivants, mais, hélas ! loin de se repentir des œuvres de leurs mains pour ne plus adorer les démons et les idoles d'or et celles d'argent, et celles de bronze, et celles de pierre, et celles de bois qui ne peuvent ni regarder, ni entendre, ni mar-

cher, ceux qui ne furent pas tués continuèrent leurs meurtres, leurs maléfices, leurs fornications et leurs vols (Apoc., ix, 1-20).

Alors survint du ciel un Ange puissant tenant en main un petit livre qu'il donna à manger à saint Jean. Par là, il lui signifiait qu'il lui conférait une nouvelle mission prophétique, celle dont nous trouverons les détails dans la seconde section de cette deuxième partie (chapitres xii-xx). Il lui annonçait en même temps que la fin des malheurs, c'est-à-dire l'accomplissement des mystères de Dieu par rapport au monde coupable, allait sûrement arriver au son de la septième et dernière trompette. A cet instant lui apparurent deux témoins. C'étaient évidemment des personnages figuratifs. Par leurs traits caractéristiques : puissance de changer l'eau en sang et de frapper la terre de toutes sortes de plaies, pouvoir de fermer le ciel pour empêcher la pluie de tomber, ils rappelaient deux personnages de l'Ancien Testament : Moïse et Elie (xi, 6) et représentaient la Loi et les Prophètes qui, comme deux candélabres, dressés en présence du Seigneur, éclairèrent le monde juif durant 1.260 jours. Leur évocation ici par l'ancien témoin de la transfiguration, fait songer à cette scène de l'Evangile où ils vinrent sur la montagne rendre témoignage à leur Seigneur qui devait être crucifié. Leur témoignage s'achève pendant l'époque messianique mais, à en juger par les termes figurés : Sodome et l'Egypte, employés pour désigner la grande ville, théâtre de leur prédication, il ne trouve pas auprès du peuple juif un accueil

favorable. Leur œuvre terminée, la bête qui monte de l'abîme (cf. chap. xiii), c'est-à-dire l'empire romain, leur fait la guerre, les vainc et les met à mort en engageant la lutte contre le peuple juif qui personnifie ces témoins. C'est la guerre de l'indépendance de 66 à 70. Les habitants de la terre applaudissent à la défaite juive. Ils se livrent à l'allégresse, se félicitent mutuellement, s'envoient des présents les uns aux autres parce que ces deux prophètes les ont tourmentés autrefois par leurs exhortations et leurs menaces. Leur cadavre reste gisant sur la place de la grande ville, où leur Seigneur a été crucifié, durant trois jours et demi (Cf. Daniel, ix, 27), c'est-à-dire pendant trois ans et demi, jusqu'à ce qu'un esprit de vie venant de Dieu les pénètre et les fasse monter au ciel dans une nuée à la vue de leurs ennemis. Ne dirait-on pas le retour au ciel de tous les saints de l'Ancien Testament escortant, au jour de son ascension, le Christ triomphant? D'autres interprètes voient dans ces trois jours et demi l'indication de la fin de l'époque messianique. Au moment où le monde devra finir, la Loi et les Prophètes revivront; les peuples effrayés les reconnaîtront pour des inspirés de Dieu; le peuple juif lui-même renaîtra aussi converti au véritable enseignement de la Loi et des Prophètes, c'est-à-dire à la foi en Dieu et en son Christ, comme l'a indiqué saint Paul dans son Epître aux Romains (xi, 25, 26). Les deux Témoins pourront alors, leur œuvre accomplie avec plein succès, être rappelés au ciel où ils jouiront éternellement avec

Jésus de la gloire dont ils ne jouirent par anticipation que quelques instants sur le Thabor (XI, 1-14).

Maintenant, tout est consommé ! La lutte est finie sur la terre puisque l'empire du monde a passé à Notre-Seigneur qui régnera dans les siècles des siècles. A l'annonce de cet heureux événement les vingt-quatre vieillards se prosternent devant Dieu et disent : « Nous te rendons grâces, Seigneur, Toi, le Dieu tout-puissant ; Celui qui a nom Il est, et Il était, parce que tu as saisi ta grande puissance et es entré dans ton règne. Et les peuples s'étaient mis en fureur et elle est venue ta fureur, à toi. Il est venu aussi pour les morts le moment d'être jugés et celui de donner la récompense à tes serviteurs les Prophètes et aux saints et à ceux qui craignent ton nom, aux petits et aux grands, et de détruire ceux qui détruisaient la terre. » (Apoc., XI, 16-18.)

Avec le chapitre douzième nous allons assister aux péripéties diverses de la lutte de la Communauté des Justes contre Satan que symbolise un dragon.

La communauté des Justes est personnifiée par une femme qui, à deux reprises, pour échapper au Dragon, doit fuir au désert. La première fois, cette femme que saint Jean décrit enveloppée de soleil, la lune au-dessous de ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles, doit rester au désert durant 1.260 jours, exactement pendant le temps de la prédication des deux Témoins, donc, pendant tout le temps que dure la Loi. La seconde fois, elle est nourrie au désert pendant un temps,

des temps et la moitié d'un temps, c'est-à-dire durant la période fixée autrefois par Daniel, durant ces trois jours et demi ou ces trois ans et demi, symbole, d'après certains, de ce cycle messianique pendant lequel les Témoins demeurent inanimés. Dans cette hypothèse, cette femme personnifie donc la communauté des Saints envisagée dans toute sa continuité à travers les âges aussi bien sous l'Ancienne Alliance que sous la Nouvelle. Une guerre sépare ces deux périodes. Dans le ciel, cette guerre est conduite par l'archange saint Michel et ses Anges, et elle se termine par une éclatante victoire. Le Dragon et ses suppôts sont précipités sur la terre et ils n'y pourront être vaincus que par le sang de l'Agneau : « Maintenant, le salut, la puissance et l'empire sont à notre Dieu, déclare dans le ciel une voix forte, et l'autorité est à son Christ ; parce qu'il a été précipité, l'accusateur de nos Frères, celui qui les accusait en face de notre Dieu de jour et de nuit. Et eux-mêmes l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage ; et ils ont méprisé leur vie jusqu'à mourir. C'est pourquoi, réjouissez-vous, Cieux et ceux qui en habitent les tentes ; malheur à la terre et à la mer, car le Diable est descendu vers vous avec une grande fureur sachant qu'il ne lui reste que peu de temps. » (xii, 10-12.) Cette scène se réfère à l'époque dans laquelle vivait saint Jean. Les martyrs du Nouveau Testament ont vaincu par le sang de l'Agneau immolé. /

Nous voici maintenant arrivés à la dernière période de l'humanité, celle des temps messianiques, par conséquent celle de la vie de l'Eglise. C'est la période symbolisée par le séjour de la Femme au désert; c'est celle pendant laquelle le Diable, sachant qu'il ne lui reste que peu de temps pour exercer ses maléfices, attaque les hommes avec une fureur extrême. Pour arriver à ses fins, il se sert de deux bêtes : la première monte de la mer; elle a l'autorité et elle se fait adorer (allusion évidente au culte impérial, alors si en faveur); c'est la Rome païenne, c'est Babylone la courtisane! Elle a tout pouvoir d'agir durant quarante-deux mois; elle en profite pour blasphémer contre Dieu, contre son nom et son tabernacle, et contre ceux qui ont leur tente dans le ciel, pour faire la guerre aux Saints et les vaincre; pour exercer autorité sur toute tribu, et peuple, et langue, et nation, et se faire adorer de tous ceux qui habitent la terre et dont le nom n'a pas été écrit dans le livre de vie de l'Agneau égorgé (xiii, 1-8).

La seconde Bête monte de la terre; elle exerce son influence en même temps que la première; c'est une contrefaçon du vrai prophète ou de l'Agneau. Elle amène la terre et ses habitants à adorer la première Bête et, pour les séduire plus facilement, elle use de signes grands et prodigieux jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre en face des hommes. Elle les pousse à se faire des images de la Bête, à porter son empreinte sur leur main droite et sur leur front, au point que

personne ne peut acheter ou vendre s'il n'a l'empreinte, le nom de la Bête ou le chiffre de son nom. La perversion est générale, elle atteint tout le monde : les petits et les grands, les riches et les pauvres, les hommes libres et les esclaves. Le chiffre de la Bête, dont il est parlé ici, est 666. Selon la majorité des interprètes, ce chiffre est celui du César Néron écrit en lettres hébraïques (xiii, 18).

En même temps que cette vision des luttes auxquelles l'Eglise est en proie, apparaît à saint Jean le spectacle de l'Agneau debout sur le mont Sion entouré du nombre considérable et parfait des 144.000 justes qui ont été rachetés de la terre. « Ce sont ceux-là qui ne se sont pas souillés avec des femmes, car ils sont vierges ; ce sont ceux-là qui suivent l'Agneau partout où il va ; ceux-là ont été achetés et séparés des hommes comme prémices pour Dieu et pour l'Agneau. Dans leur bouche, il ne s'est pas trouvé de mensonge, ils sont irréprochables. Devant le trône de Dieu et en face des quatre animaux et des vieillards, ils chantent comme un cantique nouveau que personne ne peut apprendre (xiv, 1-5).

Nous allons maintenant assister aux jugements de Dieu contre Satan et ses suppôts. Trois anges les annoncent. Le premier dit : « Craignez Dieu et donnez-lui gloire, car elle est venue l'heure de son jugement ! Et prosternez-vous devant Celui qui a fait le ciel et la terre, et la mer et les sources des eaux. » Le second célèbre par anticipation la

chute de la Grande Babylone : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone, la Grande, qui du vin de la fureur de sa prostitution a abreuvé tous les peuples. » Le troisième annonce le sort qui attend ceux qui ont adoré la Bête et se sont prosternés devant l'image des Césars : « Si quelqu'un adore la Bête et son image et en reçoit l'empreinte sur son front et sur sa main, il boira lui aussi du vin de la fureur de Dieu qui a été versé sans mélange dans le calice de sa colère; il sera tourmenté dans le feu et le soufre en face d'anges saints et en face de l'Agneau. Et la fumée de leur supplice s'élèvera pour des siècles de siècles et ils n'auront pas de repos ni jour ni nuit ceux qui ont adoré la Bête et son image et qui ont reçu l'empreinte de son nom » (xiv, 6-11).

Le Fils de l'Homme apparaît alors pour présider, en personne, à la moisson et à la vendange du monde exécutées par ses Anges. De la terre il ne reste bientôt plus qu'une mer de verre mêlée de feu : au bord de cette mer sont seuls debout, ayant des cithares de Dieu, les vainqueurs de la Bête : Justes de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance, confondus en un commun triomphe, ils chantent le cantique de Moïse, le serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau disant : « Grandes et admirables sont tes œuvres, Seigneur, Dieu Tout-Puissant ! justes et véritables tes voies, roi des nations ! Qui pourrait ne pas te redouter, Seigneur, et qui ne glorifiera ton nom ? parce que seul tu es saint, parce que tous les peuples viendront et se prosterneront

devant Toi, parce que tes justifications ont été manifestes. » (xv, 1-4.)

Après cette vue d'ensemble, on assiste à la défaite, dans le détail, de chacune des puissances hostiles. Cette défaite est présentée dans l'ordre inverse de celui dans lequel ces puissances ont fait leur apparition. La première punie est la Grande Babylone, la mère des prostituées et des abominations de la Terre, celle avec laquelle ont fornicqué les rois de la terre et qui s'est enivrée du sang des martyrs de Jésus. Ses sept têtes symbolisent les sept collines sur lesquelles elle est assise. Le Voyant nous la dépeint enveloppée de pourpre et d'écarlate, dorée d'or, de pierres précieuses et de perles; à sa main, elle tient un calice d'or plein des impuretés de sa fornication. La chute de cette Ville qui avait royauté sur tous les rois de la terre, produit partout une impression profonde. Les termes dans lesquels est décrite la catastrophe font maintes fois songer aux passages si éloquents d'un Isaïe, d'un Jérémie, d'un Ezéchiel contre Babylone ou contre Tyr : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande, et elle est devenue un séjour de démons et une retraite pour tout esprit impur, pour tout oiseau détesté!... Sortez, mon peuple, du milieu d'elle afin que vous ne communiez point à ses péchés et que de ses plaies vous ne receviez aucune part. Car ils se sont agglomérés ses péchés jusqu'au ciel et Dieu s'est souvenu de ses injustices. Autant elle s'est glorifiée et livrée au luxe, autant donnez-lui de tourment et de deuil. Parce qu'elle dit dans son cœur : « Je suis

assise en reine et je ne suis pas une veuve, et de deuil je n'en verrai jamais, » à cause de cela, en un seul jour, viendront ses plaies : mort et deuil et famine, et elle sera consumée au feu parce qu'il est puissant le Seigneur Dieu qui l'a jugée ! » Et ils pleureront, et ils se frapperont la poitrine à son sujet, les rois de la terre qui, avec elle, ont forniqué et se sont livrés au luxe, une fois qu'ils contempleront la fumée de son embrasement regardant de loin à cause de la peur de son tourment et disant : « Malheur ! malheur ! la Ville, la Grande Ville, Babylone la puissante, parce qu'en une seule heure est venu ton jugement ! »

« Et les marchands de la terre pleurent et se lamentent à son sujet, parce que personne n'achète plus leur cargaison, cargaison d'or et d'argent, et de pierres précieuses, et de perles, et de byssus, et de pourpre, et de soie, et d'écarlate, etc., etc... Les vendeurs de tout cela qui s'étaient enrichis par elle, regardent de loin à cause de la peur de son tourment, pleurant, se lamentant et disant : « Malheur ! malheur ! la Ville, la Grande Ville qui t'étais enveloppée de byssus et de pourpre, et d'écarlate et dorée d'or, et de pierres précieuses et de perles ! En une heure, elle a été dévastée cette si grande richesse. »

« Et tout pilote et tous ceux qui naviguent de place en place, les marins et tous ceux qui travaillent la mer regardent de loin et crient en regardant la fumée de son embrasement : « Qui était pareil à la Ville, à la Grande Ville ? Et ils jettent de la poussière sur

leur tête et crient en pleurant et en se lamentant : « Malheur ! malheur ! la Ville, la grande Ville dans laquelle s'étaient enrichis tous ceux qui ont les bateaux sur la mer, à cause de l'élévation de ses prix, en une heure elle a été dévastée ! »

« Réjouis-toi à son sujet, Ciel ! et vous, les Saints, et les Apôtres, et les prophètes parce que Dieu a jugé et rendu son arrêt pour vous contre elle ! »
(xviii.)

La chute de la grande Babylone est un acte de justice, une foule nombreuse le proclame dans le ciel en disant : « Alleluia ! Le salut et la gloire et l'honneur et la puissance sont à notre Dieu, parce que ses jugements sont justes et véridiques, parce qu'il a jugé la Grande Prostituée, celle qui corrompait la terre par sa prostitution et il a réclamé de sa main le sang de ses Serviteurs ». (xix, 1-2.)

Un autre tableau récapitulatif montre le châtiment sévère infligé par Dieu aux deux Bêtes, aussi bien à Babylone la Grande et aux rois et armées qui s'étaient groupés autour d'elle pour mener la lutte contre le Christ conquérant représenté sous les traits d'un cavalier monté sur un cheval blanc, qu'à l'autre Bête figurant les Faux Prophètes et qui fit les signes prodigieux par lesquels furent égarés ceux qui reçurent l'empreinte de la Bête et se prosternèrent devant son image. Les deux Bêtes sont jetées vivantes dans un étang de feu, embrasé de soufre ; les autres hommes coupables sont mis à mort par le glaive du Cavalier conquérant et leurs chairs sont données en pâture aux oiseaux du ciel.

C'est maintenant le tour de Satan ou du Dragon ! Un Ange descend du ciel ayant la clé de l'abîme et une grande chaîne à la main. Il saisit le Dragon, c'est-à-dire, dit saint Jean, le serpent ancien qui est le diable et Satan, il l'enchaîne pour mille ans, le jette dans l'abîme et en ferme l'issue sur lui en y apposant son sceau. Alors se déroule la phase terrestre du règne de Dieu commencée avec la glorification de Jésus mort et ressuscité (xx, 1-10). Pendant que Satan est enchaîné dans l'abîme et ne peut plus égarer les nations, les âmes de ceux qui ont été frappés de la hache à cause du témoignage de Jésus et de la parole de Dieu, les âmes de tous ceux qui n'ont point adoré la Bête, ni son image et n'ont pas reçu son empreinte sur leur front et sur leur main, vivent et règnent avec le Christ jusqu'à ce que soient achevés les mille ans. C'est là la première résurrection, la seconde mort n'a plus sur eux de pouvoir ; ils sont les prêtres de Dieu et du Christ et ils siègent avec lui sur des trônes (xx, 4-6).

Quand les mille ans sont accomplis, Satan est de nouveau relâché. On assiste alors au suprême assaut livré par l'Antéchrist, assisté de Gog et de Magog (cf. Ezech., xxxviii, xxix), contre le camp des Saints et la Ville bien-aimée. Nul n'est à l'abri de leurs tentatives ; ils vont aux quatre angles de la terre. Mais le Dragon n'a été délié que pour un peu de temps (xx, 3). Un feu descend du Ciel et dévore ces êtres malfaisants : le Diable est jeté dans l'étang de feu et de soufre où il va rejoindre ses auxiliaires de la première phase de la lutte : la Grande Babylone

et le Faux Prophète. Là, ils sont tourmentés, jour et nuit, aux siècles des siècles. (xx, 7-10.)

La victoire reste donc à Dieu en dépit de ce dernier assaut et le jugement dernier peut avoir lieu.

« Et je vis un grand trône blanc et Celui qui y était assis, devant la face de qui s'enfuyaient la terre et le ciel... Et je vis les morts, les grands et les petits, se tenant debout en face du trône; et des livres furent ouverts; et un autre livre fut ouvert qui est celui de la vie; et les morts furent jugés sur les choses écrites dans le livre, d'après leurs œuvres. Et la mer donna les morts qui étaient en elle, et la mort et l'Hadès donnèrent les morts qui étaient en eux et ils furent jugés chacun d'après leurs œuvres. »

« Et la mort et l'Hadès furent jetés dans l'étang de feu, cette mort est la deuxième mort... Et si quelqu'un ne se trouva pas inscrit dans le livre de la vie, il fut jeté dans l'étang de feu. »

« Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés et la mer n'existait plus. Et la ville sainte, Jérusalem nouvelle, je la vis qui descendait du ciel d'auprès de Dieu préparée comme une fiancée qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une grande voix venue du trône qui disait : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes et il dressera sa tente avec eux, et eux ils seront ses peuples et lui il sera Dieu-avec-eux. Et il essuiera toute larme de leurs yeux et la mort n'existera plus; ni deuil, ni cri, ni peine n'existera plus... »

« Et Celui qui était assis sur le trône, dit : « Voici

que je fais nouvelles toutes choses... Moi je suis l'Alpha et l'Oméga, le Principe et la Fin. Je donnerai gratuitement à celui qui a soif de la source de l'eau de la vie. Quant aux lâches, aux infidèles, aux abominables, aux meurtriers, aux fornicateurs, aux empoisonneurs, aux idolâtres, à tous les menteurs, leur partage est dans l'étang embrasé de feu et de soufre. » (xx, 11-xxi, 8.)

La troisième partie de l'Apocalypse est très courte, c'est la vision de la Jérusalem céleste déjà entrevue par anticipation dans la scène précédente. L'un des sept Anges qui tenaient les sept coupes remplies des dernières plaies, vint trouver saint Jean et lui dit : « Arrive ! je te montrerai la fiancée, l'épouse de l'Agneau. Et il l'emmena en esprit sur une montagne grande et élevée, et il lui montra la Ville Sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, parée de la gloire de Dieu. Par son éclat, par ses murailles et ses douze portes, par ses dimensions harmonieuses, par les matériaux précieux employés à sa construction, par Dieu et l'Agneau qui en sont eux-mêmes et le temple et le luminaire (xxi, 11-23), cette cité est tout à la fois le symbole et le lieu des biens spirituels promis dans les lettres des chapitres II et III et dans les autres parties de l'Apocalypse. Cité de Dieu, elle s'oppose à la Babylone cité du diable. Elle est identique au sanctuaire céleste (vii, 15 ; xi, 19 ; xvi, 5, 17), au temple du chapitre xi, à la femme du chapitre xii, type de la communauté des Justes de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance, à la montagne de Sion du chapitre xiv sur laquelle siègent

l'Agneau et ses vierges, enfin, à la cité bien-aimée du chapitre xx. Seulement, dans cette dernière partie de l'Apocalypse, elle n'est envisagée que dans sa joie triomphante commencée ici-bas dans la lutte et l'adversité pour s'épanouir pleinement dans l'éternité (xxi, 9-22).

Les nations marcheront à sa lumière et les rois de la terre la combleront de leur magnificence. Ses portes ne seront jamais fermées, car elle ne connaîtra point la nuit. Rien d'impur n'entrera en elle. Seuls y auront accès ceux qui auront été inscrits dans le livre de vie de l'Agneau.

L'Apôtre saint Jean termine sa prophétie par une triple attestation qui authentique son œuvre (xxii, 6-9). Les paroles qu'il a rapportées, il les a vraiment entendues ; les visions qu'il a décrites, il les a réellement eues. L'accomplissement de ces oracles et de ces fléaux est imminent. Une partie d'entre eux est même en voie d'accomplissement. La lutte est engagée entre Babylone la Grande et le camp des Saints ; les Eglises d'Asie sont en pleine persécution mais la perspective riante dans laquelle apparaissent déjà ceux qui ont été décapités et qui ont rendu à Jésus le témoignage du sang, doit leur donner à toutes courage et confiance. Elles ne sont pas laissées à elles seules dans les combats qu'elles livrent ; du haut du ciel, le Christ les contemple ; c'est lui qui règle et dirige la lutte de ses serviteurs. Sous son regard, ils doivent combattre sans forfanterie, sans doute, mais aussi sans appréhension. Ils vaincront certainement !

Et pour que nul ne se permette d'emprunter à l'Apocalyptique contemporaine des rêveries plus ou moins grotesques pour compléter sa révélation, pour que personne, dans les Églises, n'ose en retrancher une ligne difficile à saisir ou ne plaisant pas pour tel ou tel motif, saint Jean menace des plus grands maux ceux qui pourraient avoir la témérité d'oser falsifier son œuvre : « J'atteste, moi, à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre : Si quelqu'un y ajoute, Dieu ajoutera sur lui les plaies qui ont été décrites dans ce livre; et si quelqu'un retranche aux paroles du livre de cette prophétie, Dieu lui retranchera sa part de l'arbre de la vie et de la Ville sainte qui ont été décrits dans ce livre. » (xxii, 18, 19.)

III

Le genre littéraire dans lequel saint Jean a coulé son message et décrit ses visions, était alors très à la mode. Le livre d'Hénoch, celui des Jubilés, le Testament des douze Patriarches à l'époque des Machabées, les Psaumes de Salomon sous Pompée, le livre des Secrets d'Hénoch, l'Assomption de Moïse, le troisième livre Sybillin aux environs de l'ère chrétienne avaient eu, dans les milieux juifs, beaucoup de succès. Par leur facture littéraire, par le thème qui y était traité d'ordinaire, ces productions étaient aussi de nature à retenir l'attention des chrétiens venus du paganisme. L'humanité

sera toujours la même; alors, comme maintenant, elle voulait connaître l'avenir! Elle le désirait d'autant plus que la vie se faisait pour elle plus dure, que la patrie courait plus de dangers ou que la foi était plus menacée et, comme ces ouvrages avaient la prétention de le lui révéler sous une forme allégorique et mystérieuse, elle leur ménageait toujours le meilleur accueil; elle croyait y retrouver la description de ses anxiétés, la peinture de ses invincibles espérances et elle y cherchait, dans l'oubli du présent, réconfort et consolation. En se pliant à ce besoin de l'âme humaine, l'apôtre saint Jean rédigea son message, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, en une forme littéraire qui était donc de nature à lui assurer une plus large diffusion. Par là, il devint l'éducateur et le consolateur des chrétiens de son temps. Mais comme il était également un prophète, le dernier en date sans doute d'une longue série, mais le plus grand de tous incontestablement, il fut aussi, par son livre, le révélateur de l'avenir, le chantre incomparable des triomphes futurs du Christ et de son Eglise.

La connaissance des lois du genre apocalyptique permet donc dans une certaine mesure et de mieux approfondir et d'interpréter avec plus d'exactitude son écrit. Ce serait toutefois une grave erreur et une profonde injustice de confondre, fût-ce un instant, l'œuvre de saint Jean avec les autres productions similaires d'origine juive ou chrétienne. L'Apocalypse diffère d'elles plus encore qu'elle ne leur ressemble et si, pour certaines images ou cer-

taines expressions, le Voyant de Patmos s'est conformé à la tradition apocalyptique orale ou écrite, il faut bien reconnaître d'abord, qu'il a fait une œuvre originale et personnelle et qu'il s'est inspiré beaucoup plus de l'Ancien Testament, principalement des Prophètes. A Isaïe, à Jérémie, à Ezéchiel, surtout à Daniel et à Zacharie, il doit beaucoup, tant pour l'idée fondamentale de son œuvre que pour un grand nombre de ses symboles.

De plus, saint Jean n'a pas écrit pour satisfaire une vaine curiosité. Comme ses glorieux et illustres ancêtres, les Prophètes, il a poursuivi un but pratique et immédiat. Constamment, il a eu devant les yeux ses lecteurs. Qu'il les prenne directement à partie comme dans les lettres des chapitres II et III pour les encourager ou les réprimander ou qu'il leur parle du siècle futur, c'est toujours pour les reconforter, pour les exciter à mener le bon combat sous toutes ses formes et aussi les rendre meilleurs, qu'il s'adresse à eux. Et comme son livre vise avant tout les vrais Fidèles qui y reçoivent maintes fois l'assurance de magnifiques récompenses, on n'a pas lieu d'être surpris si au lieu de jeter dans la terreur et de plonger dans le pessimisme, il a pu inspirer à tout chrétien fervent l'optimisme le plus confiant et le plus bel enthousiasme. Par tous ces traits le livre de saint Jean, même considéré comme une Apocalypse, est un écrit tout à fait à part. Enfin si, à ces traits on ajoute tout ce que cet ouvrage a de vivant, de personnel, de spontané, on doit conclure que bien que,

conçu et rédigé en la forme apocalyptique, il a plus de traits de ressemblance, par son but et son esprit, avec les oracles des Prophètes de l'Ancien Testament qu'avec les rêveries des apocalypses juives ou chrétiennes. L'exilé de Patmos est un Prophète dans toute la force du terme, mais, comme l'a si excellemment dit le P. Allo, c'est un prophète qui surpasse tous ses devanciers parce que connaissant l'Evangile à fond et couronnant toute leur œuvre, il peut porter son regard d'aigle jusque dans les derniers mystères accessibles à l'homme¹.

L'Apôtre saint Jean jouissait dans toute l'Asie d'une telle notoriété, d'une autorité si incontestée qu'il lui a suffi pour être connu, sans aucun danger de confusion, de se désigner par son nom de Jean. A ce nom propre, il n'a pas eu besoin d'adjoindre un qualificatif de fonction, tel que celui d'apôtre ou de presbytre, pour donner plus de crédit à sa parole et pour justifier sa prétention de parler aux églises avec une telle indépendance et parfois une telle sévérité. Il savait qu'il serait écouté sans être discuté, que pour que son livre soit lu il lui suffisait d'en donner l'ordre (1, 3); il n'ignorait pas qu'il était tellement au-dessus de ceux auxquels il s'adressait par le ministère qui lui avait été confié, qu'il pouvait menacer des pires châtimens celui qui aurait l'audace de vouloir reviser, épurer ou compléter son écrit (xxii, 18, 19). Aux églises, il parle comme ayant autorité sur elles toutes et sur

1. *L'Apocalypse*, p. xxvi.

chacune d'elles en particulier, tout comme faisait saint Paul quelque trente ans auparavant, sans avoir la charge d'aucune église déterminée.

Tout, d'ailleurs, dans son livre : vocabulaire, style, grammaire, images littéraires employées, montrait en lui le Juif pénétré de l'Ancien Testament et au courant des traditions et des symboles apocalyptiques qui avaient cours parmi ses coreligionnaires. Seulement, on sentait bien que ce Juif avait quitté la Palestine depuis de nombreuses années. Les nécessités de l'apostolat l'avaient amené dans le monde grec ; il s'y était intéressé à l'histoire locale, aux gloires terrestres des villes où étaient établies ses principales églises, et, à l'occasion, il ne dédaignait pas de mettre en parallèle les prétentions orgueilleuses et matérielles de ces opulentes cités et leur indigence surnaturelle. Enfin, à travers toute l'Apocalypse et en dépit des souffrances et de l'âge avancé de celui qui l'avait écrite, on retrouvait partout cette âme ardente, ce tempérament bouillant qui avait fait donner au Disciple que Jésus aimait le surnom de Fils du tonnerre.

Aussi n'y a-t-il pas lieu d'être surpris que toutes les Eglises d'Asie, sans aucune exception, aient accepté avec grande reconnaissance ce message et qu'elles l'aient lu avidement. De cette acceptation absolument unanime on a la preuve dans ce fait, qu'aussi loin qu'il nous soit possible de remonter, on trouve l'Apocalypse connue et utilisée par les Pères et les plus anciens Ecrivains ecclésiastiques :

par le Pasteur d'Hermas (140-155), par Denys de Corinthe (166-175), par Papias vers 150. Entre 155-200, elle est inscrite au Canon de Muratori; vers 177-178, elle est citée à deux reprises (Apoc., xiv, 4 et xxii, 11) dans la lettre des églises de Lyon et de Vienne et elle l'est avec le titre de *γραφή*, terme qui, on le sait, était alors consacré pour désigner les seuls écrits inspirés. Pouvait-il en être autrement, d'ailleurs, dès lors qu'on avait la certitude que cet écrit émanait du dernier des Apôtres?

Cet Apôtre, les plus anciens auteurs l'ont nommé et ils l'ont toujours identifié avec le Fils de Zébédée, avec ce Disciple bien-aimé qui reposa sa tête sur la poitrine du Divin Maître. Moins de quarante ans après l'époque la plus tardive à laquelle ait pu être rédigée l'Apocalypse, saint Justin¹ déclarait qu'elle était l'œuvre de l'un des Apôtres du nom de Jean et, après lui, Apollonius, saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène, saint Hippolyte, saint Cyprien faisaient écho à sa voix.

Il nous faut arriver aux premières années du troisième siècle pour percevoir dans ce concert jusque-là unanime une note discordante. Un prêtre de Rome, Caius, un évêque d'Alexandrie, Denys, émettent alors quelques doutes.

Le premier attribue², l'Apocalypse à Cérinthe contre lequel, au dire d'Eusèbe, saint Jean aurait

1. *Dialogue avec Tryphon*, 81; *P. G.*, VI, 668-669.

2. *H. E.*, III, 28, 2; *P. G.*, XX, 273-276.

lutté à Ephèse ; mais, même alors et tout en s'écartant de la tradition reçue jusque-là, il témoigne en faveur de l'authenticité de l'Apocalypse quand il écrit : « Mais Cérinthe, au moyen de révélations *censées écrites par un grand apôtre*, nous présente mensongèrement des récits de merveilles que des anges lui auraient montrées. » Ainsi Caïus, voulant refuser à saint Jean la paternité de l'Apocalypse, ne l'attribue ni à Jean Marc, ni à un certain Jean le Presbytre, comme s'il y avait eu erreur dans le passé sur la véritable identité de ce Jean. Pour lui, le seul Jean auquel tous ses prédécesseurs ont attribué l'Apocalypse, est bien Jean l'Apôtre, et, voulant lui en refuser la composition, il met en avant le nom de Cérinthe et pas celui d'un autre Jean.

Le second, vers le milieu du III^e siècle (Denys fut évêque d'Alexandrie de 248-264), sans faire appel à aucun document ou témoignage historique antérieur et parlant en pur critique, émet le premier l'hypothèse que le quatrième Évangile et l'Apocalypse ne seraient pas du même auteur et que le Jean rédacteur de l'Apocalypse serait un autre que le Jean, fils de Zébédée, disciple bien-aimé. Voici les principaux passages de son argumentation : « Pour moi, je n'aurai pas l'audace de rejeter ce livre (l'Apocalypse), un grand nombre de frères l'ayant en faveur. Je trouve bien que la pensée dépasse en lui ma force de conception mais je conjecture qu'il y a en chaque passage un sens caché et très admirable... A la fin de toute

la prophétie, le Prophète proclame bienheureux ceux qui gardent les paroles de la prophétie de ce livre ainsi que moi, Jean, qui vois et entends ces choses (Apoc., xii, 7, 8). Que Jean soit donc son nom et que cet écrit soit de Jean, je n'y contredis pas et j'accorde qu'il est d'un homme saint et inspiré de Dieu. Cependant, je ne serais pas facilement de l'avis que celui-ci est l'Apôtre, le fils de Zébédée, le frère de Jacques, qui est l'auteur de l'évangile intitulé *Evangile de Jean* et de l'Épître catholique. Je conjecture, en effet, d'après le caractère de l'un et de l'autre, l'aspect des discours et ce qu'on appelle la conduite du livre, que l'auteur n'est pas le même... Que ce soit donc Jean qui ait écrit cela, il faut le croire sur parole, mais quel est ce Jean ? On ne sait pas... Je sais que les homonymes de l'Apôtre Jean sont nombreux... Il y a bien aussi un autre Jean dans les Actes des Apôtres qui est surnommé Marc... Est-ce lui qui a composé l'Apocalypse ? Il n'y paraît pas, car il n'est pas écrit qu'il eut passé avec eux (c'est-à-dire avec Paul et Barnabé) en Asie... Je pense que l'auteur du livre en question est quelqu'un de ceux qui étaient en Asie : on dit, en effet, qu'à Ephèse il y avait deux tombeaux et que l'un et l'autre étaient de Jean¹. »

Jean l'Apôtre est donc écarté par l'évêque d'Alexandrie comme auteur de l'Apocalypse uniquement pour des motifs de critique interne ? Denys

1. Dans Eusèbe, *H.E.*, VII, 25 (traduct. Grapin); *P. G.*, XX, 697-704.

n'ignore pas que quelques-uns de ceux qui l'ont précédé, il fait allusion aux Aloges, ont entièrement rejeté et récusé l'Apocalypse comme, d'ailleurs, tous les autres écrits johanniques. Il se garde bien, quant à lui, d'aller aussi loin. Trop de ses Frères ont en faveur l'Apocalypse pour qu'il lui soit possible de la rejeter, il se contente de l'attribuer à un autre Jean. Mais pour justifier cette attribution, il ne s'autorise nullement de Caius ou des Aloges, pas plus qu'il ne s'autorise de quelque témoin des âges antérieurs ; il invoque seulement les différences de pensée, les diversités d'expressions, etc., pour conjecturer que l'auteur de l'Apocalypse et celui du quatrième Evangile ne sont pas un seul et même personnage. Quand il lui faut choisir parmi les homonymes nombreux de Jean, il écarte résolument Jean Marc et il ne songe à un autre Jean d'Ephèse que sur un « on-dit » d'après deux tombeaux qui existeraient dans cette localité et qui l'un et l'autre seraient de Jean. Enfin, dans la nécessité où il se croit de choisir parmi les homonymes de Jean pour trouver un auteur auquel puisse être attribué l'Apocalypse, il ne songe pas un instant à ce fameux Jean le Presbytre dont déjà nous avons parlé, il ne le mentionne même pas. Ou plutôt, je me trompe, il connaît un Jean le Presbytre, mais ce Jean le Presbytre n'est pas distinct pour lui de l'Apôtre saint Jean, c'est l'auteur des petites épîtres catholiques.

Ce n'est qu'avec Eusèbe de Césarée (265-339, 340) que l'on voit, pour la première fois, Jean

le Presbytre figurer parmi ceux qui étaient susceptibles de revendiquer la paternité de l'Apocalypse si l'on refusait de l'attribuer à Jean l'Apôtre. « Il est indispensable, dit-il, de faire attention à ceci (c'est-à-dire à l'existence de Jean l'Apôtre et de Jean le Presbytre), car si l'on refuse de l'admettre du premier, il serait vraisemblable que ce soit le second qui ait contemplé la révélation attribuée à Jean¹. » Même alors, Eusèbe de Césarée ne nie pas formellement l'authenticité de l'Apocalypse. Il laisse la possibilité dans son canon de la ranger soit parmi les Homologoumènes (écrits incontestés), soit parmi les Apocryphes² avec les Actes de Paul et l'Apocalypse de Pierre, ouvrages pseudonymes. C'est donc que, de son temps, on se partageait en deux camps au sujet de l'Apocalypse : ou on l'acceptait ou on la rejetait. Eusèbe lui-même ne voulut pas prendre parti, il se contenta de lancer une hypothèse : Si l'Apocalypse n'est pas de Jean l'Apôtre, ne serait-elle pas de Jean le Presbytre ?

Son hypothèse eut, durant quelque temps, un plein succès. Elle parut confirmée par la façon dont se qualifiait, au début de chacune de ses lettres, l'auteur des petites épîtres (II et III Joannis) et, bientôt, l'on considéra l'Apocalypse et ces petites épîtres comme le bagage littéraire de Jean le Presbytre. On devine aisément avec quelle ardeur embrassèrent cette opinion tous ceux que choquaient certains messages apocalyptiques trop obscurs ou mal com-

1. *H. E.*, III, 39, n° 6; *P. G.*, XX, 297.

2. *H. E.*, III, 25, nos 2, 4; *P. G.*, XX, 268, 269.

pris. Toute difficulté se trouvait aplanie dès lors que ce livre, sur lequel s'était appuyée l'hérésie millénariste, n'émanait pas d'un Apôtre mais seulement d'un obscur Presbytre !

Ces controverses, qui ne firent leur apparition qu'avec le III^e siècle, eurent naturellement leur influence sur la formation du canon néo-testamentaire dans les différentes églises orientales. Pourtant, saint Jérôme était insuffisamment informé quand il écrivait dans sa lettre 129¹ que les églises des Grecs ne recevaient pas l'Apocalypse. Le rejet de l'Apocalypse était loin d'être aussi général, en Orient, qu'il le donnait à entendre. Malgré l'influence qu'avait dû y exercer son évêque, saint Denys, l'Eglise d'Alexandrie la tenait pour inspirée et canonique. Saint Athanase, saint Cyrille d'Alexandrie, Didyme l'Aveugle sont là pour l'attester. L'évêque de Salamine, saint Epiphane (315-413), les Cappadociens : saint Basile et saint Grégoire de Nysse, la considéraient aussi comme une Ecriture. En dépit de son absence de la version syriaque et du canon de l'Eglise syrienne, saint Ephrem la citait comme une œuvre de Jean le Théologien ou de Jean l'Apôtre. Il n'y avait guère que les canons antiochien et syrien pour lui demeurer obstinément fermés, et certains Pères, comme saint Cyrille de Jérusalem et saint Grégoire de Nazianze, pour préférer ne pas la faire figurer dans leur liste des vraies Ecritures. A son sujet, l'Orient se trouvait donc partagé comme l'avait mon

1. *P. L.*, XXII, 1103.

tré Eusèbe et il n'était pas unanimement hostile. C'est pourquoi sous l'influence de l'Eglise latine, d'une part, et grâce aux Eglises qui lui étaient restées fidèles, d'autre part, l'Apocalypse parvint à surmonter les obstacles que, pour des raisons de critique interne et d'ordre doctrinal, elle avait tardivement rencontrés. Bientôt tout l'Orient se rangea à l'avis de l'Eglise universelle qui était celui de la plus ancienne et de la plus authentique tradition, et l'attribution de l'Apocalypse à l'Apôtre saint Jean, reconnue dès les premiers temps qui avaient suivi son apparition, ne fut plus mise en doute chez les Catholiques.

CHAPITRE VII

LE TÉMOIN DE JÉSUS ET L'ÉVANGÉLISTE DU VERBE.

Quand saint Jean revint à Ephèse, l'auréole du martyr avait accru encore, si possible, son prestige ; le calice de Jésus lui avait été présenté et il l'avait bu ! Les Eglises d'Asie qu'il avait si énergiquement et si amoureusement soutenues de Patmos, durant l'épreuve sanglante qu'elles venaient de subir, l'accueillirent avec empressement à son retour, et le travail d'affermissement et d'expansion de la foi reprit dans le calme sous sa direction. Son âge avancé ne lui permettait plus guère de rayonner autour d'Ephèse ; d'ordinaire, il séjournait dans cette Eglise et des disciples fidèles se pressaient assidûment autour de lui pour recueillir ses moindres paroles. On aimait à entendre de sa bouche le récit des faits dont il avait été le témoin et qui n'avaient pas encore été consignés par écrit ; on écoutait avidement, pour se les transmettre, les moindres paroles qui étaient tombées des lèvres du Divin Maître. Seulement, ce n'était pas sans une certaine angoisse que l'on voyait chez saint Jean les années s'ajouter aux années et que l'on entrevoyait le jour, hélas ! vraisemblablement prochain où il

quitterait cette terre pour aller retrouver Celui qu'il aimait tant ! Qu'advierait-il de tous ces souvenirs transmis oralement par lui, fût-ce à des disciples particulièrement fidèles et fervents, le jour où il disparaîtrait ? Ne serait-il pas à craindre que la mémoire ne s'en effaçât rapidement ou, ce qui serait pire encore, ne serait-il pas à redouter que l'hérésie s'en emparât, pour tenter d'abuser de la crédulité des foules, corrompre la foi ou égarer la piété, en faisant circuler mensongèrement sous le nom de saint Jean des récits ou des discours plus ou moins frelatés ? Pour éviter ce danger ne valait-il pas mieux que l'Apôtre lui-même donnât de son vivant, lui le dernier témoin de Jésus sur cette terre, leur forme définitive à tous ses souvenirs personnels en les rédigeant lui-même ? C'est de ce désir fort légitime, inspiré par une prudence éclairée, que naquit le quatrième Evangile.

Les divers éléments de la Tradition ecclésiastique qui nous permettent cette affirmation, en particulier, le Canon de Muratori, contiennent parfois des renseignements légendaires qu'il convient de rejeter. Les Apôtres étaient morts, certains même depuis longtemps, à la fin du premier siècle, et saint André ne pouvait intervenir dans la rédaction d'un évangile aussi tardif ; mais, si l'on néglige ces détails, au fond secondaires, pour ne retenir que la substance des faits, on remarque aussitôt que toute la tradition est unanime, qu'elle s'exprime par la voix de Clément d'Alexandrie, du Canon de Muratori ou par celle d'Eusèbe, de saint Jérôme, de Victorin, de

Théodore de Mopsueste, etc., etc., pour affirmer que la composition du quatrième Evangile a été entreprise par saint Jean sur le désir qui lui en fut nettement exprimé par les fidèles, les prêtres et les évêques d'Asie.

I

Le moment ne pouvait être mieux choisi pour rédiger un semblable écrit. La paix qui succédait à la tourmente, la piété et la foi que la persécution avaient grandies, la crainte où l'on était de voir disparaître à tout instant un Vieillard si vénéré et tant aimé, formaient une atmosphère des plus favorables pour préparer à cet ouvrage qui, par bien des côtés, ressemblerait à une sorte de testament, le meilleur accueil. En cette fin du premier siècle, la catéchèse apostolique, fixée après avoir été prêchée, comme le serait bientôt celle de saint Jean, dans les récits de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, était alors connue partout; à côté des trois premiers Evangiles circulaient dans la plupart des Eglises, pour instruire les fidèles et réchauffer leur zèle, les lettres apostoliques de saint Paul, celles de saint Pierre, de saint Jacques, de saint Jude et, depuis quelque temps, en Asie, le message apocalyptique dans lequel le Voyant de Patmos avait interprété les faits du présent et ceux de l'avenir à la lumière de la foi. Seulement, en raison de certaines lacunes et du plan qu'ils avaient généralement adopté pour la reconstitution complète du ministère de

Notre-Seigneur, les Evangiles synoptiques n'étaient pas sans présenter par endroits quelques inconvénients. Ils passaient sous silence les divers séjours de Jésus à Jérusalem et ils racontaient de telle façon sa vie publique qu'un examen superficiel pouvait laisser supposer qu'elle n'avait duré qu'une seule année. A la longue, on pouvait s'y tromper, et il n'était pas sans utilité qu'un familier du Maître notât ses voyages de Galilée en Judée et ses séjours à Jérusalem afin de compléter, en certains cas, les Synoptiques et de fournir des points de repère qui permettent de mieux les comprendre.

Or, de tous les Apôtres, saint Jean était avec saint Pierre le mieux qualifié pour accomplir cette tâche. Il avait été le disciple de Jésus dès la première heure; il avait vécu dans sa plus stricte intimité; il avait partagé avec son frère Jacques et le Prince des Apôtres l'insigne faveur d'être le témoin de scènes auxquelles tous n'avaient pas participé comme : la transfiguration, la résurrection de la fille de Jaïre, l'agonie au jardin de Gethsémani. Après l'ascension, il avait séjourné longtemps à Jérusalem, vivant dans la familiarité de Marie, la mère de Jésus, dans celle des autres pieuses femmes et de quelques disciples, comme Nicodème. A force de rappeler ses souvenirs et de les évoquer, le recul des temps, loin de les atténuer, n'avait fait que les raviver. On s'en aperçoit d'ailleurs, à chaque page du quatrième Evangile. Les moindres détails chronologiques ou topographiques y sont notés avec la plus scrupuleuse exactitude (Jean 1, 28, 39, 43;

II, 1, 6; III, 23; IV, 5, 6, 9, 15, 18, 20, 25; V, 2, 3-5; VI, 1, 19, etc., etc.). Celui qui écrit connaît admirablement, pour l'avoir souvent parcourue, toute la Palestine; en géographie, il est même parfois plus précis que ne le sont les autres Évangélistes. Ainsi, lors de la multiplication des pains et des autres épisodes qui suivent ce miracle, quand Jésus marche sur les eaux, il n'use pas de cette phrase vague « la barque étant au milieu de la mer », il dit « quand ils eurent ramé environ 25 à 30 stades » (VI, 19); il distingue avec soin Cana de Galilée et Cana d'Aser, indique qu'il faut descendre pour aller de Cana à Capharnaüm (V, 47), etc. Dans la rencontre avec la Samaritaine, il situe le puits à côté de Sichar, à l'entrée de la fertile vallée de Sichem, au pied du mont Garizim. Sa description géographique est si exacte que Renan déclarait dans sa *Vie de Jésus* que seul un Juif de Palestine qui avait passé souvent par là, à l'entrée de la vallée, avait pu écrire ainsi¹.

De Jérusalem détruite et de ses environs bouleversés au moment où il écrivait, il parle en homme averti qu'on ne saurait prendre en défaut (V, 2; XVIII, 1). Seul, il mentionne le torrent du Cédron qui sépare Jérusalem du mont des Oliviers (XVIII, 1); au Temple, il voit, comme s'ils existaient encore, le Portique de Salomon (X, 23), le lieu où se trouvait le trésor (VIII, 20); dans la Ville, il situe la piscine de Béthesda près de la porte des troupeaux (V, 2), celle de Siloé (IX, 7), le pré-

1. *Vie de Jésus*, p. 493.

toire du Procureur et, notamment, le pavé de mosaïque sur lequel s'élevait son tribunal (xix, 13), enfin, aux abords de la cité, le Golgotha (xix, 20).

La façon dont il parle des personnages et des faits n'est pas moins digne de remarque. A cette époque, ne l'oublions pas, la société juive et ses institutions religieuses et civiles avaient sombré depuis plus d'un quart de siècle dans la catastrophe de 70, et, pourtant, cette société, il la fait évoluer sous nos yeux avec un naturel et une exactitude qui décèlent partout le témoin oculaire. Comment, autrement, aurait-il pu indiquer avec un soin aussi minutieux les divers agissements et les responsabilités respectives des Pharisiens et des Sadducéens (i, 29, 35, 39, 43, 51; ii, 1; iii, 22, 26; iv, 6; vii, 45-52; xi, 47-53), dépeindre aussi vivement l'attente messianique en Galilée, en Judée ou même en Samarie (i, 20, 41, 46, 49; iv, 29; vi, 14, 29) et rapporter avec leur allure absolument primesautière les questions que la foule anxieuse se posait du point de vue messianique au sujet de Jésus (v, 39, 45; vii, 40-43; x, 24)? Comment aurait-il pu, sans faire la moindre erreur, retracer les coutumes juives et faire écho à toutes les traditions; parler du culte au temple et des fêtes qui s'y célébraient comme si le sanctuaire était toujours debout (ii, 13; vi, 14; vii, 2, 27; x, 22; xviii, 28; xix, 36), faire allusion aux scrupules des Juifs concernant la pureté (xviii, 28), le sabbat (v, 10; vii, 21-23; ix, 14), à leur attitude vis-à-vis des autres peuples, spécialement vis-à-vis des Sa-

maritains (iv, 27), à leur profonde estime d'eux-mêmes (viii, 33; ix, 28)? Comment aurait-il pu décrire avec des nuances aussi délicates et aussi variées les sentiments de la populace à l'égard de Jésus (vii, 11-13, 25-27, 31; 40-44), son enthousiasme lors de l'entrée à Jérusalem (xii, 12-19), les préoccupations que causait au Grand Conseil le prophète de Galilée (xi, 56, 57)? Pour raconter avec cette vie qui les anime, avec ce coloris qui en fait le charme et le naturel, certaines scènes de la vie de Notre-Seigneur comme la guérison du Paralytique (v, 10-16) et de l'aveugle-né (ix), la résurrection de Lazare (xi, 1-44), l'onction de Béthanie (xii, 1-11), il faut vraiment que saint Jean ait assisté personnellement à ces scènes, qu'il ait vu de ses yeux, entendu de ses oreilles et ait suivi les moindres péripéties de l'action avec cette attention qu'éveillait une familiarité déjà longue et une tendre affection. De tous nos Evangélistes, c'est bien lui sans contredit qui fait revivre le mieux avec saint Marc le ministère public du Christ et même, à ce point de vue, son récit est encore supérieur à celui de saint Marc par l'abondance et la multiplicité des détails qui trahissent à chaque instant le témoin immédiat. Pour s'en rendre compte, il suffira de parcourir quelques-uns des passages suivants : ii, 10, 18, 20; iv, 39, 42; vi, 7, 28, 30, 31, 42, 52; vii, 3-5, 11-13, 15, 20, 25-27, 31, 35-36, 40-44, 52; viii, 3-6; x, 19-21, 24; xii, 19, 45-54, etc., etc. On verra combien saint Jean excelle à émailler ses récits de traits pris

sur le vif, d'indications précises, *de réflexions typiques*, de remarques personnelles (II, 17; VIII, 9).

Sa narration est toujours pleine de mouvement; ses personnages sont naturels. Chez eux, rien de guindé, de convenu ou de solennel. Ils se présentent à nous tels que saint Jean les a vus agir ou parler et par leur réalisme, ils nous sont un sûr garant de la valeur historique du quatrième Evangile. Des scènes, comme l'onction de Béthanie, la guérison de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare ne sont pas des histoires qu'on imagine de toutes pièces avec une telle précision et un naturel aussi parfait, et ce que l'on dit de ces trois faits, il faut le redire de tous ceux qui sont rapportés dans le quatrième Evangile : qu'il s'agisse de saint Jean-Baptiste, de ses disciples et de son activité à Béthanie, Enos, Salim, ou de l'attitude des Frères de Jésus, ou de Nicodème qui vient à Jésus de nuit par peur des Juifs, ou des belles protestations de bravoure et de dévouement à Jésus de Thomas avant la résurrection de Lazare, etc., etc. Non encore une fois, ce n'est pas ainsi qu'on invente¹. Jamais un Juif de la Dispersion et, à plus forte raison, jamais un Grec d'Asie n'aurait été capable de retracer, avec cette fidélité nullement prise en défaut, une époque déjà lointaine, des institutions évanouies, un mouvement religieux unique dans son origine et surgissant et se développant à l'en-

1. La résurrection de Lazare est précisément l'une des pages de l'Evangile à propos de laquelle J.-J. Rousseau disait : « Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente! »

contre de toutes les opinions alors reçues dans le milieu où il prit naissance. Jamais il n'aurait pu, si ses personnages avaient été, comme le voudraient certains, des créations allégoriques, les faire évoluer sous nos yeux avec ce naturel et cette vie qui trahissent, à ne pas s'y méprendre, la plus incontestable réalité ¹.

L'apôtre saint Jean se montre donc partout à travers son Evangile un témoin fidèle et particulièrement informé de tout ce que fit Jésus. Sa situation lui permit même de faire ce que nul autre que lui n'aurait pu tenter sans jeter aussitôt la suspicion

1. Cette belle page d'Albert Réville, écrite pourtant en 1866 dans la *Revue des Deux-Mondes*, est encore d'actualité : « Pharisiens rigoristes qui vous lavez les mains avec tant d'onction, scribes pédants, prêtres doucereux, et hautains, sadducéens sceptiques et moqueurs, démoniaques furieux ne pouvant résister à l'ascendant du saint de Dieu, péagers convertis, pauvres pécheresses trop heureuses d'arroser de vos larmes les pieds de votre saint Ami... Femme de Béthanie au vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante... et toi, Madeleine à peine délivrée des sept démons qui te possédaient; toi, la dernière près de la croix, la première au tombeau de ton Libérateur! Vous tous, êtres charmants ou sombres, vous *toutes* figures touchantes ou terribles, venez donc dire à nos rêveurs modernes que vous avez vécu, que vous aviez de la chair sur vos os et du sang dans vos veines, qu'il n'est pas de puissance plastique au monde capable de forger arbitrairement des créatures aussi palpablement réelles que vous! Est-ce donc que la terre n'était habitée autrefois que par des ombres qu'on a voulu vous réduire à l'état d'êtres fantastiques, éclos, on ne sait comment, dans la vision de la première Eglise? Et comment donc fût-elle née cette Eglise elle-même si vous ne l'aviez fondée, vous, par vos haines, vous, par vos amours? » (*La question des Evangiles devant la critique moderne*, 1^{er} juin 1866, p. 640.)

sur son œuvre : de rédiger un récit évangélique très disparate par certains endroits de ceux qui étaient alors en circulation. Écrivant, en effet, après saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, il n'a pas voulu redire ce qu'ils avaient déjà raconté. Ainsi, pour ne citer que des faits particulièrement saillants, il n'a pas parlé de l'élection des Douze, de la résurrection de la fille de Jaïre, de la transfiguration, de l'Agonie bien que de ces trois faits il ait été pourtant, avec Pierre et Jean, le seul témoin parmi les membres du Collège apostolique. Il n'a rien dit non plus de la confession de Pierre à Césarée, de l'application que se fit Jésus à lui-même du signe de Jonas et il a passé sous silence les paroles prononcées par le Père éternel à l'adresse de son Fils soit au baptême, soit sur le Thabor. Maintes fois, au cours de son récit, il lui est arrivé de supposer connus de ses lecteurs les évangiles de ses prédécesseurs. Quand il a raconté la mission de saint Jean-Baptiste, il s'est contenté de faire allusion à la descente du Saint-Esprit sur Jésus au jour du baptême signalée par saint Marc et saint Luc¹ et aussi à l'incarcération du Précurseur dont saint Matthieu et saint Marc ont décrit le trépas avec force détails. Ainsi encore, il a supposé connues les sœurs de Lazare et il a parlé des Douze bien qu'il n'eût jamais mentionné leur élection. Visant, avant tout, à compléter les Synoptiques, il s'est étendu surtout sur le ministère hiérosolymitain et il a laissé presque complètement

de côté le ministère galiléen. D'ailleurs, même alors, il était bien assuré que beaucoup de faits resteraient dans l'ombre, que beaucoup de paroles tomberaient dans l'oubli. Il a pris soin de nous en avertir lui-même :

« Le monde entier, dit-il, avec une pointe d'exagération bien orientale, ne pourrait pas contenir tous les livres qu'il faudrait écrire si l'on voulait rapporter en détail tout ce que Jésus a fait. » (xxi, 25.)

L'œuvre de saint Jean pour compléter les Synoptiques s'affirme donc d'abord par le cadre chronologique qui circonscrit son récit. On n'a pas, en le lisant, l'impression que le ministère du Christ ne s'est étendu que sur une année. Les incidents qu'il relate, les fêtes diverses auxquelles, à Jérusalem, il fait assister Jésus exigent, pour la vie publique, une durée d'au moins deux ans et demi et, plus probablement, de trois ans et demi. Elle s'affirme plus encore par la relation qu'il fait des divers séjours du Christ à Jérusalem ; il comble ainsi une lacune considérable qu'avaient laissée ses devanciers. Sans lui, nous ne connaîtrions des faits et gestes de Jésus dans la Ville Sainte que ceux qui s'y sont déroulés durant les derniers jours qui précédèrent immédiatement la passion. Grâce à lui, au contraire, nous savons ce que fit Jésus à la fête de la Pâque de la première année (i, 13-25) ; nous connaissons son entrevue avec Nicodème (iii) et avec la Samaritaine (iv), l'opposition qu'il rencontra à la seconde Pâque (v), opposition notablement accrue pour la fête des

Tabernacles de la troisième année (vii-x, 21) et qui atteint son apogée, deux mois plus tard, en décembre, lors de la fête de la Dédicace (x, 22-42) et, surtout, après la résurrection de Lazare (xi, 1-44). Dans certaines parties de son évangile, comme la dernière Cène et la passion, on saisit sur le vif son souci de compléter ses devanciers et au besoin de les mettre au point. Ainsi il ne raconte pas l'institution de la sainte Eucharistie, mais il replace dans l'ordre précis où ils se sont produits, les divers incidents : lavement des pieds, annonce de la trahison de Judas, reniement de saint Pierre qui s'y sont succédés et que saint Luc avait groupés quelque peu artificiellement (xxii, 21-38) pour mettre ensemble toutes les défaillances apostoliques. Ensuite, il complète les récits antérieurs en faisant suivre sa narration de ces admirables discours après la Cène où l'Homme-Dieu a traduit devant les siens les sentiments qu'il éprouvait à cet instant suprême en des termes incomparables dont le cœur aimant de saint Jean a conservé jalousement le si consolant et si réconfortant souvenir. Lors de la Passion, il ne refait pas le récit de l'agonie de Jésus au jardin de Gethsémani, il se contente de montrer Jésus se retirant ce soir-là au delà du torrent du Cédron dans le jardin bien connu ; puis il reprend la suite de son récit à l'arrestation du Christ pour ajouter des détails encore inédits. Enfin il lui arrive parfois de combler, ici ou là, sur des points importants, des lacunes des évangiles synoptiques : par exemple, il rapporte seul la promesse faite par

Jésus de réédifier en trois jours le temple de son corps (II, 19), et la parole du Père s'engageant à glorifier son Fils (XII, 28); seul aussi, il signale certains actes gros de conséquences tels que l'imposition à Simon du nom de Céphas ou la mission qu'il reçoit de paître agneaux et brebis (XXI, 15-18).

II

Témoin de Jésus, saint Jean le fut donc : il le fut à sa manière sans doute, mais il le fut d'une façon très heureuse en rédigeant, lui, le dernier des Apôtres, un récit évangélique qui éclaire si bien et qui complète si parfaitement ceux qu'avaient déjà donnés à l'Eglise ses devanciers : saint Matthieu, saint Marc et saint Luc. Là ne se borna pas, toutefois, son ambition. Il voulut aussi par son exposé historique mieux mettre en lumière la messianité et la divinité de Jésus-Christ. Il ne manque pas d'ailleurs de nous en avertir. Il n'a pas tout dit : parmi les discours et les miracles du Divin Maître, il a fait un choix et il a cité de préférence ceux qui étaient le mieux de nature à fonder solidement dans les esprits la conviction inébranlable que ce Jésus qu'il prêchait, qu'on adorait, pour le nom duquel certains avaient été immolés et tous avaient souffert, était bien le Christ, le véritable Fils de Dieu, le seul capable de donner aux âmes qui croyaient en Lui la véritable vie (XX, 3)¹.

1. Pour bien se rendre compte de ce que nous affirmons, il suffira de lire certains discours, III, IV, V, 17-47; VI, 35-52;

Et pour bien marquer son but, dès les premières pages de son Evangile, dans un Prologue inimitable il définit théologiquement le Verbe, Messie et Fils de Dieu,

Au commencement était le Verbe,
 Et le Verbe était en Dieu,
 Et le Verbe était Dieu.
 Il était au commencement en Dieu.
 Tout par lui a été fait,
 Et sans Lui n'a été fait
 Rien de ce qui existe.
 En Lui était la vie
 Et la vie était la lumière des hommes
 Et la lumière luit dans les ténèbres
 Et les ténèbres ne l'ont point reçue.
 Il y eut un homme,
 envoyé de Dieu ;
 Son nom était Jean.
 Celui-ci vint en témoignage,
 pour rendre témoignage à la lumière,

viii, 12-29, 49-58 ; x, 35-39 ou d'examiner quelques miracles, ii, 1-11 ; iv, 46-54 ; v, 1-9 ; vi, 1-15 ; 16-21 ; ix, 1-38 ; xi, 1-44 ; xxi, 1-14. Les miracles rapportés sont ceux qui montrent avec le plus d'éclat la divinité de Jésus ; les discours cités sont ceux qui font le mieux ressortir sa dignité de Fils de Dieu et établissent nettement les rapports qui existent entre Lui et son Père.

Certains Pères et commentateurs ont prétendu que saint Jean, en dehors du but dogmatique que nous venons d'indiquer, avait poursuivi aussi un but polémique dans la rédaction de son Evangile, afin de combattre les premières traces d'un gnosticisme naissant dont déjà saint Paul avait eu à se plaindre (Act. xx, 29-30 ; Coloss., ii, 8 ; I Tim., iv, 1-11). A dire vrai, si saint Jean a visé à réfuter cette hérésie, il ne l'a fait qu'en exposant purement et simplement sa doctrine sur le Verbe. On ne saisit, en effet, nulle part dans son œuvre des traces de polémique.

afin que tous crussent par lui :
 Non que celui-ci fût la lumière,
 mais il avait à rendre témoignage à la lumière..
 La lumière, la vraie,
 Celle qui éclaire tout homme,
 venait dans le monde.
 Il (Le Verbe était dans le monde,
 Et le monde par Lui a été fait,
 et le monde ne l'a pas connu.
 Il vint chez Lui,
 Et les siens ne l'ont pas reçu.
 Mais quant à tous ceux qui l'ont reçu,
 Il leur a donné le pouvoir,
 de devenir enfants de Dieu,
 à eux qui croient en son nom,
 Qui non du sang
 ni de la volonté de la chair,
 ni de la volonté de l'homme,
 mais de Dieu sont nés.

Et le Verbe s'est fait chair,
 Et il a habité parmi nous,
 (Et nous avons vu sa gloire *
 gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père)
 tout plein de grâce et de vérité.

Jean lui rend témoignage,
 et s'écrie en ces termes :
 « Voici Celui dont je disais :
 Celui qui vient après moi,
 est passé devant moi,
 parce qu'il était avant moi. »
 Et c'est de sa plénitude
 que nous avons tous reçu,
 et grâce sur grâce ;
 parce que la loi a été donnée par Moïse ;
 La grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.
 Dieu, personne ne le vit jamais :

le Fils unique,
qui est dans le sein du Père ,
c'est Lui qui l'a fait connaître

Rarement un auteur a fait tenir en si peu de mots autant de grandes pensées, et jamais on n'a disposé en un rythme d'une simplicité aussi hardie. toute une philosophie de l'histoire. Aussi n'est-il pas surprenant que ce Prologue ait de tout temps retenu l'attention de ceux qui ont étudié le quatrième Evangile. Par sa solennité il rappelle celui de l'épître aux Hébreux ; par ses phrases denses et brèves, il fait songer au rythme de la poésie hébraïque ; par la doctrine qu'il expose, il rappelle certaines conceptions propres à l'Ancien Testament, spécialement aux livres sapientiaux ; par le mot qu'il emploie, il donne à penser que saint Jean a voulu rectifier le sens qu'il convenait d'attribuer à ce terme que la philosophie alexandrine avait apportée avec elle à Ephèse et auquel Apollos avait peut-être même eu recours dans ses prédications (Act., xviii, 24). En empruntant aux écoles philosophiques d'alors, ce mot sur lequel, depuis de longues années, on avait tant disserté, en montrant aux esprits assoiffés de vérité, tourmentés par le problème des relations du fini et de l'infini, de Dieu et du monde, quel était le véritable intermédiaire, quel était le vrai Logos, l'Apôtre saint Jean rendait la foi qu'il prêchait plus accessible à certaines âmes. A son milieu, toutefois, il ne fut redevable que du terme, vide absolument de tout contenu doctrinal antérieur. Sa doctrine du

Verbe, il la puisa dans la Révélation. Elle était loin d'être aussi nouvelle qu'on pourrait le croire. La foi au Verbe qu'il prêchait, était l'expression d'une foi déjà vivante depuis plus d'un quart de siècle. Cette foi, on la retrouvait, sauf le terme, dans les documents chrétiens qui avaient précédé le quatrième Evangile : dans les épîtres aux Corinthiens, dans l'épître aux Colossiens, en particulier, dans le passage célèbre 1, 15, et enfin, et surtout, dans l'épître aux Hébreux, où la théologie du Verbe s'épanouissait pleinement et où se saisisaient les traces, par l'intermédiaire du livre de la Sagesse, de l'influence alexandrine. Peut-être convient-il d'attribuer à Apollos ou aux synagogues des Alexandrins établies à Jérusalem et dans la Diaspora cette pénétration de la théologie paulinienne par la doctrine alexandrine. Quant au terme Logos, on le trouve pour la première fois dans l'Apocalypse où il est jeté comme incidemment (xix, 13) ; on le lit ensuite sans explication préalable dès le premier verset du quatrième Evangile. Nous devons en conclure que ce terme était bien connu, qu'il était couramment employé dans les controverses sur l'intermédiaire jugé nécessaire entre Dieu et le monde et qu'il était parfaitement compris par les milieux chrétiens de l'Asie proconsulaire.

En nous montrant le Logos au sein de Dieu, en décrivant ses rapports avec le Père ou avec les créatures en général, en notant son apparition au milieu des hommes par l'incarnation, saint Jean a rédigé l'une des pages les plus spéculatives du Nou-

veau Testament et sans doute même la plus spéculative. Mais ce serait se tromper étrangement que de penser qu'il a fait de la spéculation pure. Sa spéculation n'est pas uniquement le fruit de son génie soutenu par l'inspiration ; elle a pour base la vie du Christ et elle est toujours conditionnée par elle. Pour la comprendre, il ne faut jamais l'en séparer. Tout ce qu'il dit de la vie divine, dès la création du monde par le Verbe, il ne le dit que pour préparer son apparition parmi les hommes. Il y a donc dans son Prologue comme déjà il y avait eu dans l'épître aux Colossiens (1, 15-20) et dans l'épître aux Hébreux (1, 1-14), fusion intime de la théologie du Verbe et de l'histoire du Christ. Seulement, la doctrine sur le Verbe est plus explicite dans le quatrième Evangile. Le rôle qui lui est assigné n'est plus celui d'un réconciliateur ou d'un prêtre, c'est celui d'un révélateur : « Personne n'a jamais vu Dieu ; le Dieu Fils unique qui est dans le sein du Père, celui-là l'a fait connaître. » (1, 18.)

Les relations mutuelles du Père et du Fils qui constituent l'objet principal du quatrième Evangile sont résumées dans le Prologue en termes concis, et l'identité personnelle entre le Verbe préexistant et le Christ y est si fermement affirmée qu'on ne saurait mettre en doute la personnalité du Verbe avant l'incarnation. Quand le Verbe s'incarne, il vient chez lui et, bien que le pronom αὐτόν (11-12) se rapporte au neutre τὸ φῶς, il est mis au masculin : preuve évidente que l'auteur avait bien en vue une personne. De même la filiation divine du Verbe est

antérieure à l'incarnation. De toute éternité, le Verbe est le Dieu monogène qui est dans le sein du Père¹.

Les textes qui caractérisent ces relations mutuelles du Père et du Fils dans le quatrième Évangile, méritent d'être étudiés avec une grande attention. Sous le prétexte que Jésus avait dit : « Le Père est plus grand que moi », des théologiens modernes, héritiers des Ariens, sans nier la divinité du Christ trop clairement affirmée dans le quatrième Évangile, ont émis la prétention de ne lui accorder qu'une divinité subordonnée. Or, si l'on examine les récits et les discours de saint Jean, on constate, d'une part, que la dépendance du Fils vis-à-vis du Père se manifeste dans le quatrième Évangile d'une manière plus étroite et plus entière que dans n'importe quel autre livre du Nouveau Testament ; mais, d'autre part, à côté de la sujétion humaine de Jésus et de sa dépendance éternelle vis-à-vis du Père, on remarque maints passages où saint Jean a montré dans l'action du Père et du Fils même continuité, même efficacité, même puissance. Sur ce point il a tellement tenu à éviter toute équivoque, qu'au contraire des autres écrits du Nouveau Testament (en particulier des discours de saint Pierre ou des lettres de saint Paul), il a évité de représenter le Fils comme un instrument du Père, faisant, par exemple, des miracles par sa puissance. Pour montrer que le Père est vraiment la source unique d'où tout procède

1. Cf. Lebreton, *Les origines du dogme de la Trinité*, 4^e édit., p. 447-483.

et le Fils celui par qui nous viennent tous les biens, il a indiqué que tout ce que le Fils a lui a été donné par le Père en vertu d'une donation universelle, éternelle, irrévocable, énonçant ainsi que si tout vient du Père, le Fils, lui aussi, possède tout en plénitude. Et pour éviter que cette expression laisse dans l'ombre l'union constante des personnes divines et la dépendance éternelle du Fils vis-à-vis du Père, il a enseigné l'immanence réciproque du Père et du Fils (x, 4, 37-38; xiv, 10; xvii, 21). Ainsi les œuvres du Fils sont celles du Père non pas seulement parce que le Père a donné au Fils la puissance de les accomplir, mais parce qu'il est en Lui les opérant sans cesse. C'était dire au fond ce qu'avait dit saint Pierre dans les Actes, II, 22, mais c'était le dire avec plus de précision en mettant en pleine évidence l'unité du Père et du Fils dans l'action comme dans l'être (xiii, 31, 32), dans la gloire comme dans le culte (xiv, 6, 7, 10, 13).

Et si maintenant nous envisageons à travers le quatrième Evangile les relations du Christ avec les hommes, nous voyons apparaître chez lui des attributs qui mettent parfaitement en relief sa nature divine. Partout, le Christ se montre comme préexistant. C'est ainsi que le présente saint Jean-Baptiste (I, 15, 30); Isaïe a vu sa gloire et Abraham son jour (viii, 56; xii, 41); Il rend témoignage à son Père et son témoignage est irréfragable, car toute sa révélation procède de sa science éternelle; Il a conscience d'être venu pour sauver les hommes, pour leur communiquer la vie. Qu'on lise le discours

du chapitre sixième, l'allocution à la Samaritaine (iv), l'allégorie du Bon Pasteur (x, 1-21). Ce concept d'une vie dont le Christ est le principe dès l'éternité, est à la base de la doctrine johannique. Dans les autres livres du Nouveau Testament la résurrection des morts et celle du Christ lui-même étaient considérées comme l'œuvre de Dieu le Père; dans l'Evangile de saint Jean, elles sont l'œuvre du Fils lui-même. Par contre, si l'on considère l'action vivificatrice du Christ, non plus sous son aspect eschatologique mais dans sa réalité présente, on retrouve une très grande analogie entre la façon de parler de saint Paul et celle de saint Jean. L'allégorie de la Vigne (xv, 1-8) rappelle tout à fait l'image du corps humain (I Cor., xii, 12-30). Il en est de même pour la conception du Christ-lumière. L'une et l'autre conceptions appartiennent au fonds le plus authentique de la Révélation chrétienne. Il en faut chercher les antécédents dans la littérature biblique et non dans une influence de la philosophie alexandrine. Philon, par exemple, n'a jamais conçu son Logos comme pouvant être une source de vie.

III

Comparant aux Evangiles synoptiques l'œuvre de saint Jean, Clément d'Alexandrie l'a fort justement appelée « l'évangile spirituel ». Saint Matthieu, saint Marc et saint Luc avaient plutôt montré les côtés extérieurs de la vie de Jésus, saint Jean s'est attaché, sans pour cela négliger la vie extérieure du Christ,

à bien mettre en relief sa nature intime, ses relations avec son Père, la vie de grâce et d'union à Dieu que la foi procurait à quiconque se faisait son disciple. De ce fait, son Evangile différait sensiblement de ceux qui étaient universellement connus. Les incidents qu'il relatait, les discours qu'il citait étaient nouveaux pour la plupart, et il fallait que l'on fût bien sûr de la provenance de cet écrit dont l'auteur ne se désignait que par l'appellation vague « cet autre disciple » ou « le disciple que Jésus aimait » pour qu'on l'accueillît aussitôt dans l'Eglise et qu'on le mît immédiatement sur le même pied que les évangiles antérieurs. Tout devait mettre en garde contre lui si on n'en avait pas connu la provenance avec la plus absolue certitude.

Or, en Asie, à une date aussi lointaine que l'on puisse remonter, on trouve des traces du quatrième Evangile. Saint Ignace d'Antioche, mort vers 115, en a subi l'influence dans ses lettres. Il a dû le connaître par son saint ami Polycarpe, le disciple de saint Jean, et le fait qu'il l'a utilisé dès son apparition prouve qu'à aucun moment on n'a mis en doute sa véritable origine. Déjà il faisait partie de la collection des Ecritures Sacrées, il y figurait au même titre que les lettres de saint Paul parce qu'on était sûr qu'il émanait d'un Apôtre. A Rome, vers 130-150, on trouve aussi des traces certaines de son influence dans l'école du gnostique Valentin et dans le Pasteur d'Hermas. Au milieu du II^e siècle, saint Justin, dans ses Apologies et surtout dans son Dialogue avec Tryphon, emprunte indistinctement

ses citations au quatrième Evangile ou aux Evangiles synoptiques en les désignant par le titre de « Mémoires des Apôtres ». A la même époque, l'hérésie gnostique et le mouvement montaniste étaient si assurés de son origine apostolique qu'ils y recouraient pour étayer leurs erreurs. Evidemment, un livre d'origine quelconque ou d'origine douteuse ne se serait pas imposé aussi rapidement à l'attention et n'aurait pas acquis, en aussi peu d'années, une telle autorité et une telle notoriété. Il ne faut pas perdre de vue qu'à cette époque les deux notions de canonicité et d'authenticité étaient intimement liées et qu'un livre ne devenait canonique que si l'on était sûr de son origine apostolique. Or, en ce qui concerne le quatrième Evangile, cette canonicité était universellement admise vers 160 au plus tard.

Peu après, dans le dernier quart du second siècle, on trouve partout utilisé le quatrième Evangile. On le lit à Alexandrie, à Lyon dans les Gaules, à Carthage, à Rome, à Antioche, à Hiérapolis, à Sardes et dans les églises de Syrie. Tatien, à Ephèse, l'harmonise avec les Synoptiques dans son *Diatessaron*; le philosophe Athénagore s'en inspire; le païen Celse y puise des objections contre la foi chrétienne, les Actes de Jean le supposent connu et reçu de tous. Dans toutes les Eglises, ce quatrième Evangile est attribué, suivant les expressions de saint Jérôme, à Jean « le disciple bien-aimé, le fils de Zébédée, le frère de Jacques, le dernier des Apôtres ». Nul ne songe à le revendiquer pour un

autre Jean, distinct de l'Apôtre, qui aurait vécu à Ephèse à la même époque.

On y songe même si peu que les seuls opposants que le quatrième Evangile ait rencontrés au cours du second siècle, les Aloges, c'est-à-dire « les Privés de raison », comme les appellera plus tard saint Epiphane parce qu'ils ne recevaient pas le Logos prêché par saint Jean, ne voulant pas faire de cet évangile l'œuvre de saint Jean, passent pour l'avoir attribué à Cérinthe, l'adversaire direct de l'Apôtre. Or ils n'auraient certainement pas mis en avant cette hypothèse tout à fait invraisemblable (si invraisemblable même que l'on se demande si, au lieu de prendre naissance en Asie où Cérinthe était connu, elle n'a pas plutôt vu le jour, pour revenir ensuite en Asie, à Rome, par exemple, où Cérinthe n'était guère connu que de nom et par ses opinions millénaristes¹), si l'évangile de saint Jean avait été de date récente ou s'il y avait eu alors en Asie un autre Jean avec lequel il aurait pu y avoir confusion. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de l'origine de l'attribution des ouvrages de saint Jean à Cérinthe, un fait demeure acquis, c'est que ces opposants furent en très petit nombre et qu'ils ne formèrent pas d'école à proprement parler. Irénée, saint Epiphane les considèrent comme des isolés et les traitent comme tels. Quant aux Aloges soi-disant romains, il conviendrait, avant d'en parler, d'être bien sûrs de leur existence. Le prêtre Caius fut

1. *Cérinthe*, par G. Bardy, *Rev. Biblique*, 1921, p. 344-373.

peut-être le seul à partager à Rome avec quelques membres de son entourage immédiat les opinions des Aloges asiates vis-à-vis des écrits johanniques.

Si encore leur opposition en Asie ou à Rome s'était appuyée sur de solides arguments, sur une tradition sérieuse, diligemment recueillie ! Mais on sait qu'il n'en fut rien, qu'elle ne fut inspirée que par des motifs doctrinaux. Plutôt que d'expliquer les textes dont les Montanistes se servaient à contresens pour étayer leurs erreurs, les Aloges trouvèrent plus simple d'enlever à ces textes toute valeur en niant l'origine apostolique des écrits d'où ils étaient tirés. Ils agirent en polémistes étroits, non en historiens et en critiques, et cela suffit pour enlever toute autorité à leur opinion si radicalement opposée au sentiment unanime des diverses églises de la Catholicité dans le dernier quart du second siècle.

S'ils avaient été des critiques, ils auraient pu, comme font certains de nos contemporains, trouver dans le quatrième Evangile lui-même, si différent de l'Apocalypse, des raisons d'ordre interne pouvant faire hésiter à attribuer à un même auteur deux ouvrages aussi disparates pour le fond et pour la forme. Il est incontestable, en effet, que les observations de saint Denys d'Alexandrie dont nous avons parlé à propos de l'Apocalypse, bien que vieilles de dix-sept siècles, n'ont encore rien perdu de leur actualité et il est plus facile d'établir, au nom de la Tradition l'authenticité johannique du quatrième Evangile et de l'Apocalypse qu'il est

facile de prouver, au nom de la critique interne, que ces deux écrits sont bien du même auteur. Le grec du quatrième Evangile, tout en sentant ici ou là l'araméen, est d'une correction assez parfaite; celui de l'Apocalypse, au contraire, fourmille de fautes; c'est un grec barbare qui place l'Apocalypse, à ce point de vue, très au-dessous des autres livres du Nouveau Testament. Si l'Apocalypse avait été rédigée à l'époque de Néron, on pourrait dire que dans les trente années qui suivirent, saint Jean perfectionna son style au contact de la Grèce; mais cette hypothèse nous a paru si peu sérieuse que nous ne l'avons même pas mentionnée. On reste donc avec une Apocalypse antérieure de dix ans environ au quatrième Evangile, et l'espace de temps est trop restreint pour permettre de supposer que, durant cet intervalle, saint Jean ait pu améliorer d'une façon notable sa connaissance de la langue grecque.

Comment donc concilier les données de la critique interne avec celles de la Tradition? Pour y parvenir, il faut étudier avec grand soin la langue (vocabulaire et grammaire), le style, les procédés de composition, l'esprit, la doctrine du quatrième Evangile et de l'Apocalypse sans avoir pour unique préoccupation de relever les divergences; il faut aussi se soucier de noter avec un soin au moins égal les ressemblances. Ensuite, pour apprécier sainement divergences et ressemblances et les ramener à leur juste proportion, il faut tenir compte de la diversité des sujets traités, de la variété des

genres littéraires adoptés dans les deux ouvrages. En mettant en parallèle les ressemblances et les divergences, on voit de suite que le vocabulaire et la grammaire ne peuvent pas à eux seuls trancher la difficulté et décider souverainement pour ou contre l'unité d'auteur. En remarquant que l'Évangile a pour thème le Christ dans sa vie publique et l'Apocalypse le Christ glorifié, on n'est pas tenté de dire que leur christologie relève d'esprits tout à fait différents. Enfin, si au lieu de s'arrêter aux questions de mots et aux tournures de phrases, on va au fond du sujet, on saisit aussitôt quel rapport étroit il y a pour la systématisation doctrinale : le Christ vie, flambeau ou lumière, pasteur, agneau, Verbe, juge dans le siècle présent, pour la spiritualisation de l'eschatologie, pour l'Antéchrist collectif, impersonnel et déjà présent entre l'Apocalypse, d'une part, et les autres écrits johanniques, d'autre part. Ces deux ouvrages, en dépit de la différence des sujets et des genres littéraires trahissent, au fond, une même mentalité; ils témoignent d'une même imagination aimant la symbolique des nombres; sept miracles sont choisis pour l'Évangile, les termes caractéristiques sont répétés trois fois : Bon Pasteur (x), Vigne (xv), Porte (x), lumière du monde (viii, 12; ix, 5; xii, 46), affectionnant les mêmes images et les mêmes métaphores : l'Agneau, le Verbe, l'eau de la vie, la Femme-église et la dame Electa (II Joann., 1), le Pasteur, et ne dédaignant pas, à l'occasion, de les varier ou de les faire alterner comme en ce chapitre

x de saint Jean où Jésus est le berger qui entre par la porte, puis devient la porte par laquelle vont et viennent les brebis (x, 7) pour devenir finalement le Bon Pasteur (x, 11, 14). Le P. Allo, dans son ouvrage sur l'Apocalypse, s'est livré à des investigations de critiques internes très judicieuses à propos de tous les écrits johanniques; or il n'a pas craint de terminer son enquête par cette conclusion catégorique : « L'auteur de l'Apocalypse est bien le même que celui de l'Évangile et des épîtres, c'est-à-dire l'Apôtre Jean, le fils de Zébédée. » (p. ccii).

Et alors, pour expliquer la différence qu'il y a, au point de vue de la langue, entre le quatrième Évangile et l'Apocalypse, le mieux serait, semble-t-il, d'admettre que saint Jean a recouru pour la rédaction de son Évangile à un secrétaire pour mieux exprimer en grec sa pensée. L'hypothèse n'a rien d'in vraisemblable. Cette pratique était tout à fait dans les habitudes de l'époque : saint Pierre, saint Paul se sont servis de secrétaires. Toutefois si un secrétaire a prêté son concours à saint Jean, son rôle s'est borné à recevoir de lui un texte dont la conception, l'agencement et jusqu'à la phraséologie étaient l'œuvre de l'apôtre lui-même, afin de donner à ce texte une forme grecque plus correcte. Une telle supposition réduite à d'aussi minimes proportions sauvegarde la valeur historique des récits et l'inspiration et l'authenticité du quatrième Évangile. Elle a de plus l'avantage de rendre compte tout à la fois des différences de vocabulaire, de style et de grammaire et d'expliquer les ressemblances de pensées, de symboles, d'images et de doctrine qu'il y a entre les deux principaux écrits qu'il convient avec la tradition la plus autorisée, de considérer comme l'œuvre incontestable de l'Apôtre saint Jean.

CHAPITRE VIII

LES DERNIÈRES ANNÉES DE L'APÔTRE SAINT JEAN; SA MORT.

Si les dernières années de l'Apôtre saint Jean ne furent plus troublées par une persécution violente, on aurait tort de croire néanmoins qu'elles s'écoulèrent dans le calme le plus complet et la tranquillité la plus parfaite. Les apôtres du Christ ne jouissent pas d'ordinaire d'une telle quiétude; de saint Jean comme de tant d'autres on peut dire qu'il fut jusqu'à sa dernière minute un lutteur et un lutteur intrépide dont la vieillesse ne diminua jamais l'énergie.

La situation des églises d'Asie Mineure, nous avons eu déjà l'occasion de le faire remarquer¹, exigeait pour le maintien de la foi dans toute sa pureté, pour la conservation de la morale dans toute son intégrité, une vigilance de tous les instants. Dans les lettres aux sept églises l'Apôtre avait dû, de Patmos, lancer l'anathème contre ceux qui recherchaient les profondeurs de Satan, contre les Nicolaïtes, les sectateurs de Balaam ou les partisans

1. *Supra*, p. 88-94.

de Jézabel, la prophétesse. Ses avertissements sévères, tombant à une époque de persécution où la lutte pour la foi réchauffait nécessairement la ferveur et stimulait la piété, avaient pour lors écarté le danger, mais ils ne l'avaient nullement fait disparaître ; saint Jean le retrouva quelques années après et il s'était perfidement glissé un peu partout. En « cette dernière heure » qui est pour lui, nous le savons, l'ère messianique dans laquelle l'humanité est entrée depuis l'incarnation de Notre-Seigneur, il se plaint amèrement de voir l'Antéchrist partout à l'œuvre sous ses yeux (I^a Joan., II, 18, 19 ; IV, 3). Le misérable opère sous le masque de faux docteurs qui nient la messianité du Christ (II, 22), sa filiation divine (II, 22, 23), la réalité de son incarnation (II Joan., 7 ; I^a Joan., IV, 2, 3), l'efficacité et l'universalité de la rédemption (II, 2). C'étaient là des erreurs que la Tradition a attribuées à Cérinthe ou à ses adeptes. D'autres docteurs, de moindre envergure, s'appliquaient à tirer de ces faux principes et de ces doctrines mensongères les pires conséquences morales et comme, hélas ! elles ne flattaient que trop les tendances mauvaises d'une nature viciée, les foules ignorantes ne s'y laissaient prendre que trop facilement. Au renoncement et à l'abnégation embrassés et pratiqués à la suite et à l'image du Fils de Dieu mort pour nous en croix, elles préféraient une morale facile qui satisfaisait la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie (II, 16). Beaucoup se contentaient d'adhérer au Christ venu en Jésus au

baptême et disparu, disait-on, avant la passion; d'autres avaient une foi purement intellectuelle, sans efficacité aucune pour réformer leurs mœurs. Il y avait même, au sein d'une communauté, un certain Diotrèphès, personnage considérable, constitué en dignité, semble-t-il, qui dominait l'église dans laquelle vivait le bien-aimé Caïus et qui faisait fi de l'autorité de saint Jean. En présence d'un tel acte de rébellion et en dépit de son grand âge, saint Jean était bien résolu à se rendre en personne dans cette communauté pour tout faire rentrer dans l'ordre en dévoilant aux yeux de tous les actes du révolté et en divulguant ses méchants propos.

C'est pour lutter contre les faux docteurs, raffermir la foi, bien mettre en lumière l'harmonie qui devait exister entre les croyances et la pratique de la vertu, que saint Jean écrivit sa première épître. Sans doute, il circulait encore, il annonce même dans ses deux petites épîtres son intention de se rendre prochainement auprès de ses correspondants (II^a, 12; III^a, 14), mais le danger que couraient ses églises d'Asie lui paraissait si pressant qu'il crut nécessaire de leur envoyer sans tarder, à la manière de saint Pierre ou de saint Paul, une lettre qui, venant de lui, serait lue partout, fortifierait les faibles et les hésitants et, peut-être, ramènerait dans le droit chemin quelques égarés.

Cette première épître de saint Jean présente avec le quatrième Evangile de nombreuses ressemblances d'idées, de vocabulaire, de style; il n'y a pas à en douter, elle a été conçue et pensée par le même

cerveau, elle a été écrite sous la même dictée. Divers commentateurs, anciens ou modernes, en ont même fait pour ce motif une sorte de préface du quatrième Evangile et l'ont considérée un peu comme la lettre d'envoi qui l'aurait accompagné. Nous ne partageons pas ce sentiment. Le quatrième Evangile a une préface qui lui est propre, son inimitable Prologue, et saint Jean était assez connu en Asie pour n'avoir pas besoin de rédiger une lettre qui présentât son œuvre. D'ailleurs, à part le préambule qui pourrait à la rigueur, mais non nécessairement, faire allusion au quatrième Evangile, on ne voit pas comment la suite de l'épître qui s'occupe surtout de la vie morale, de son union intime avec la foi et polémique, à tout instant, contre les hérétiques et les mauvais chrétiens pourrait passer pour la lettre d'envoi d'un livre où l'exposé historique et doctrinal se développe sans paraître viser nommément des contradicteurs et, à plus forte raison, des adversaires déclarés.

Cette grande épître de saint Jean est d'un genre assez particulier. Elle n'a pas d'adresse comme celles de saint Paul ou comme sa deuxième et sa troisième épîtres. Après ce préambule où saint Jean se donne comme un témoin oculaire de Jésus ainsi qu'il avait fait dans son Evangile (1, 14; XIX, 35),

« Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché, du Verbe de vie, — car la vie a été manifestée, et nous l'avons vue, et nous lui rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle,

qui était dans le sein du Père et qui nous a été manifestée, — ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons afin que vous aussi vous soyez en communion avec nous, et que notre communion soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. Et nous vous écrivons ces choses afin que votre joie soit complète ¹. »

Elle entre aussitôt dans le vif du sujet. Elle a surtout en vue, on le sent, les auditeurs habituels de saint Jean, ses disciples fidèles. L'Apôtre les appelle « ses petits enfants » (II, 1, 18, 28 ; III, 18 ; IV, 4 ; V, 21), « ses bien-aimés » (I, 7 ; III, 2, 21 ; IV, 1, 7, 11) ou simplement « petits enfants » (II, 12 ; III, 7). Il leur parle avec toute l'affection dont son cœur déborde pour eux sans que jamais cette affection nuise à la fermeté nécessaire dans l'exposé de la doctrine, à la sévérité indispensable à l'égard des séducteurs ou des mauvais chrétiens si, par hasard, il y en avait quelques-uns dans les communautés. La doctrine évangélique est rappelée par lui seulement sur les points où le besoin s'en faisait sentir sans qu'un plan régulier soit suivi. Pour mieux graver certains enseignements concernant l'efficacité du sang rédempteur, l'amour du prochain, le danger des faux docteurs, il y revient à plusieurs reprises et, à lire cette lettre où l'on retrouve les pensées que saint Jean développait le plus habituellement et les exhortations qu'il adressait sans cesse, on a en quelque sorte l'impression d'assister à l'un de ces entretiens

1. Nous citerons les passages des épîtres de saint Jean, d'après la traduction Crampon.

familiers et pleins d'abandon du Vieillard vénéré avec ses fidèles d'Asie.

La première idée qui ressort de cette épître, c'est l'amour dont Dieu le Père nous a donné un gage évident en faisant de nous, en toute réalité, ses enfants et en nous appelant à la vision béatifique (III, 1-2). De cette dignité incomparable d'enfants de Dieu découle impérieusement pour nous si nous voulons le rester, si nous ne voulons pas devenir les enfants du diable, l'obligation rigoureuse d'éviter tout péché (III, 3-10). Ainsi apparaît dans la foi nouvelle, d'une façon en quelque sorte tangible, le lien étroit entre le dogme et la morale que les fauteurs de désordre auraient tant voulu rompre.

On ne peut pas être au Christ et au Démon; on ne peut pas appartenir à Dieu et marcher dans les ténèbres (I, 5-7). L'idéal, c'est donc de ne pas pécher et c'est vers cet idéal que doivent tendre résolument tous les chrétiens. Ils peuvent y parvenir avec les secours de la grâce à la condition de reconnaître humblement leur faiblesse et de se garder de toute vaine présomption, car dire que l'on est sans péché, c'est se séduire soi-même et se mettre en marge de la vérité (I, 8, 10). C'est évidemment pour exciter ses « Petits Enfants » à ne plus pécher que saint Jean leur écrit (II, 1), mais, s'il leur arrive de pécher, ils ne doivent pas pour cela désespérer. Nous avons, en effet, dit-il, un avocat auprès du Père, Jésus-Christ (II, 1, 2). Nos péchés nous sont remis à cause de son nom (II, 12). C'est le sang de Jésus, le véritable Fils de Dieu, qui nous

purifié de tout péché, car ce Jésus ne fut pas comme le voudraient de faux docteurs, en vue d'annihiler la rédemption, animé d'une vertu divine seulement depuis son baptême au Jourdain jusqu'à sa passion, en lui a habité toujours la plénitude de la Divinité et, suivant l'expression si lapidaire de saint Paul, « Dieu était dans le Christ réconciliant le monde avec lui-même ». (II Cor., v, 19.)

Le lien entre la croyance et la vie morale est tellement étroit suivant saint Jean qu'il est absolument vain de prétendre connaître Jésus si l'on n'observe pas ses commandements (II, 3-6) et il est inutile de lui adresser nos demandes si nous ne commençons pas par observer ses préceptes (III, 22-24 ; v, 1-3). Ces commandements, d'ailleurs, ne sont pas aussi pénibles qu'on pourrait le croire ou que l'on se plaît à l'insinuer ; pour les suivre, nous sommes puissamment aidés par la foi (v, 3-5). Entre tous ces préceptes, il y en a un qui occupe dans cette épître et dans la prédication de saint Jean une place de choix, c'est celui de l'amour du prochain. Ne pas aimer son Frère, c'est vivre loin de Dieu dans les ténèbres ;

« Mes bien-aimés, ce n'est pas un commandement nouveau que je vous écris, c'est un commandement ancien, que vous avez reçu dès le commencement ; ce commandement ancien, c'est la parole que vous avez entendue. D'un autre côté, c'est un commandement nouveau que je vous écris, lequel s'est vérifié en Jésus-Christ et en vous, car les ténèbres se dissipent et déjà brille la véritable

lumière. Celui qui dit être dans la lumière et qui hait son Frère, est encore dans les ténèbres. Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et il n'y a en lui aucun sujet de chute. Mais celui qui hait son frère est dans les ténèbres; il marche dans les ténèbres sans savoir où il va parce que les ténèbres ont aveuglé ses yeux. » (II, 7-II.)

C'est commettre à son égard un véritable assassinat.

« Car le message que vous avez entendu dès le commencement, c'est que nous nous aimions les uns les autres; non point comme Caïn, qui était du malin et qui tua son frère. Et pourquoi le tua-t-il? Parce que ses œuvres étaient mauvaises, tandis que celles de son frère étaient justes. Ne vous étonnez pas, mes Frères, si le monde vous hait. Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons nos Frères. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. Quiconque hait son frère est un meurtrier, et vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui.

« A ceci nous avons connu l'amour, c'est que Lui a donné sa vie pour nous. Nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères. Si quelqu'un possède les biens de ce monde et que voyant son frère dans la nécessité, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui? Mes petits enfants, n'aimons pas de parole et de langue, mais en action et en vérité. » (III, 11-18.)

Une troisième fois, revenant dans la même épître sur le même sujet, saint Jean donne pour motif

et stimulant à notre charité le fait que Dieu nous a aimés le premier.

« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu car Dieu, est amour. Il a manifesté son amour pour nous en envoyant son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui. Et cet amour consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais Lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils comme victime de propitiation pour nos péchés. Mes bien-aimés, si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres.

« Personne n'a jamais vu Dieu¹; mais si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous et son amour est parfait en nous. Nous connaissons que nous demeurons en Lui et qu'Il demeure en nous, en ce qu'Il nous donne de son Esprit Et nous, nous avons contemplé et nous attestons que le Père nous a envoyé le Fils comme Sauveur du monde. Celui qui confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu. Et nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru. Dieu est amour; et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui.

« La perfection de l'amour en nous, c'est que nous ayons une confiance assurée au jour du jugement; car tel est Jésus-Christ, tels nous sommes

1. Cf. IV^e Evangile, 1, 18.

aussi dans ce monde. Il n'y a point de crainte dans l'amour; mais l'amour parfait bannit la crainte, car la crainte suppose un châtement; celui qui craint n'est pas parfait dans l'amour. Nous donc aimons Dieu puisque Dieu nous a aimés le premier.

« Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu » et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur; comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? Et nous avons reçu de Lui ce commandement : « Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère. » (IV, 7-21.)

Ce n'est pas seulement pour mettre au point des enseignements ou rappeler des préceptes, réprimer des désordres ou corriger des abus que saint Jean écrivait à ses fidèles d'Asie, il voulait aussi les encourager en leur disant les légitimes sujets de consolation qu'il avait trouvés en eux. Dans l'ensemble, ces églises marchaient dans l'amour et vivaient selon la loi du Christ. Il n'avait pas besoin de leur apprendre la vérité; elles la connaissaient; elles savaient que cette vérité ne contenait aucun mensonge (II, 21). Son seul désir, c'était de les voir toujours rester fidèles à ce qu'ils avaient entendu dès le commencement (II, 13, 24). Saint Jean félicite les pères de connaître Celui qui est de toute éternité (II, 13) et les petits enfants de ne pas ignorer leur Père des Cieux (II, 14); il loue les jeunes gens d'avoir vaincu le malin, de s'être montrés forts et, en dépit de tous les dangers du dedans et du dehors, d'avoir conservé inaltérée en eux la parole de Dieu (II, 13, 14). S'ils veulent se maintenir

dans cet état, qu'ils n'aiment pas le monde ni ce qui est du monde (II, 15-17). Dans cette Asie où l'on divinisait même les vivants, où le culte impérial semblait s'imposer au nom du patriotisme, il lance, comme dernière et suprême recommandation, à ces communautés, composées en majorité de membres venus de la gentilité, cette adjuration, tout à la fois supplication et cri d'alarme : « Mes petits enfants, gardez-vous des idoles ! » (V, 21.)

Pour assurer davantage la persévérance dans ces bonnes dispositions, saint Jean ne manque pas de signaler les dangers que peuvent faire courir aux églises les plus ferventes et les plus dociles les erreurs doctrinales qui circulent çà et là et qui ont, en certains endroits, fait déjà des victimes. Son exposé net et clair des vérités à croire au sujet de Jésus le Messie, né de Dieu et le vrai Fils de Dieu (V, 1, 5), est déjà à lui seul un préservatif puissant ; il y ajoute des conseils précis touchant les séducteurs : « Mes petits enfants, c'est la dernière heure ! Comme vous avez appris que l'Antéchrist doit venir, aussi y a-t-il maintenant plusieurs antéchrists : par là nous connaissons que c'est la dernière heure. Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres ; car s'ils eussent été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous ; mais ils en sont sortis afin qu'il soit manifeste que tous ne sont pas des nôtres. Pour vous, c'est du Saint que vous avez reçu l'onction et vous connaissez tout... Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ? Celui-là est l'antéchrist

qui nie le Père et le Fils. Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père ; celui qui confesse le Fils a aussi le Père... Voilà ce que j'avais à vous écrire sur ceux qui vous séduisent. » (II, 18-26.)

Pour s'insinuer dans les communautés et abuser des chrétiens de bonne foi, ces faux docteurs et le démon qui les inspirait, usaient de tous les stratagèmes. Il y avait encore alors, comme du temps de saint Paul, des manifestations visibles et merveilleuses de l'Esprit ; à Corinthe, pour mettre fin à certains désordres, saint Paul avait dû les régler (I Cor., XII-XIV, 40). Saint Jean ne revient pas sur ce sujet, mais il tient à mettre en garde les chrétiens de son temps contre les supercheries du démon et, dans ce but, il leur donne une règle pour discerner à coup sûr l'origine véritable de l'esprit se manifestant.

« Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit ; mais voyez par l'épreuve si les esprits sont de Dieu, car plusieurs faux prophètes sont venus dans le monde. Vous reconnaîtrez à ceci l'Esprit de Dieu : tout Esprit qui confesse Jésus-Christ, venu en chair, est de Dieu ; et tout esprit qui ne confesse pas ce Jésus n'est pas de Dieu : c'est celui de l'antéchrist, dont on vous a annoncé la venue et qui maintenant est déjà dans le monde. »

« Vous, mes petits enfants, vous êtes de Dieu et vous les avez vaincus, parce que Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. Eux, ils sont du monde ; c'est pourquoi, ils parlent le langage du monde et le monde les

écoute. Mais nous, nous sommes de Dieu ; celui qui connaît Dieu nous écoute ; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute point : c'est par là que nous connaissons l'esprit de la vérité et l'esprit de l'erreur. » (IV, 1-6.)

Comme les autres écrits de saint Jean, cette première épître adressée aux Eglises de l'Asie proconsulaire a laissé dans la littérature chrétienne primitive des traces très anciennes. Si on ne peut pas affirmer en toute certitude qu'elle ait été utilisée par l'épître dite de Barnabé, par Clément de Rome, par saint Ignace, par l'épître à Diognète, par contre son utilisation par deux disciples de saint Jean, par Papias et par saint Polycarpe, semble indubitable, au dire, du moins, de saint Irénée et d'Eusèbe de Césarée. Par la suite, au cours du II^e siècle et au début du III^e, on la trouve connue et citée à Rome, dans les Gaules, à Alexandrie, à Carthage. Quand il dressa, au IV^e siècle, son catalogue des Saintes Ecritures, Eusèbe la mit au nombre des livres admis sans aucune contestation. Seuls refusèrent de la considérer comme authentique et, toujours pour des raisons d'ordre dogmatique, les Aloges asiates, Marcion et peut-être, à Rome, le prêtre Caius.

On ne trouve pas à beaucoup près, dans la Tradition la même unanimité pour reconnaître, comme l'œuvre de l'Apôtre saint Jean, les petites épîtres qui figurent au canon sous le titre de deuxième et de troisième épîtres de saint Jean et dont l'inspiration, par conséquent, ne saurait être mise en doute. La

notice du canon de Muratori, à leur endroit, est assez obscure, bien qu'elle semble plutôt en leur faveur et si saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien connaissent au moins, en dehors de la première épître de saint Jean, une autre lettre attribuée à Jean, le disciple du Seigneur, par contre saint Cyprien ne les cite pas (elles étaient si courtes et d'un caractère si particulier!) et la version syriaque, Peschitto, ne les contient pas, bien que saint Ephrem, dans son texte du moins, semble les avoir admises comme authentiques. Aussi, tout en les mentionnant, Eusèbe de Césarée ne manque pas de faire remarquer que si elles sont admises par quelques églises, elles sont contestées par quelques autres et, à leur sujet, il reproduit l'hypothèse qu'il avait émise au sujet de l'Apocalypse; si elles ne sont pas de Jean l'Apôtre, elles ont pu être rédigées par quelqu'un d'autre portant, comme lui, le nom de Jean. Le canon du pape saint Damase, saint Jérôme lui-même, se sont faits l'écho de ces doutes; et ce n'est que plus tard que l'unanimité put se faire pour leur acceptation.

Là encore, il semble que la vérité soit du côté de la plus ancienne Tradition ecclésiastique dont le verdict s'accorde si parfaitement, d'ailleurs, avec l'impression qui se dégage de la lecture de ces lettres pour tout esprit non prévenu. Sans doute, saint Jean ne s'y qualifie pas, comme saint Paul, d'apôtre de Jésus-Christ. Il s'y donne un titre plus modeste mais qui lui convenait à merveille, vu son âge, il

s'y nomme « l'Ancien » le « Presbytre » (II^a, 1; III^a, 1). Ancien, il l'était, non pas seulement à cause de ses cheveux blancs, mais aussi parce qu'il était le dernier survivant du Collège apostolique. Faut-il pour ce motif refuser de reconnaître en lui « l'Apôtre », « le disciple que Jésus aimait » : et ne voir derrière cette appellation quel'un de ces Presbytres qu'aimait tant à interroger Papias, l'évêque d'Hiérapolis? Nous ne le pensons pas. Saint Pierre lui aussi s'était donné ce titre (I^a Petr., v, 1); saint Jean, à son tour, pouvait en user et les Apôtres étaient assurément de tous, ceux auxquels il convenait le mieux. Par ailleurs, la lecture des deux lettres contestées décèle ce vieillard bon et affectueux que nous connaissons déjà par la première épître. Il écrit à l'une de ses églises d'Asie dont tous les membres sont pour lui des enfants tendrement aimés, et à un riche chrétien dont la charité et le zèle sont un reflet des belles vertus qui ornent son âme. Dans ces deux lettres, on retrouve le même apôtre soucieux par-dessus tout de voir ses enfants marcher dans la vérité (II^a, 4; III^a, 4), mettant en garde contre les séducteurs (II^a, 7-11; III^a, 9-10) et promouvant le plus qu'il le peut l'amour fraternel (II^a, 5, 6; III^a, 5-8). Dans ces deux lettres il y a même parenté de pensées et d'expressions; l'une et l'autre ont été écrites dans les mêmes circonstances et sous l'empire des mêmes préoccupations. Leur trait dominant, c'est ce zèle impétueux, qui ne connaît aucun ménagement, avec lequel saint Jean poursuit les ennemis de la vérité, défend de les accueillir

dans sa maison, même de les saluer (II^a, 10, 12; III^a, 14). Pour distribuer, ainsi que le fait l'auteur, l'éloge et le blâme, dire avec une telle assurance si on est dans la vérité ou dans l'erreur et menacer de punir sans que la sanction envisagée puisse être discutée, il faut que l'auteur qui les a écrites ait été par sa fonction un personnage très important. Or, à cette époque, il n'y avait dans l'Asie proconsulaire que saint Jean qui pût se permettre d'écrire ainsi. Tous ces traits joints à l'air de ressemblance doctrinale et au ton de familiarité que ces lettres présentent avec la première épître, nous les font considérer comme étant l'œuvre de saint Jean et traiter ici comme telles. Elles sont loin d'avoir l'ampleur de la première épître. Ce sont de simples billets qui lui furent sans doute postérieurs et où Jean ne met que l'essentiel et ne dit que ce qui est le plus pressé. On lit à travers les lignes dans l'une et dans l'autre qu'il aurait bien d'autres recommandations à faire, mais il préfère attendre et les faire de vive voix dans une visite qu'il laisse entrevoir comme devant être prochaine (II^a, 12; III^a, 13, 14).

La seconde épître de saint Jean s'adresse non pas à une femme en particulier mais, plus probablement, à une église d'Asie personnifiée ainsi mystiquement et à ses membres « ses enfants », que Jean a rencontrés un peu partout marchant dans la vérité selon les commandements reçus du Père. Tout paraît justifier ce sentiment : le langage symbolique dont use si volontiers saint Jean, le contenu de l'épître qui convient mieux à une communauté qu'à

une seule famille, enfin la salutation qui la termine : « Les enfants de votre sœur élue vous saluent ». Il serait bien invraisemblable que, dans la même famille, deux sœurs aient porté le même nom.

Voici les conseils qu'en quelques lignes saint Jean donne à cette église :

« Moi l'Ancien à l'élue Kyria et à ses enfants, que j'aime dans la vérité, — non pas moi seulement, mais aussi tous ceux qui ont connu la vérité, — en considération de la vérité qui demeure en nous, et qui sera éternellement avec nous : la grâce, la miséricorde et la paix soient avec vous de la part de Dieu le Père et de la part de Jésus-Christ, le Fils du Père, dans la vérité et la charité !

« J'ai eu bien de la joie de rencontrer de tes enfants qui marchent dans la vérité, selon le commandement que nous avons reçu du Père. Et maintenant, je te le demande, Kyria, non comme si je te prescrivais un commandement nouveau ; car c'est celui que nous avons reçu dès le commencement, aimons-nous les uns les autres. L'amour consiste à marcher selon ses commandements ; et c'est là son commandement, comme vous l'avez appris dès le commencement, de marcher dans la charité.

« Car plusieurs séducteurs ont paru dans le monde ; ils ne confessent point Jésus comme Christ venu en chair ; c'est là le séducteur et l'antéchrist. Prenez garde à vous-mêmes, afin que vous ne perdiez pas le fruit de votre travail, mais que vous receviez une pleine récompense. Quiconque va au delà et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, ne

possède point Dieu ; celui qui demeure dans cette doctrine possède le Père et le Fils. Si quelqu'un vient à vous et n'apporte point cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne lui dites pas : Salut ! Car celui qui lui dit : Salut ! participe à ses œuvres mauvaises.

« Quoique j'eusse beaucoup de choses à vous écrire, je n'ai pas voulu le faire avec le papier et l'encre ; mais j'espère aller chez vous et vous entretenir de vive voix, afin que votre joie soit parfaite.

« Les enfants de ta sœur l'élue te saluent. »

La troisième épître de saint Jean est adressée à un particulier, le bien-aimé Gaïus, chrétien influent, qui avait, comme certains chrétiens du temps de saint Paul, fait de ses richesses un bon usage pour subvenir aux besoins de ses frères, qu'ils appartenissent à sa communauté ou qu'ils fussent d'une autre église. La raison, pour laquelle saint Jean n'écrit pas à l'Eglise et s'adresse à un simple particulier, vient sans doute de ce fait que le chef de cette église, un certain Diotrèphès, pasteur indigne, jaloux à l'excès de son autorité, refusait de lui être soumis et ne se privait pas de tenir sur son compte des méchants propos. Son esprit d'indépendance s'affichait même à l'égard de ces frères étrangers, sorte de missionnaires, qui allaient de ville en ville pour travailler à la conversion de la gentilité et qui, à l'image de saint Paul, ne voulant rien recevoir pour prix de leurs services, étaient nécessairement à la charge des chrétiens fortunés ou des églises qu'ils traversaient. Les assister, c'était favoriser l'œuvre de

la diffusion de l'Évangile. Or non seulement Diotrèphès ne voulait pas les accueillir et ne craignait pas de violer à leur égard les lois les plus sacrées de l'hospitalité (III^a, 9, 10); mais encore il chassait de son église ceux qui les recevaient. C'était un scandale et un scandale d'autant plus répréhensible qu'il venait de plus haut; il fallait au plus tôt le faire cesser et rétablir dans cette communauté les droits de la hiérarchie. En s'adressant à Gaïus, saint Jean savait que sa lettre serait connue des autres frères, qu'elle serait lue et commentée; chacun saurait donc à quoi s'en tenir au sujet du révolté et tous attendraient en paix sa venue qui remettrait tout en place. Voici en quels termes était conçu ce billet :

« Moi, l'Ancien, à Gaïus, le bien-aimé, que j'aime dans la vérité.

« Bien-aimé sur toutes choses, je souhaite que l'état de tes affaires et de ta santé soit aussi prospère que celui de ton âme. J'ai eu bien de la joie, lorsque des frères sont arrivés et ont rendu témoignage de ta vérité, je veux dire, de la manière dont tu marches dans la vérité. Je n'ai pas de plus grande joie que d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité.

« Bien-aimé, tu agis fidèlement dans tout ce que tu fais pour les frères, et particulièrement pour des frères étrangers; aussi ont-ils rendu témoignage de ta charité en présence de l'Eglise. Tu feras bien de pourvoir à leur voyage d'une manière digne de Dieu; car c'est pour son nom qu'ils sont partis, sans rien recevoir des païens. Nous devons soutenir

de tels hommes, afin de travailler avec eux pour la vérité.

« J'ai écrit à l'Eglise ; mais Diotrèphès qui aime à primer parmi eux, ne nous reçoit pas. C'est pourquoi, quand je viendrai, je lui mettrai devant les yeux les actes qu'il fait et les méchants propos qu'il tient contre nous. Et non content de cela, il refuse lui-même d'accueillir les frères et il empêche ceux qui voudraient les recevoir et il les chasse de l'église.

« Bien-aimé, n'imité pas le mal, mais imite le bien. Celui qui fait le bien est de Dieu, celui qui fait le mal n'a point vu Dieu.

« Tout le monde, et la vérité elle-même, rendent un bon témoignage à Démétrius ; nous le lui rendons aussi et tu sais que notre témoignage est vrai.

« J'aurais beaucoup de choses à t'écrire, mais je ne veux pas le faire avec l'encre et la plume : j'espère te voir bientôt et nous nous entretiendrons de vive voix. La paix soit avec toi !

« Nos amis te saluent. Salue nos amis, chacun en particulier. »

II

Divers faits relatifs aux dernières années de la vie de saint Jean ont été conservés par les chroniqueurs. Tous ne sont pas également certains ; quelques-uns sont purement légendaires ; dans d'autres, la légende s'est mêlée à l'histoire et le départ entre l'une et l'autre est parfois délicat à établir. On

aurait tort toutefois de rejeter en bloc tous ces récits; certains méritent d'être retenus, car ils cadrent parfaitement avec ce caractère tout à la fois ferme et tendre que nous révèlent à chaque ligne les lettres de saint Jean.

On a vu avec quelle énergie saint Jean a poursuivi dans ses lettres les séducteurs, les Antéchrists qui niaient la filiation divine de Jésus, la réalité de son incarnation ou sa mission rédemptrice. On n'a donc pas lieu d'être surpris de l'attitude qu'il adopta, au dire de saint Irénée, qui parle d'après saint Polycarpe, quand un jour, à Ephèse, il se trouva inopinément en présence de Cérinthe. C'était aux bains publics. Dès qu'il apprit que Cérinthe s'y trouvait, il dit aussitôt à ceux qui l'accompagnaient : « Fuyons de peur que l'édifice ne croule; l'ennemi de Dieu et de la vérité, Cérinthe, est là¹! » Un autre trait, transmis par Tertullien et attribué par saint Jérôme à saint Jean, révèle toujours en l'Apôtre cette même passion pour la vérité, cette même horreur à l'égard du mensonge. A cette époque déjà, pour se défendre, l'Eglise n'avait besoin que de la vérité. Un prêtre d'Asie qui avait pour saint Paul la plus profonde admiration, avait imaginé, pour embellir sa vie et satisfaire une piété indiscrete et mal éclairée, de prêter à l'Apôtre en compagnie d'une jeune fille d'Icône, Thécla, qu'il avait convertie, toute une série d'aventures plus ou moins romanesques. Saint

1. Irénée, *Adv. Hæres.*, III, n. 3; *P. G.*, VII, 853; Eusèbe, *H. E.*, III, 28; *P. G.*, XX, 276.

Jean désavoua publiquement le faussaire ; en dépit de l'aveu de sa culpabilité, en dépit de l'intention pure qu'il avait eue, il exigea qu'il fût déposé de sa charge pour avoir ainsi abusé de la crédulité des chrétiens. A une époque où les Apocryphes n'avaient que trop tendance à pulluler avec une prodigieuse rapidité et une fécondité imaginative déconcertante pour nos esprits occidentaux, il était nécessaire, par un acte de rigueur, d'empêcher d'autres prêtres de verser dans ce travers et d'imiter ce déplorable exemple.

Ces traits d'énergie mis à part, il faut bien le reconnaître, le caractère dominant que la Tradition a retenu de saint Jean et que l'on trouve fixé dans ces récits plus ou moins authentiques parvenus jusqu'à nous, c'est la délicatesse infinie de son âme, la tendresse de son amour pour son Dieu et pour ses frères. On a vu dans ses lettres combien ces deux amours étaient toujours unis dans ses exhortations, il ne parlait jamais de l'un sans parler de l'autre et il revenait souvent sur ce sujet, même à des intervalles très rapprochés. Le rappel de cette double obligation, qui était à ses yeux la pierre de touche de toute vie véritablement chrétienne, était devenu pour lui comme une sorte d'obsession. Il semble donc qu'on puisse considérer à bon droit comme certain ce trait de la vie de saint Jean rapporté par saint Jérôme dans son commentaire sur l'épître aux Galates¹ (vi, 10). Parvenu à la

1. *P. L.*, XXVI, 433.

fin de sa vie et ne pouvant déjà plus marcher, l'Apôtre se faisait porter par des disciples dévoués aux assemblées chrétiennes. Incapable de longs discours, il adressait seulement quelques mots aux fidèles réunis et souvent il se contentait de leur redire cette parole qui, formant le fond habituel de sa prédication, était le résumé de son enseignement : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » A la longue, quelques-uns, fatigués de l'entendre redire toujours la même chose, se permirent de demander pourquoi il ne variait pas davantage son langage, Jean leur répartit : « Mais, c'est le précepte du Seigneur, qu'on l'observe, et c'est assez ! »

Un autre trait raconté par Clément d'Alexandrie, présenté par lui d'abord comme une fable, ensuite comme une histoire vraie, montre pris sur le vif le grand amour de saint Jean pour les âmes, son oubli total de lui-même, de son âge, de ses peines, de ses fatigues quand il s'agissait de ramener à Dieu un pécheur égaré. L'antiquité l'a trop souvent cité en exemple pour que nous nous permettions de le passer sous silence.

« Après la mort du tyran (Domitien), dit-il, l'Apôtre quitta l'île de Patmos pour Ephèse et il alla, appelé par les pays voisins des Gentils, tantôt y établir des évêques, tantôt y organiser des églises complètement, tantôt choisir comme clercs chacun de ceux qui étaient signalés par l'Esprit. Il vint donc à l'une de ces villes qui étaient proches, dont quelques-uns même citent le nom. Il y consola d'abord les frères. A la fin, il se tourna vers

l'évêque qui était établi là, et apercevant un jeune homme dont le maintien était distingué, le visage gracieux et l'âme ardente : « Je te confie celui-là de tout cœur, dit-il, l'Eglise et le Christ en sont témoins. » L'évêque le reçut et promit tout : l'Apôtre répéta encore ses mêmes recommandations et ses adjurations. Puis il partit pour Ephèse. Le Presbytre prit chez lui le jeune homme qui lui avait été confié, l'éleva, le protégea, l'entoura d'affection et enfin l'éclaira. Après cela, il se relâcha de son soin extrême et de sa vigilance lorsqu'il l'eut muni du sceau du Seigneur ainsi que d'une protection définitive. Le jeune homme en possession d'une liberté prématurée fut gâté par des compagnons d'âge oisifs, dissolus et habitués au mal. D'abord, ils le conduisirent dans de splendides festins ; puis sortant aussi la nuit pour voler les vêtements, ils l'emmenèrent ; plus tard, on le jugea propre à coopérer à quelque chose de plus grand. Il s'y habitua peu à peu, et, sous l'impulsion de sa nature ardente, semblable à un coursier indompté et vigoureux qui ronge son frein, il sortit du droit chemin et s'élança vivement dans les précipices. Lorsqu'il eut enfin renoncé au salut de Dieu, il ne s'arrêta plus aux projets médiocres, mais il tenta quelque chose d'important et, puisqu'il était perdu sans retour, il résolut de ressembler aux autres. Il les rassembla donc et forma avec eux une société de brigands. Il en devint le digne chef ; car il était le plus violent, le plus sanguinaire et le plus dur. Sur ces entrefaites et en raison d'un besoin survenu, on appela Jean. Il vint et traita

les affaires pour lesquelles on l'avait mandé. Puis il dit : « Allons, évêque, rends-nous le dépôt que le Christ et moi t'avons confié en présence de l'Eglise à laquelle tu présides. » Celui-ci fut d'abord stupéfait, pensant à une somme d'argent qu'il n'avait pas reçue et pour laquelle on l'aurait dénoncé : il ne pouvait croire à un dépôt qu'il n'avait pas, ni mettre en doute la parole de Jean : « Je te demande, reprit celui-ci, le jeune homme et l'âme de ce frère. » Le vieillard gémit profondément et pleura. « Il est mort », dit-il. « Comment et de quelle mort ? — Mort à Dieu car il est parti, est devenu méchant et perdu, en un mot, c'est un voleur ; et maintenant il tient la montagne qui est là en face de l'église avec une troupe d'hommes armés, semblables à lui. » L'Apôtre déchire son vêtement, et avec un long sanglot se frappe la tête : « J'ai laissé, dit-il, un bon gardien de l'âme de mon frère. Mais qu'on m'amène aussitôt un cheval et que quelqu'un me serve de guide pour le chemin. » Et il sortit de l'église comme il était. Arrivé à l'endroit, il fut pris par l'avant-poste des brigands : il ne chercha pas à fuir, ne demanda rien, mais il s'écria : « C'est pour cela même que je suis venu ; conduisez-moi à votre chef. » Celui-ci précisément attendait en armes ; mais dès qu'il reconnut Jean, il rougit et prit la fuite. L'Apôtre, oubliant son âge, le poursuivait de toutes ses forces et lui criait : « Pourquoi me fuis-tu, ô mon fils, moi, ton père, un homme désarmé, un vieillard ? aie pitié de moi, ô enfant ; ne crains pas, tu as encore des espérances de vie. Je donnerai pour toi ma parole

au Christ; s'il le fallait, je mourrais volontiers pour toi comme le Sauveur l'a fait pour nous. Je donnerais ma vie à la place de la tienne. Arrête-toi; aie confiance, c'est le Christ qui m'envoie. » Le jeune homme obéit et s'arrête; il baisse la tête, puis jette ses armes, enfin se met à trembler en versant des larmes amères. Il entoure de ses bras le vieillard qui s'avancait, lui demande pardon, comme il peut, par ses gémissements et il est baptisé une seconde fois dans ses larmes. Cependant il tenait encore sa main droite cachée. L'Apôtre se porte caution, l'assure par serment qu'il a trouvé pour lui miséricorde auprès du Sauveur; il prie, il tombe à genoux il baise la main droite elle-même du jeune homme pour montrer qu'elle est purifiée par la pénitence. Jean le conduit ensuite à l'église, intercède pour lui dans de longues prières, offre avec lui des jeûnes prolongés et enchante son esprit par le charme varié de ses discours. On dit qu'il ne le quitta pas avant de l'avoir fixé définitivement dans l'église, offrant un grand exemple de véritable repentir, et une éclatante preuve de renaissance, un trophée de résurrection visible¹. »

On a pu le remarquer, c'est par des jeûnes et par de longues prières que saint Jean ramena dans le devoir le malheureux qui l'avait si vite abandonné. On serait donc tout autant dans la réalité historique en représentant saint Jean sous les

1. Eusèbe, *H. E.*, III, 23, traduct. Grapin., *P. G.*, XX, 256-264.

dehors d'un vieillard aux traits amaigris et étirés, à la figure d'ascète exténué par ses privations, qu'en le représentant exclusivement, comme l'on fait d'ordinaire, sous les apparences d'un jeune homme.

D'autres récits concernant saint Jean nous sont parvenus défigurés par les gnostiques et fourmillant de détails légendaires ou invraisemblables. Certains ont un caractère aimable, telle l'histoire de la perdrix différemment rapportée par les Actes de Jean, revisés par le Pseudo-Prochore et par Cassien. La voici telle que le moine aimait à la citer à ses religieux : Un chasseur ayant trouvé saint Jean jouant avec une perdrix en fut scandalisé. A la vue de son étonnement, saint Jean lui dit : « Et toi, tiens-tu toujours bandé l'arc que tu as en mains ? — Je le détends et le mets au repos, répondit le chasseur, afin qu'au moment opportun la corde n'ayant rien perdu de son élasticité lance plus vigoureusement le trait. — Il en est de même de notre esprit, repartit aussitôt saint Jean, si nous ne lui donnons quelque relâche, il ne pourra en cas de nécessité déployer toute son énergie¹. »

III

Parvenu à un âge très avancé, sous le règne de Trajan d'après saint Jérôme, saint Jean s'endormit pieusement dans le Seigneur à Ephèse. Sa

1. Collat. XXIV, 21.

mort fut douce et sans douleur. Toute la Tradition est unanime sur ce point et, quand elle en parle, elle la compare à un sommeil des plus paisibles. Seul de tous les Apôtres, il ne périt pas de mort violente; il avait subi son martyre sous Domitien et Dieu ne l'avait miraculeusement préservé du trépas que pour lui permettre d'affermir la foi en Asie et d'opposer aux allégations mensongères des premiers gnostiques l'impérissable monument de son Evangile. On ne sait rien de certain sur les circonstances qui entourèrent cette mort. Les seuls détails que nous en avons, bien que rédigés dans les années qui suivirent, nous sont parvenus par l'intermédiaire des Gnostiques et, pour ce motif, ne se présentent pas avec les garanties d'authenticité que l'histoire exige à bon droit. Nous nous contenterons d'en retenir cette seule indication : la mort ne surprit pas le Disciple bien-aimé. Prévenu par la Vierge Marie ou par Jésus lui-même, peu de temps avant le terme fixé, il avertit ses disciples et les groupa autour de lui. Selon les uns, il aurait fait creuser son tombeau, y aurait jeté son manteau, puis s'y serait étendu après avoir adressé aux frères assemblés ce dernier souhait : « Paix à vous tous, mes Frères » ; — selon les autres, arrivé au lieu où il devait mourir et être inhumé, il aurait congédié tous ceux qui l'accompagnaient, serait entré seul dans la grotte qui devait être sa dernière demeure et il y aurait rendu l'âme sans que personne n'ait été le témoin de son dernier soupir. Les disciples ne s'aperçurent que peu après qu'il avait cessé de vivre.

De bonne heure, on se pressa autour de son tombeau comme on se pressait à Rome autour de ceux des Saints Apôtres; un sanctuaire s'éleva au-dessus de ces restes vénérés qui constituèrent, à juste titre, le trésor le plus précieux de l'église d'Éphèse. Polycrate s'en glorifiait dans sa lettre au pape Victor; Célestin, en 431, écrivait aux Pères réunis en concile : « Sur toutes choses, pensez que vous êtes dans la ville où saint Jean a prêché et où vous avez ses reliques que vous honorez. » A ce même concile, les évêques de Syrie se plaignaient qu'étant venus de si loin, ils ne puissent vénérer à leur gré les tombeaux des saints martyrs, notamment celui du trois fois bienheureux Jean le Théologien et l'Évangéliste, qui vécut si intimement avec le Seigneur.

Bientôt aussi des légendes prirent naissance autour de ce tombeau.

Les uns en plus grand nombre racontèrent que la terre n'avait pu conserver la dépouille qui lui avait été confiée et que Jean était ressuscité; d'autres, qu'il n'était pas mort mais seulement endormi. On prétendit qu'une grande lumière avait enveloppé son tombeau, qu'une source en avait jailli, qu'une manne plus blanche que la neige y recouvrait le sol, etc., etc. Laissons de côté tous ces récits qui allèrent en s'embellissant d'âge en âge; l'histoire de saint Jean n'y perdra rien, ni la piété non plus!

Au moment où venait de s'endormir dans la paix du Seigneur le dernier des Apôtres, l'Eglise avait réalisé, en un demi-siècle, de merveilleuses conquêtes. Partout, en face du monde païen, elle avait dressé une société nouvelle qui affirmait nettement son autonomie et qui se séparait carrément du Judaïsme, vieux tronc desséché d'un arbre quinze fois séculaire avec lequel on avait été tenté de la confondre trop souvent. En dépit des difficultés de tout ordre : persécutions des Juifs, des autorités locales, des prêtres des cultes existants, en dépit des efforts de l'autorité impériale qui n'avait pas hésité, sous Néron et Domitien, à se faire violemment persécutrice, cette société s'affirmait jouissant d'une puissante vitalité malgré l'origine obscure, le manque de culture, l'absence de tous les moyens humains jugés nécessaires chez ceux qui avaient présidé à son établissement, à son organisation, à sa diffusion. Les ouvriers de la première heure avaient tous disparu, quelques-uns prématurément et depuis fort longtemps. Partout, ils avaient trouvé des successeurs pour les remplacer à la tête des communautés chrétiennes fortement organisées et, quand il l'avait fallu, sur les chevalets de torture. Au sein de ces communautés, il y avait eu parfois des désordres ou des partis; ici ou là, des erreurs doctrinales avaient tenté de s'infiltrer. Grâce à la vigilance constante des Apôtres, pour

l'Asie, de saint Paul et de saint Jean, le dogme avait été conservé pur de tout alliage avec le syncrétisme religieux régnant, si accueillant pourtant à toutes les rêveries mystiques et philosophiques.

A la période de son histoire à laquelle l'Eglise était parvenue, saint Jean pouvait disparaître et avec lui pouvait s'achever l'âge apostolique et se clore la Révélation. Le dernier des Apôtres avait posé dans ses écrits en termes lumineux les bases doctrinales sur lesquelles s'appuieraient les Apologistes de l'avenir ; il avait révélé en termes incomparables et avec une éblouissante clarté le Verbe, Messie et Fils de Dieu. En se prolongeant au delà des limites ordinaires, sa vie avait été pour l'Eglise un grand bienfait ; au moment où il allait enfin retrouver Jésus, le petit grain de sénevé était devenu un grand arbre !

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	I
CHAPITRE PREMIER. — A l'école du Précurseur.....	3
CHAPITRE II. — A l'école de Jésus.....	21
CHAPITRE III. — Saint Jean en Palestine. L'Eglise naissante.....	50
CHAPITRE IV. — L'Apôtre de l'Asie.....	72
CHAPITRE V. — La persécution de Domitien.....	95
CHAPITRE VI. — Un message d'espérance.....	110
CHAPITRE VII. — Le témoin de Jésus et l'évangéliste du Verbe.....	153
CHAPITRE VIII. — Les dernières années de l'apôtre saint Jean. Sa mort.....	181

27313

